UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01313064 6

THÉORIES SENTIMENTALES

selon

STENDHAL

avec notes de Léon FRARY

ÉDITIONS NILSSON

PARIS

A
35

... selon Stendhal

LÉON FRARY

... selon STENDHAL

THÉORIES SENTIMENTALES

ÉDITIONS NILSSON
73, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 73
PARIS

PQ
2195
F7

HENRI BEYLE

(STENDHAL)

La vie de Stendhal. — Ses services militaires. — Ses œuvres. — Son signalement et ses portraits. — Sa tombe au cimetière Montmartre.

Henri Beyle (Stendhal), né à Grenoble, le 23 janvier 1783, a raconté son enfance et sa jeunesse, dans une sorte d'autobiographie, la *Vie d'Henri Brulard*, écrite en 1832, et publiée seulement en 1890, grâce à la piété littéraire de ses admirateurs.

« Il n'aimait pas sa ville, disait-il, elle lui faisait mal au cœur par la laideur de ses petites rues, la bassesse et l'égoïsme de ses habitants ! »

Son oncle, Romain Gagnon, avocat réputé et viveur à bonnes fortunes, le laissait puiser dans sa bibliothèque les livres les plus susceptibles d'exercer des ravages sur sa jeune imagination, et Henri Beyle nous révèle, dans les *Souvenirs d'Égotisme*, qu'à sept ans, « il était aussi criminel que possible, et qu'il était amoureux de sa mère ».

Celle-ci, une fort jolie femme, mourut très jeune, en 1790.

Le père d'Henri Beyle qui était, comme Romain Gagnon, de mœurs dissolues, confia l'enfant à un ecclésiastique, et il faut faire remonter aux sévérités de ce prêtre pour son élève, la haine que Stendhal manifesta plus tard pour la religion et les « gens d'église ».

Henri Beyle compléta son éducation, en suivant, de 1797 à 1799, les cours de l'École Centrale de Grenoble.

Puis il partit pour Paris, afin de se présenter à l'École polytechnique ; mais « l'important pour lui était d'avoir quitté Grenoble ».

*
* *

A Paris, il ne se présenta pas à Polytechnique, fit un instant de la peinture, et, finalement, entra au ministère de la Guerre, comme surnuméraire, grâce à la protection de son cousin Pierre Daru, secrétaire général de ce ministère.

Ce Pierre Daru, le futur ministre de Napoléon en 1811, avait un fils, Martial.

Martial présenta sa maîtresse, Clotilde, au jeune provincial et Beyle a raconté, dans les *Souvenirs d'Égotisme*, « qu'il dut à Martial le peu qu'il savait dans *l'art de conduire les femmes* ».

Il court, alors, les théâtres avec son ami, fréquente l'acteur Dugazon, se « déniaise » avec Mélanie Guilbert.

Bientôt après, sans fonctions déterminées, il accompagne Pierre Daru en Italie ; puis, il est employé, quelque temps, dans les bureaux du gouverneur de la Lombardie, mais las du métier d'expéditionnaire il

troque sa plume contre l'épée et on le voit combattre à Pozzolo et à Vérone.

L'Italie fit sur son esprit une impression ineffaçable et Beyle manifestera plus tard cette admiration dans toutes ses œuvres.

« L'architecture, la peinture, la musique, les femmes, tout lui parut charmant. »

En 1806, après s'être fait recevoir dans la franc-maçonnerie, il suit Daru en Allemagne, où il fait la cour à la fille d'un général.

Il séjourne à Brunswick, en 1808, à Strasbourg, en 1809.

En 1810, lassé de servir, comme soldat, il se fait nommer auditeur au Conseil d'État, section de la guerre, et, la même année, grâce aux protections qu'il met en œuvre, il est attaché à l'intendance de la maison de l'Empereur.

« C'était alors un gaillard de forte taille, sans grâce aucune, dit un de ses biographes, M. Arthur Chuquet, de l'Institut.

« A l'École centrale, ses amis l'avaient nommé la « tour ambulante » et en Italie, le « Chinois » ou « le grand Égyptien ».

. . . . . .

« Il se piquait d'être un dandy, portait un habit bronze cannelle, un triple jabot, une cravate élégante, une culotte et des bas de soie, à la promenade des Tuileries et au jardin du Luxembourg ; il courait les salons, aimait de tous les côtés, s'engageait dans les intrigues du monde jusqu'au cou.

. . . . . .

« Outre sa pension paternelle, sa solde de non activité de 900 francs, il touchait, par an, comme auditeur, 2.000 francs, et 6.000 francs, comme inspecteur du mobilier impérial.

« Il habitait alors rue Neuve-du-Luxembourg, menait grand train, avait un cocher, deux chevaux, un cabriolet à la mode, entretenait une actrice de l'opera-buffa, Angelini Bareyter.

« C'est alors qu'il eut ses plus brillantes liaisons. Il avait notamment pour maîtresse la femme d'un des fonctionnaires les plus éminents de Napoléon. »

*
* *

Mais, en septembre 1811, Beyle prend peur. Il se figure que le mari trompé a surpris ses relations et il part tout à coup, en congé, pour l'Italie, l'éternel pays de ses rêves.

A son retour, il reçoit une mission à l'armée de Russie; il est chargé de porter le portefeuille du Ministre à Vilna.

Il assiste à la retraite de Moscou, où il montre de rares qualités de sang-froid.

Revenu à Paris, il sollicite vainement une préfecture et le titre de baron.

En 1813, il retourne à l'armée, fait la campagne d'Allemagne.

En 1814, il seconde, à Grenoble, le commissaire de la Défense ; puis, il quitte définitivement l'état militaire.

L'Empire l'entraîne dans sa débâcle. Sous les Bourbons, il reste dans l'inaction.

« Jusqu'en 1826, a-t-il raconté, sa vie fut semée de fleurs. » Il voyage en Italie, où il connaît Lord Byron, Silvio Pellico, etc.

Il rentre à Paris, se rend dans le Dauphiné où son père vient de mourir, contribue à l'élection de l'abbé Grégoire dans le département de l'Isère, se lie intimement avec Delecluze, critique d'art aux *Débats*, fréquente, à Paris, les salons des beaux esprits.

C'est alors, dans ce « cénacle d'âmes sympathiques » qu'il croit pouvoir gagner sa vie, comme homme de lettres.

De 1817 à 1831, ses publications lui rapportent juste 5.200 francs. Il rédige son premier testament, le 26 août 1828. Il songe alors à se suicider.

La Révolution de 1830 vient le sauver de la misère. Grâce à la protection du comte Molé, il est nommé consul de France, à Trieste. En acceptant cette place il ne se souvenait pas que dans plusieurs de ses livres, il avait attaqué la politique autrichienne. M. de Metternich s'en souvint, lui, et refusa à Stendhal son exequatur. L'écrivain fut envoyé alors comme consul à Civita-Vecchia, dans les États du Pape.

*
* *

Voici, à titre de document, le relevé des états de service qu'il produisit pour obtenir sa nomination.

SES SERVICES

Dragon au 6e régiment (1800).

Sous-lieutenant provisoire à Marengo confirmé par le 1er Consul.

Démissionnaire à la paix en 1803.

Adjoint aux commissaires de guerre, le 11 juillet 1807, à Kœnisberg.

Intendant à Brunskwick (1807-1808).

Fait la campagne de Vienne en 1809.

Le 3 août 1810, auditeur au Conseil d'État.

Inspecteur principal des Mobiliers et des Bâtiments de la Couronne, le 22 août 1810.

Fait la campagne de Moscou, au retour d'une mission.

Se distingue à Oreha, en donnant trois jours de vivres à toute l'armée.

En 1813, intendant à Sagan (Silésie).

En 1814, envoyé dans la 7e division avec le sénateur Saint-Vallier.

(Note : *n'a pas pris ni demandé de services pendant l'interrègne.*)

*
* *

A Civita-Vecchia, Henri Beyle (Stendal) s'ennuya, selon son expression, « comme la peste ». Il écrivait à son ami Colomb, en 1835 :

« D'Alembert avait la pierre à 75 ans et n'osait se faire opérer. Il disait : Qu'ils sont heureux ceux qui ont du courage ! »

« Je dis moi, qu'ils sont heureux ceux qui ne s'ennuient pas.

« Croiriez-vous que je mourrais de joie si j'étais *cassé ?*

« J'ai envie de me pendre et de tout quitter pour une chambre au 5e étage de la rue Richepanse. »

Dans sa solitude, il faillit se marier, par ennui, à une blanchisseuse, lui qui avait été l'ami de la Pasta !

Les parents de cette blanchisseuse avaient appris par un prêtre de Grenoble, à qui ils avaient demandé des renseignements sur leur futur gendre, qu'Henri Beyle passait pour un franc-maçon notoire. Ce furent eux qui s'opposèrent au mariage de leur fille avec celui qu'ils appelaient l'Antechrist.

Stendhal se consola très facilement de cette union rompue.

De 1836 à 1839, il prend un congé de trois ans qu'il vient passer à Paris.

Il ne touche alors que sa demi-solde, habite une mansarde dans l'Hôtel de Valois, 71, rue de Richelieu ; mais, il travaille là quinze heures par jour. Il y écrit *la Chartreuse de Parme.*

Le 22 mars 1839, ce chef-d'œuvre était terminé. Par une coïncidence bizarre, M. Molé tombait du pouvoir au même moment, et Stendhal, privé de son protecteur, était obligé de retourner à son poste à Civita-Vecchia.

Mais la maladie l'atteint l'année suivante. Il éprouve de violents maux de tête, des crises de goutte, de fréquentes amnésies. On le saigne neuf fois pendant cette période.

Le 28 septembre 1840, Henri Beyle écrivait son *quatorzième* testament, celui qui devait être exécuté et par lequel, il laissait les trois quarts du peu qu'il possédait à sa sœur Pauline, et le quart restant à son ami Donato Bucci.

Ses manuscrits, il les léguait à Romain Colomb, son camarade de l'École centrale de Grenoble.

A la fin de 1841, Beyle revient à Paris. Il a obtenu cette fois un congé de santé.

Il est accablé d'infirmités ; le médecin lui interdit tout travail.

Le 23 mars 1842, comme il passait, à sept heures du soir, devant le ministère des Affaires étrangères, rue Neuve-des-Capucines, il tomba frappé d'apoplexie.

On le ramena, sans connaissance, à l'hôtel de Nantes, où quelques mois auparavant il était descendu, 78, rue Neuve-des-Petits-Champs. Il y expira, à deux heures du matin.

Il laissait pour toute fortune, après la vente de ses meubles, 3.824 francs ! Il est vrai que la veille de sa mort, il avait signé un traité de 5.000 francs avec la *Revue des Deux Mondes* et qu'il allait peut-être pouvoir enfin vivre de sa plume, comme il l'avait espéré toute sa vie.

Romain Colomb, qui n'avait depuis sa jeunesse, cessé de lui témoigner une profonde amitié et un dévouement sans bornes lui fit faire, à cet athée, un « service et convoi » à l'Assomption. Le même ami avait acheté pour Stendhal un terrain au cimetière Montmartre. Il n'y eut que trois personnes, dont Prosper Mérimée, qui accompagnèrent son cercueil.

∴

« Le lendemain de la mort de Stendhal, a dit Francisque Sarcey, dans une *Préface* consacrée à une édi-

tion de *Rouge et Noir*, il ne fut pas plus question de lui dans le monde que s'il n'avait jamais existé.

« Il n'avait pas fait grand bruit de son vivant, n'était estimé et goûté que d'un petit nombre de lettrés et de délicats. Il semblait que la mort l'eût pris tout entier. »

Il n'en était rien, et quand, quelques années plus tart, l'ami de Stendhal, son exécuteur testamentaire, Romain Colomb, détermina l'éditeur Michel Lévy à publier les *Œuvres complètes de Stendhal*, ses admirateurs devinrent de jour en jour plus nombreux.

L'auteur de *la Chartreuse de Parme* n'avait-il pas d'ailleurs lui-même écrit, le 30 octobre 1830, dans une lettre à Balzac :

« *Je pense n'être pas lu avant 1880. J'ai renvoyé à cette époque la jouissance de l'imprimé.* »

SES ŒUVRES

Voici, dans l'ordre chronologique, la liste des ouvrages de Stendhal :

Rome, Naples et Florence (1814) ;
Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase (1814) ;
Histoire de la peinture en Italie (1817) ;
De l'Amour (1822) ;
Vie de Rossini (1823) ;
Armance (1827) ;
Les Cenci ;
Racine et Shakspeare (1829) ;
Le Rouge et le Noir (1831) ;
Mélanges d'art et de littérature (1837) ;

Les Mémoires d'un Touriste (1838) ;
La Chartreuse de Parme (1839) ;
L'Abbesse de Castro ;
La duchesse de Palliano ;
La Vie de Napoléon.

SES OUVRAGES POSTHUMES

Voici la liste des ouvrages posthumes de Stendhal :

Correspondance de Stendhal (1800 à 1842) publiée, en trois volumes, par MM. Paupe et Chéramy ;

Souvenirs d'Égotisme, autobiographie et lettres inédites (1821-1830) publiés, en 1891, par M. Casimir Stryienski ;

La Vie d'Henri Brulard, autobiographie, écrite en 1832 et publiée, en 1890, par M. Casimir Stryienski ;

Journal de Stendhal, publié en 1888 ;

Deux romans inachevés : *Lucien Leuwen*, publié en 1835, sous le titre *le Chasseur vert*, et, en 1911, sous son titre définitif ; *Lamiel*, écrit en 1839 et publié en 1889.

Les manuscrits autographes se trouvent à la bibliothèque de Grenoble.

SON SIGNALEMENT

Nous reproduisons le signalement de Stendhal, tel qu'il a été recueilli dans les Archives du ministère de la Guerre, au registre matricule des hommes de troupe :

Henri Beyle, engagé volontaire au 6e dragons, 6e compagnie, matricule 3031, à dater du 26 septembre 1800.

Taille, 1 m. 70. Yeux noirs, cheveux noirs, sourcils noirs, visage ovale, bouche régulière, menton proéminent, nez gros, front couvert.

Signe particulier : Beyle (Stendhal) avait des mains exquises, des mains de femme.

Sa main a servi de modèle au sculpteur Jalley pour la statue de Mirabeau, au Palais-Bourbon.

SES PORTRAITS

La bibliothèque de Grenoble possède deux portraits anonymes de l'écrivain ; l'un est à l'huile, l'autre est une aquarelle.

Une estampe gravée se trouve en tête de la *Correspondance de Stendhal.*

La Revue de Paris, de l'année 1846, a publié ce curieux portrait d'Henri Beyle, sous la signature de Louis Desroches :

« Il était d'une taille au-dessous de la moyenne, chargé de beaucoup d'embonpoint, surtout dans les dernières années de sa vie ; le dos rond, les épaules très larges, la tête enfoncée dans les épaules, il marchait les bras en arche, le teint haut en couleurs, la bouche grande, le nez passable, les yeux petits et enfoncés, le front bas et plissé, le rire grimacier, et dans cette large figure, tous les tics, les contorsions, et les tiraillements capables de défigurer un homme.

. . . . . .

« Nulle distinction, nul caractère de grâce ou de noblesse, rien au premier aspect qui annonçât l'esprit

délicat et mobile logé dans ce corps tout matériel, si ce n'est peut-être l'extrême vivacité de ses yeux.

« Il est avéré que la plupart des femmes qui après avoir lu les pages légères et passionnées du *Rouge et Noir* et du livre de *l'Amour* se faisaient indiquer l'auteur dans un cercle, éprouvaient un véritable sentiment de déplaisir et même d'incrédulité à la vue de cet homme rebondi et ramassé dont l'extérieur répondait si mal aux rêves de leur imagination.

« Mais dès que Stendhal parlait, leurs sentiments changeaient vite. Son esprit était de ceux qui sont faits pour couvrir les défauts de la figure. »

SA TOMBE

La tombe de Stendhal se trouve au cimetière Montmartre, au rond-point de la Croix, 4e ligne, n° 11, exactement sous le pont Caulaincourt.

L'inscription porte en italien puisque l'Italie était pour Henri Beyle une seconde patrie :

ARRHIGO BEYLE

Milanese
Scrisse
Amo
Visse
Ann. LIX M. II
Mori Il XXIII Marzo
M. D. CCC. XL II

(Henri Beyle, Milanais, écrivit, aima, vécut cinquante-neuf ans et deux mois ; mourut le 23 mars 1842.)

Il avait lui-même, dans son testament, dicté les mots que l'on devait tracer sur sa tombe, et l'on devait, avait-il déclaré, « écrire ces mots en italien ». Il avait en effet toujours trouvé la France « ingrate envers lui » et, en 1840, après avoir critiqué, avec véhémence, l'attitude du gouvernement au sujet de la question d'Orient, il avait affirmé « qu'il se faisait naturaliser italien ». C'était là, on avouera, une singulière attitude pour un consul de France, et le ministère de M. Thiers montra pour Henri Beyle une véritable mansuétude.

Ceux qui feront une visite pieuse à la tombe de l'auteur de *la Chartreuse de Parme*, remarqueront au haut de la pierre tombale, sous les mots :

A Henri Beyle (Stendhal)

la mention :

SES AMIS DE 1892

Le médaillon en bronze représentant l'illustre écrivain, est *d'après David d'Angers*. Il est l'œuvre du fils du grand sculpteur, et date de 1892.

Le terrain où ce monument a été élevé avait été acheté par Romain Colomb au moment de la mort d'Henri Beyle.

Ses amis, critiques et commentateurs.

Stendhal ne redoutait pas la critique. C'est lui qui a écrit :

« Tout homme qui imprime sollicite une louange et doit s'exposer aux sifflets.

« Je désire pour mon compte la vérité tout entière et la vérité la plus âpre. »

Les critiques furent souvent très sévères à son égard. En revanche, ses admirateurs furent nombreux, surtout après sa mort.

Nous avons tenu à recueillir les opinions les plus autorisées des critiques et des admirateurs.

Les « Amis de Stendhal ».

Les fidèles de Stendhal se réunirent il y a une vingtaine d'années, et fondèrent le *Stendhal-Club*, sous la présidence de M. Casimir Stryienski, « l'homme d'affaires de la famille beyliste », comme l'a appelé M. Maurice Barrès.

Parmi les membres les plus notoires du *Stendhal-Club*, il faut citer MM. Casimir Stryienski, qui édita *la Vie d'Henri Brulard* et *Lamiel ;* Paul Arbelet, qui publia le *Journal d'Italie ;* Adolphe Paupe, qui écrivit l'*Histoire des œuvres de Stendhal ;* le baron Edouardo Lumbroso, Hugues Rebell, Paul Léotaud, Jean de Mitty, qui publia *Lucien Leuwen* ; Jean Mélia, l'auteur de *la Vie amoureuse de Stendhal* et de *Stendhal et les femmes*, etc.

Le plus illustre des admirateurs de Stendhal a été Balzac.

L'auteur de *la Comédie Humaine* a consacré à *la Chartreuse de Parme* une longue étude dans *la Revue parisienne*, éditée à Bruxelles, en 1840.

Voici de longs extraits de l'article de Balzac :

« M. Beyle, plus connu sous le pseudonyme de Stendhal, est, selon moi, l'un des maîtres les plus distingués de *la littérature des idées*, à laquelle appartiennent MM. Alfred de Musset, Prosper Mérimée, Léon Gozlan, Béranger, Casimir Delavigne, Gustave Planche, Mme Émile de Girardin, Alphonse Karr et Charles Nodier.

« Henri Monnier y tient par le vrai de ses proverbes, souvent dénués d'une idée mère, mais qui n'en sont pas moins pleins de ce naturel et de cette stricte observation qui est l'un des caractères de l'École.

. . . . . .

« Cette école se recommande encore par l'abondance des faits, par la sobriété des images, par la concision, par la netteté, par la petite phrase de Voltaire, par une façon de conter qu'a eue le dix-huitième siècle, par le sentiment du comique. »

Et plus loin, Balzac déclare que *la Chartreuse de Parme* est le « chef-d'œuvre de la littérature à idées », et que « le sublime y éclate de chapitre en chapitre ».

Il ajoute :

« M. Beyle a fait une œuvre qui ne peut être appréciée que par les âmes et les gens vraiment supérieurs. Il a écrit *le Prince moderne*, c'est-à-dire le Roman que Machiavel écrirait, s'il vivait banni de l'Italie, au dix-neuvième siècle. »

Balzac avait rencontré Henri Beyle (Stendhal) dans

le salon de Mme la duchesse d'Abrantès : il l'a dépeint ainsi :

« Chaque fois sa conversation n'a pas démenti l'opinion que j'avais de lui d'après ses ouvrages. Il conte avec cet esprit et cette grâce que possèdent à un haut degré MM. Charles Nodier et Latouche.

« Il tient de ce dernier pour la séduction de la parole, quoique son physique (il est très gros) s'oppose, au premier abord, à la finesse et à l'élégance des manières ; mais il en triomphe à l'instant, comme le docteur Koreff, l'ami d'Hoffman.

« Il a un beau front, l'œil vif et perçant, la bouche sardonique. Il a enfin toute *la physionomie de son talent.*

« Il porte dans la conversation ce tour énigmatique, cette bizarrerie qui le pousse à ne jamais signer ce nom déjà illustre de Beyle, à s'appeler un jour Cotonnet, un autre Fréderic, etc.

. . . . . .

« M. Beyle est un des hommes supérieurs de notre temps, et il est difficile d'expliquer comment cet observateur de premier ordre, ce profond diplomate, qui soit par ses écrits, soit par sa parole, a donné tant de preuves de l'élévation de ses idées et de l'étendue de ses connaissances pratiques, se trouve seulement consul à Civita-Vecchia. »

∴

Barbey d'Aurevilly estimait que Stendhal était un « scélérat d'idées », mais il déclarait, qu'il ne fallait

pas oublier « l'écrivain qui avait pensé avec tant de vigueur *le Rouge et le Noir* et *la Chartreuse de Parme* ».

Et le magistral auteur de *l'Ensorcelée* ajoutait : « Avec ses noirceurs et ses obscurités, Stendhal brille d'une lueur sombre et dure au premier rang des puissances littéraires de son époque. »

Barbey d'Aurevilly écrivait encore à son ami Tributien :

« Ce diabolique Stendhal est ma dépravation intellectuelle. C'est un peu ma *Velleni*.

« Je l'ai toujours aimé, ce brigand-là ! »

Ce qui ne l'avait pas empêché quelque temps auparavant, un jour de colère, de qualifier Stendhal de « Tartuffe intellectuel ».

« Il poussa sa tartufferie jusqu'à la sécheresse. Ce fut un Tartuffe qui commença par jouer sa comédie aux autres et qui devint, comme tous les Tartuffes, son propre Orgon à lui-même. »

*
* *

En revanche, Victor Hugo ne comprenait pas que Stendhal eût pu « préférer les *Mémoires du Maréchal Gouvion de Saint-Cyr* à Homère et lire tous les matins une page du Code civil pour s'enseigner les secrets du Style ».

Il ne comprenait pas davantage « qu'il eût osé critiquer Chateaubriand ».

« Il ressemble à un ours qui voyant chanter la Ma-

libran, s'écrierait : — Qu'est-ce que c'est que cette grimace ? »

*
* *

Pour Paulin Limayrac, du *Constitutionnel*, un critique averti, « *la Physiologie du Mariage*, de Balzac, est venue en droite ligne, de *l'Amour*, de Stendhal », et il ajoutait cette observation sur le romancier et le diplomate :

« Il y a dans Henri Beyle du La Bruyère et du Saint-Simon.

« C'est avant tout un observateur infatigable qui monte à tous les sommets et descend dans tous les dessous.

« C'est un habile et puissant mineur qui a pris ses mesures pour que sa lampe ne s'éteigne dans aucune profondeur et sous aucun vent glacé. »

*
* *

Léon Chapron, de *l'Événement*, mélange la critique et l'éloge :

« Très fat, plein de lui, grand diseur de sophismes, timide au fond, Stendhal ne s'était pas fait de coterie.

« Aussi la plupart de ceux qui l'ont connu ont-ils vu d'un fort mauvais œil cette gloire posthume, juste et noble revanche du mépris des contemporains. »

*
* *

Charles Monsel et se montre très peu sympathique et c'est un « éreintement » qu'il consacre à Stendhal :

« Esprit taquin, gentilhomme sans blason, renégat de sa famille et de sa patrie, jusqu'à prendre tous les noms et à vouloir se faire passer pour italien sur la pierre sacrée du tombeau, dilettante par volonté, diplomate avec un visage de droguiste, écrivain de conception hésitante et de demi-courage, bienveillant chaque fois seulement que la bienveillance donne raison à sa vanité, toujours hors de sa place parce qu'il ne veut pas de place, amant sournois de la renommée qu'il attend au coin d'une rue, Stendhal, puisqu'il veut qu'on le nomme ainsi, demeurera, en effet, un homme de mérite et de beaucoup de mérite ; mais, je doute qu'il rencontre la sympathie, que d'ailleurs il s'est orgueilleusement appliqué à ne jamais solliciter.

. . . . . .

« Le caractère donne ordinairement la clef du talent. Le caractère de Stendhal était narquois, tourmenté, gourmé, menteur.

« Il avait de grandes prétentions à l'art, à la passion, à l'esprit. Ses livres d'art fourmillent de paradoxes.

« Sa passion chagrine où répugne Julien Sorel du *Rouge et Noir*, c'est la mauvaise jeunesse de Rousseau recommencée. »

*
* *

D'après George Sand :

« Stendhal est un des écrivains les plus remarquables de ce temps-ci. Brillant d'esprit, sa conversation rappelle celle de Latouche, avec moins de délicatesse et de grâce, mais avec plus de profondeur.

« C'est un homme éminent, d'une sagacité plus ingénieuse que juste en toutes choses appréciées par lui, d'un talent original, véritable, écrivant mal et disant pourtant de manière à frapper et à intéresser vivement ses lecteurs. »

*
* *

Edmond de Goncourt est franchement hostile et selon l'auteur de *Germinie Lacerteux :*

« L'âme de Stendhal fut aussi sèche que sa prose. »

*
* *

Prosper Mérimée déclarait que l'on remarquait « quelques négligences » dans les ouvrages de Stendal, mais « qu'ils n'en étaient pas moins longuement travaillés ».

*
* *

Taine, dans ses *Premiers essais de Critique et d'Histoire*, le saluait un « homme de génie ».

« Nul n'a mieux enseigné à ouvrir les yeux et à regarder d'abord les hommes environnants et de la vie

présente, puis les documents anciens et authentiques ; à lire par delà le blanc et le noir des pages ;à voir, sous les vieilles impressions, sous le griffonnage d'un texte le sentiment précis, le mouvement d'idées, l'état d'esprit, dans lequel on l'écrivait. »

*
* *

D'après Arsène Houssaye :

« Stendhal fut un homme de lettres qui écrivit à l'usage des hommes de lettres, sans nul souci du public. »

*
* *

Sainte-Beuve, quelque temps avant que Michel Lévy eût publié son édition complète des *Œuvres de Stendhal*, fit, en 1854, dans les *Causeries du Lundi*, un article des plus élogieux, sur le romancier.

C'était en quelque sorte, un « lancement » un coup de tam-tam.

« Le seul défaut de Stendhal est de n'être venu au roman que par la critique », s'écrie-t-il comme conclusion.

Sainte-Beuve estime cependant que « les personnages de Stendhal ne sont souvent que des automates ingénieusement construits. On y voit presque à chaque mouvement les ressorts que le mécanicien introduit et touche par le dehors ».

Enfin, Sainte-Beuve consacre dans les *Nouveaux Lundis*, parus en 1863, une longue étude sur Henri Beyle.

« Il y a aujourd'hui une opinion sur Beyle que je vois adoptée et adoptée par un des hommes dont je prise le plus la vigueur, la portée d'esprit et le talent, par M. Taine : il proclame que Beyle était un homme de génie.

« Quel qu'ait été mon goût pour Beyle, je ne puis en mon âme et conscience consentir à un tel jugement, et je ne pense plus qu'aucun de ceux qui ont connu le personnage y souscrive.

« Je conçois qu'un homme qui laisse des ouvrages inachevés, des monuments peu accueillis d'abord et peu compris de ses contemporains mais remplis de beautés et de vérités qui éclatent après lui, soit proclamé homme de génie sur sa tombe, tandis qu'il ne passait de son vivant que pour un original distingué. Mais Beyle n'est pas dans ce cas. Il n'a laissé que des livres décousus, ayant des parties très remarquables, mais sans ensemble, rien qui ressemble à un monument. »

Et, comme pour atténuer la sévérité de ce jugement, Sainte-Beuve ajoutait :

« Beyle eut un mérite rare, incontestable. Du sein de la littérature de l'Empire, qui retardait sur les grandes actions et les prodigieux événements contemporains, il sentit qu'une autre littérature devait naître.

« Cette littérature, grande à son tour et neuve, ne pouvait coïncider avec les choses extraordinaires accomplies dans l'ordre de l'action. Les victoires de l'esprit ne pouvaient venir qu'après celles de l'épée.

« Beyle les provoquait et les prédisait. »

*
* *

Le prince des critiques, Jules Janin, était des plus sévères :

« Stendhal est un de ces écrivains à plusieurs noms, à triple visage, toujours sérieux, dont on ne saurait trop se méfier.

« C'est un observateur à froid, un railleur cruel, un sceptique méchant, qui est heureux de ne croire à rien, parce que, ne croyant à rien, il a le droit de *ne rien respecter* et de *flétrir tout ce qu'il touche* ».

*
* *

Émile de la Bédollière jugeait ainsi l'auteur de *l'Amour :*

« Enthousiaste de Cabanis et nourri de la lecture du *Rapport du Moral et du Physique de l'Homme*, Stendhal, sceptique et positif comme un médecin, dissèque l'amour, l'analyse avec le sang-froid d'un philosophe et d'un amant désillusionné.

« Il en assimile la naissance et les progrès à l'opération matérielle de la cristallisation, ce qui n'empêche pas sa piquante physiologie d'abonder en aperçus ingénieux. »

*
* *

Louis Ulbach, dans un volume intitulé *Écrivains et Hommes de lettres*, paru en 1857, jugeait ainsi Stendhal :

« Vivant, il était aimé de quelques-uns, discuté par plusieurs, ignoré du plus grand nombre.

« Depuis sa mort, il est en passe de devenir une des illustrations du siècle. On le réimprime, on le réedite.

« M. Prosper Mérimée, qui ne fait pas seulement des réclames pour lui-même et qui consent parfois à en faire pour ses amis, s'intitule le prôneur de cette célébrité posthume.

. . . . . .

« Stendhal méritait plus d'estime littéraire de son vivant et moins d'holocaustes après sa mort.

« Ce n'était pas un écrivain, un artiste regardant le monde à travers le trou des serrures, et révélant le fruit de ses observations.

« C'était un homme du monde venant redire, sur le seuil, aux lettrés qui faisaient antichambre, les confidences, les erreurs, les secrets reçus, découverts ou surpris dans les salons.

« Mais avec quel mépris du style et de la langue, cet homme de police faisait ses rapports ! Tout l'intérêt est dans le récit, dans le drame, dans les faits. Il se croirait compromis, si l'on pouvait l'accuser d'être un écrivain.

⁂

Selon M. Émile Ollivier :

« Stendhal a autant de sagacité et de pénétration que Balzac, mais moins d'ampleur et de fécondité. » (Lettre au baron Alberto Lumbroso.)

∴

Francisque Sarcey fut, après Taine, l'un des ouvriers les plus habiles de la réhabilitation de l'auteur de *l'Amour* :

« Taine fut le premier qui imprima cette phrase devenue célèbre : « Stendhal fut le plus grand psycho-« logue des temps modernes et peut-être de tous les « temps. »

« Stendhal n'écrivait pas pour les générations qui se pâment aux magnifiques amplifications de Chateaubriand, qui écoutent avec transport les tirades emphatiques de Cousin.

« Il s'adressait à un autre genre d'esprits dont il prévoyait l'éclosion prochaine, qui aimeraient le fait pour le fait, parce qu'il est un document humain et qui ne demanderaient au peintre des passions humaines que des détails vrais. »

∴

Émile Zola, pour qui Stendhal fut un « initiateur », le juge ainsi :

« Personne n'a possédé à un degré pareil la mécanique de l'âme.

« Dans un psychologue, il y a un idéologue et un logicien. C'est là que Stendhal a triomphé.

« Il resta dans son cabinet, remuant des idées, ne prenant de l'homme que la tête, et comptant chaque pulsation du cerveau. »

∴

Guy de Maupassant appelait Stendhal « le primitif de la peinture de mœurs ».

∴

M. Paul Bourget, de l'Académie française, qui a consacré une longue étude à Stendhal, s'est toujours montré un *beyliste* des plus fervents :

« Cet homme de lettres, qui fut aussi un homme de caserne et un homme de chancellerie, eut le dangereux privilège d'inventer des sentiments sans analogie et de les raconter dans un style sans tradition.

« Les sentiments ne furent pas partagés et le style ne fut pas goûté. Il avait donné lui-même la raison de cet insuccès, le jour où il formula cette vérité profonde que, de confrère à confrère, les éloges sont des certificats de ressemblance.

« Henri Beyle était vis-à-vis de ses comtemporains comme Julien Sorel de *Rouge et Noir* vis-à-vis de ses compagnons : il était trop disert, il ne pouvait plaire.

« Tout au contraire, il se trouve ressembler par quelques-unes des dispositions habituelles de son âme à beaucoup de nos contemporains à nous.

« Nous reconnaissons dans l'auteur de *la Chartreuse de Parme*, comme une épreuve avant la lettre de plusieurs traits de la sensibilité la plus moderne.

« Beyle disait, avec un flair surprenant de sa destinée d'artiste : « Je serai compris vers 1880. »

« Cette phrase choquait alors comme une outrecuidance ; aujourd'hui elle étonne comme une prophétie. »

On se souvient aussi du *Sonnet* que M. Paul Bourget adressa un jour à son ami Léon Chapron et dans lequel il criait son admiration pour Stendhal :

> Mais rien ne vaut *le Rouge et le Noir* de Stendhal,
> Sombre buisson, où l'âme aimante s'ensanglante,
> Livre unique, aussi tendre et rêveur qu'infernal !

∴

M. Charles Morice, poète doublé d'un critique au goût délicat, estime que Stendhal « fut un esprit constructeur, aigu, nerveux, un psychologue infaillible, moderne, presque indifférent aux lignes, sensible à l'expression de l'âme, doué plus que quiconque du sens intime de la vie ».

∴

M. Maurice Barrès, de l'Académie française, qualifie Stendhal « d'immortel » dans la préface qu'il a consacrée aux trois volumes de sa *Correspondance*.

« L'immortel Stendhal se range dès maintenant parmi les classiques de la moralité que nous devrons maintenir.

« Classique, vous entendez bien, je ne dis pas par le style mais classique d'âme.

« L'âme de Stendhal, ceux qui pourraient douter de l'avoir vue dans ses livres, s'assureront à lire sa corres-

pondance qu'elle fut toujours la plus sincère, la plus naïve. »

*
* *

On le voit, grâce aux « beylistes » du *Stendhal-Club*, grâce à Balzac, à Sainte-Beuve, à Taine, à Paul Bourget, à Maurice Barrès « qui aime aujourd'hui d'un amour profond cet inconnu d'hier », Stendhal est devenu « un classique de la littérature du dix-neuvième siècle ».

Nous publions les pages les plus belles de ce grand écrivain, les « extraits » les plus susceptibles de faire comprendre ses théories sur l'Amour, ses doctrines littéraires et sentimentales.

Nous avons réuni en un volume ses idées, ses remarques, ses aperçus les plus ingénieux, glanant dans son œuvre ses pensées et aphorismes, afin d'apercevoir avec nettetté le philosophe et le psychologue.

DE L'AMOUR

Ce n'est pas un roman. — Appel à la femme désabusée. — Le but de l'ouvrage.— La classification des différents amours.— L'éloge de l'amour. — Comment naît l'Amour. — La cristallisation. — Le rameau de Saltzbourg. — La première vue. — Le coup de foudre. — La pudeur. — Le courage des femmes. — La jalousie.— La pique d'amour-propre. — L'amour à querelles. — Les tempéraments. — L'amour à la Don Juan. — L'amour à la Werther. — Le mariage. — De l'éducation des femmes. — L'amour chez divers peuples ; en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis. — Un lot de pensées d'amour.

Quand parut *l'Amour*, en 1822, Stendhal, qui demeurait, 36, rue Sainte-Anne, était alors fort répandu dans le monde.

C'est dans le parc du château de Mme Beugnot, à Corbeil, qu'il corrigea les épreuves de son livre.

L'éditeur de *l'Amour* était un libraire du boulevard Poissonnière, Pierre Mongie.

L'ouvrage fut tiré à mille exemplaires. Mongie devait rentrer dans ses frais d'impression à l'aide de la vente des premiers volumes. Stendhal se réservait

ensuite le « tiers net du prix marqué, et le libraire les autres tiers ».

L'Amour, à son apparition, n'eut aucun succès. Il n'y avait pas eu de « lancement », pas d'article de journaux .

« — On ne trouve *l'Amour* chez aucun libraire, disait à ce propos Mme Ancelot à Stendhal.

« — Je crois bien, répondit l'écrivain, Mongie a vidé ses magasins. Un vaisseau lui a demandé *l'Amour* pour servir de lest ! »

Stendhal racontait aussi que Mongie lui avait dit un jour :

« — Votre livre est comme les *Psaumes* de M. de Pompignan. *Sacrés* ils sont, car personne n'y touche. »

Et il avait répondu à l'éditeur :

« — Que voulez-vous ? On est trop bête en France pour me comprendre. »

Stendhal avait ses raisons de supposer, lui qui avait eu tant d'aventures amoureuses, qu'il était un excellent juge en la matière. Il se vantait de connaître les femmes à merveille ; n'avait-il pas écrit :

L'amour a toujours été pour moi la plus grande des affaires ou plutôt la seule.

Écrire un livre sur un pareil sujet, c'était, en quelque sorte, parler de celles qu'il avait aimées. C'était, selon sa propre expression, « imprimer son cœur».

« Le trait le plus frappant de l'ouvrage, a dit M. Arthur Chuquet, de l'Institut, c'est que, malgré des pensées crues et une légère affectation d'immoralité,

l'élève de Cabanis voit autre chose dans l'amour que le plaisir physique.

« Il veut mêler à la satisfaction du désir et à la fièvre des sens la tendresse du sentiment. »

Le titre pouvait suggérer des idées voluptueuses. Plusieurs amis de Stendhal, notamment M. de Tracy, se brouillèrent avec lui, au moment de la publication du volume.

M. de Tracy n'hésita pas à déclarer qu'il trouvait *l'Amour* « absurde et immoral ».

CE N'EST PAS UN ROMAN

« *L'Amour*, a dit Stendhal, dans la première préface de son livre, n'est point un roman, et surtout n'est point amusant comme un roman.

« C'est tout uniment une description exacte et scientifique d'une sorte de folie très rare en France. L'empire des convenances, qui s'accroît tous les jours, plus encore par l'effet de la crainte du ridicule qu'à cause de la pureté de nos mœurs, a fait du mot qui sert de titre à cet ouvrage une parole qu'on évite de prononcer toute seule et qui peut même sembler choquante.

« J'ai été forcé d'en faire usage, mais l'austérité scientifique du langage me met à l'abri de tout reproche à cet égard. »

APPEL A LA FEMME DÉSABUSÉE

Dans cette même préface (édition de 1826), Stendhal

s'adresse à la femme désabusée qu'il convie à lire son livre :

« Pauvre jeune femme désabusée, voulez-vous jouir encore de ce qui vous occupa tant il y a quelques années, dont vous n'osâtes parler à personne, et qui faillit vous perdre d'honneur? C'est pour vous que j'ai refait ce livre et cherché à le rendre plus clair. Après l'avoir lu, n'en parlez jamais qu'avec une petite phrase de mépris, et jetez-le dans votre bibliothèque de citronnier, derrière les autres livres; j'y laisserais même quelques pages non coupées.

« Ce n'est pas seulement quelques pages non coupées qu'y laissera l'être imparfait, qui se croit philosophe parce qu'il resta toujours étranger à ces émotions folles qui font dépendre d'un regard tout notre bonheur d'une semaine. D'autres, arrivant à l'âge mûr, mettent toute leur vanité à oublier qu'un jour ils purent s'abaisser au point de faire la cour à une femme et de s'exposer à l'humiliation d'un refus; ce livre aura leur haine. Parmi tant de gens d'esprit que j'ai vus condamner cet ouvrage par diverses raisons, mais toujours avec colère, les seuls qui m'aient semblé ridicules sont ces hommes qui ont la double vanité de prétendre avoir toujours été au-dessus des faiblesses du cœur, et toutefois posséder assez de pénétration pour juger *a priori* du degré d'exactitude d'un traité de philosophie qui *n'est qu'une description suivie de toutes ces faiblesses.* »

LE BUT DE STENDHAL

Dans la même préface, Stendhal définif le but qu'il a poursuivi en écrivant son livre :

« Ce livre explique *simplement*, *raisonnablement*, *mathématiquement*, pour ainsi dire, les divers sentiments qui se succèdent les uns aux autres, et dont l'ensemble s'appelle *la passion de l'amour*.

. . . . . .

« C'est une description scrupuleusement exacte des phases successives de la *maladie* que l'on appelle amour.

. . . . . .

« Pour comprendre cette passion, que depuis trente ans la peur du ridicule cache avec tant de soin parmi nous, il faut en parler comme d'une *maladie ;* c'est par ce chemin-là que l'on peut arriver quelquefois à la guérir.

. . . . . .

« Imaginez une figure de géométrie assez compliquée, tracée avec du crayon blanc sur une grande ardoise : eh bien ! je vais expliquer cette figure de géométrie ; mais une condition est nécessaire, c'est qu'il faut qu'elle *existe déjà* sur l'ardoise ; je ne puis la tracer moi-même.

« Cette impossibilité est ce qui rend si difficile de faire sur l'amour un livre qui ne soit pas un roman. Il faut, pour suivre avec intérêt un *examen philosophique* de ce sentiment, autre chose que de l'esprit chez le lecteur ; il est de toute nécessité qu'il ait vu l'amour. »

DEUXIÈME PRÉFACE

Dans une deuxième préface, écrite en mai 1834, pour une nouvelle édition de *l'Amour*, Stendhal déclare qu'il n'a écrit son ouvrage que pour « cent lecteurs », il ajoute :

« De ces êtres malheureux, aimables, charmants, point hypocrites, point *moraux*, auxquels je voudrais plaire ; j'en connais à peine un ou deux.

« De tout ce qui ment pour avoir de la considération comme écrivain, je n'en fais aucun cas. Ces belles dames-là doivent lire le compte de leur cuisinière et le sermonnaire à la mode, qu'il s'appelle Massillon ou Mme Necker, pour pouvoir en parler avec les femmes graves qui dispensent la considération. Et qu'on le remarque bien, ce beau grade s'obtient toujours, en France, en se faisant le grand prêtre de quelque sottise.

« Avez-vous été dans votre vie six mois malheureux par amour ? dirais-je à quelqu'un qui voudrait lire ce livre. »

TROISIÈME PRÉFACE

Dans une troisième préface, terminée le 15 mars 1842, et qui est probablement le dernier écrit de Stendhal puisqu'il mourut le 23 du même mois, l'auteur de *l'Amour* sollicite l'indulgence du lecteur pour la forme singulière de cette « physiologie ».

« Il y a vingt-huit ans que les bouleversements qui

suivirent la chute de Napoléon me privèrent de mon état. Deux ans auparavant, le hasard me jeta, immédiatement après les horreurs de la retraite de Russie, au milieu d'une ville aimable où je comptais bien passer le reste de mes jours, ce qui m'enchantait. Dans l'heureuse Lombardie, à Milan, à Venise, la grande, où, pour mieux dire, l'unique affaire de la vie, c'est le plaisir. »

A la suite d'un bal masqué du carnaval de 1820, à Milan, Stendhal nota sur un programme de concert, certaines « particularités » sur l'amour qu'il avait entendu raconter à plusieurs des personnes présentes. Deux mois après, il revenait à Paris. La peur d'être pris pour un « carbonaro » le ramenait en France, et le faisait quitter Milan, où il avait passé sept années.

« A Paris je mourais d'ennui ; j'eus l'idée de m'occucuper encore de l'aimable pays d'où la peur m'avait chassé.

« Je réunis en liasse mes morceaux de papier, et je fis cadeau du cahier à un libraire ; mais bientôt une difficulté survint, l'imprimeur déclara qu'il lui était impossible de travailler sur des notes écrites au crayon. Je vis bien qu'il trouvait cette sorte de copie au-dessous de sa dignité. Le jeune apprenti d'imprimerie qui me rapportait mes notes paraissait tout honteux du mauvais compliment dont on l'avait chargé ; il savait écrire ; je lui dictai les notes au crayon.

. . . . . .

« J'aurai la hardiesse d'avouer qu'à cette époque

j'avais l'audace de mépriser le style élégant. Je voyais le jeune apprenti tout occupé d'éviter les terminaisons de phrases peu sonores et les suites de mots formant des sons baroques. En revanche, il ne se faisait faute de changer à tout bout de champs les circonstances des faits difficiles à exprimer : Voltaire, lui-même, a peur des choses difficiles à dire.

« L'*Essai sur l'Amour* ne pouvait valoir que par le nombre de petites nuances de sentiment que je priai le lecteur de vérifier dans ses souvenirs, s'il était assez heureux pour en avoir.

. . . . . .

« Le sang-froid mortel qui semble présider aux relations des jeunes gens avec les femmes de vingt-cinq ans, que l'ennui du mariage rend à la société, fera peut-être accueillir, par quelques esprits sages, cette description scrupuleusement exacte des phases successives de la maladie que l'on appelle amour. »

L'ÉLOGE DE L'AMOUR

Stendhal fait ensuite l'éloge, non de son livre, mais du véritable amour.

« J'ai donné une idée bien pauvre de l'amour qui occupe toute l'âme, la remplit d'images tantôt les plus heureuses, tantôt désespérantes, mais toujours sublimes, et la rend complètement insensible à tout le reste de ce qui existe.

« Je ne sais comment exprimer ce que je vois si bien :

je n'ai jamais senti plus péniblement le manque de talent.

« Comment rendre sensible la simplicité de gestes et de caractère, le profond sérieux, le regard peignant si juste et avec tant de candeur la nuance du sentiment, et surtout, j'y reviens, cet inexprimable *non-curance* pour tout ce qui n'est pas la femme qu'on aime? Un *non* ou un *oui* dit par un homme qui aime a une *onction* que l'on ne trouve point ailleurs, que l'on ne trouvait point chez cet homme en d'autres temps.

. . . . . .

« L'amour est comme ce qu'on appelle au ciel la *voie lactée*, un amas brillant formé par des milliers de petites étoiles, dont chacune est souvent une nébuleuse. Les livres ont noté quatre ou cinq cents des petits sentiments successifs et si difficiles à reconnaître qui composent cette passion, et les plus grossiers, et encore en se trompant souvent et prenant l'accessoire pour le principal. »

Et Stendhal continue, sur un mode encore plus dithyrambique :

« Du côté des affections, que ne doit-on pas à l'amour? Après les hasards de la première jeunesse, le cœur se ferme à la sympathie. La mort ou l'absence éloigne-t-elle des compagnons de l'enfance, l'on est réduit à passer la vie avec de froids associés, la demi-aune à la main, toujours calculant des idées d'intérêt ou de vanité. Peu à peu, toute la partie tendre et généreuse de l'âme devient stérile, faute de culture, et à

moins de trente ans, l'homme se trouve pétrifié à toutes les sensations douces et tendres.

« Au milieu de ce désert aride, l'amour fait jaillir une source de sentiments plus abondante et plus fraîche même que celle de la première jeunesse. Il y avait alors une espérance vague, folle et sans cesse distraite, jamais de dévouement pour rien, jamais de désirs constants et profonds ; l'âme, toujours légère, avait soif de nouveauté et négligeait aujourd'hui ce qu'elle adorait hier.

« Rien n'est plus recueilli, plus mystérieux, plus éternellement un dans son objet, que la cristallisation de l'amour. Alors les seules choses agréables avaient droit de plaire et de plaire un instant ; maintenant tout ce qui a rapport à ce qu'on aime et même les objets les plus indifférents touchent profondément. »

L'OPINION DE BALZAC

L'auteur de la *Physiologie du Mariage* jugeait ainsi *l'Amour :*

« Le livre de *l'Amour* est supérieur à celui de M. de Sénancour.

« Il se relie aux grandes doctrines de Cabanis et de l'École de Paris ; mais il pèche par le défaut de méthode.

« Stendhal a risqué dans ce petit traité le mot de *cristallisation* pour expliquer le phénomène de la naissance de ce sentiment, dont on s'est servi, tout en se

moquant, mais qui restera à *cause de sa profonde justesse.* »

M. de Sénancour, un disciple de J.-J. Rousseau, avait écrit, en 1805, un volume intitulé : *De l'Amour, selon les lois primordiales de l'Homme et les convenances des sociétés.* C'est à ce volume, oublié aujourd'hui, que Balzac faisait allusion.

Dans *la Muse du département*, parue en 1843, un an après la mort de Stendhal, Balzac après avoir qualifié l'auteur de *l'Amour* de « l'homme le plus remarquable de ce temps », citait, avec éloge, ses définitions de la véritable passion.

LA CLASSIFICATION DES DIFFÉRENTS AMOURS

Selon Stendhal, il y a quatre amours différents, « dont tous les développements sincères ont un caractère de beauté ».

Il les classe ainsi :

« 1° *L'Amour-passion*, celui de la Religieuse portugaise, celui d'Héloïse pour Abélard.

« 2° *L'Amour-goût*, qui régna à Paris vers 1760 et que l'on trouve dans les mémoires et romans de cette époque, dans Crébillon, Lauzun, Duclos, Marmontel et Chamfort.

« 3° *L'Amour physique*. Tout le monde connaît l'amour fondé sur ce genre de plaisir.

« 4° *L'Amour de vanité.* »

L'Amour-goût.

« C'est un tableau où jusqu'aux ombres tout doit être couleur de rose, où il ne doit rien entrer de désagréable sous aucun prétexte, ou sous peine de manquer d'usage, de bon ton et de délicatesse.

« Rien n'y étant passion et imprévu, il a souvent plus de délicatesse que l'Amour véritable, car il a toujours beaucoup d'esprit.

« L'Amour-passion nous emporte au travers de tous nos intérêts : *l'Amour-goût* sait toujours s'y conformer. »

*
* *

Un homme hardi et violent abuse de la faiblesse qu'une femme a pour lui : il n'y a pas là de quoi se désoler, ou du moins il n'y a pas de quoi nous intéresser aux chagrins de Caliste. Elle n'a qu'à se consoler d'avoir couché avec son amant, et ce ne sera pas la première femme de mérite qui aura pris son parti sur ce malheur-là.

Aimer, c'est avoir du plaisir à vous toucher, sentir par tous les sens, et d'aussi près que possible un objet aimable et qui nous aime.

Dans l'amour-goût, et peut-être dans les premières cinq minutes de l'amour-passion, une femme, en prenant un amant, tient plus de compte de la manière dont les autres femmes voient cet homme, que de la manière dont elle le voit elle-même.

Lorsqu'on doit voir le soir la femme qu'on aime, l'attente d'un si grand bonheur rend insupportables tous les moments qui en séparent.

Une fièvre dévorante fait prendre et quitter vingt occupations. L'on regarde sa montre à chaque instant, et l'on est ravi quand on voit qu'on a pu faire passer dix minutes sans la regarder.

L'Amour physique.

« Le plaisir physique étant dans la nature est connu de tout le monde, mais n'a qu'un rang subordonné aux yeux des âmes tendres et passionnées.

« Elles connaissent des plaisirs à jamais inaccessibles aux cœurs qui ne palpitent que pour la vanité ou pour l'argent.

« Quelques femmes vertueuses et tendres n'ont presque pas l'idée de plaisirs physiques : elles y sont rarement exposées si l'on peut parler ainsi, et même alors les transports de l'amour-passion ont presque fait oublier les plaisirs du corps.

. . . . . .

« La disposition à l'amour physique, et même au plaisir physique, n'est point la même chez les deux sexes. Au contraire des hommes, presque toutes les femmes sont au moins susceptibles d'un genre d'amour. »

« Depuis le premier roman qu'une femme a ouvert en cachette à quinze ans, elle attend en secret la venue de l'amour-passion. Elle voit dans une grande passion la preuve de son mérite. Cette attente redouble vers

vingt ans, lorsqu'elle est revenue des premières étourderies de la vie, tandis qu'à peine arrivés à trente, les hommes croient l'amour impossible ou ridicule. »

*
* *

Plus un homme est éperdument amoureux, plus grande est la violence qu'il est obligé de se faire pour oser toucher aussi familièrement, et risquer de fâcher un être qui, pour lui, semblable à la Divinité, lui inspire à la fois l'extrême amour et le respect extrême.

L'Amour de vanité.

« L'immense majorité des hommes, surtout en France, désire et a une femme à la mode, comme on a un joli cheval, comme chose nécessaire au luxe d'un jeune homme. La vanité plus ou moins flattée, plus ou moins piquée, fait naître des transports.

« Quelquefois il y a l'amour physique, et encore pas toujours; souvent il n'y a pas même le plaisir physique. Une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois, disait la duchesse de Chaulnes; et les habitués de la cour de cet homme juste, le roi Louis de Hollande, se rappellent encore avec gaieté une jolie femme de La Haye qui ne pouvait se résoudre à ne pas trouver charmant un homme qui était duc ou prince. Mais, fidèle au principe monarchique, dès qu'un prince arrivait à la cour, on renvoyait le duc: elle était comme la décoration du corps diplomatique. »

*
* *

Le cas le plus heureux de cette plate relation est celui où le plaisir physique est augmenté par l'habitude. Les souvenirs la font alors ressembler un peu à l'amour.

Quelquefois dans l'amour de vanité, l'habitude ou le désespoir de trouver mieux produit une espèce d'amitié, la moins aimable de toutes les espèces.

Qu'est-ce que la beauté? c'est une nouvelle aptitude à vous donner du plaisir.

Les plaisirs de chaque individu sont différents et souvent opposés : cela explique fort bien comment ce qui est beauté pour un individu est laideur pour un autre.

LA NAISSANCE DE L'AMOUR

Stendhal a, dans un « fragment » intitulé : *Ernestine ou la naissance de l'Amour, selon une femme de beaucoup d'esprit et de quelque expérience*, démontré que « l'amour ne naît pas aussi spontanément qu'on le dit » :

« — Il me semble, affirmait-elle, que je découvre *sept* époques tout à fait distinctes dans la naissance de l'amour.

« 1° Dans une âme parfaitement indifférente, une jeune fille habitant un château isolé, au fond d'une campagne, le plus petit étonnement excite profondément l'attention. Par exemple, un jeune chasseur qu'elle aperçoit à l'improviste, dans le bois, près du château. »

2° Un soir qu'elle était à sa fenêtre, elle revit le jeune chasseur. Il était encore dans le petit bois, au delà du lac. Il tenait un bouquet de fleurs à la main. Il s'arrêta comme pour le regarder.

« Elle le vit donner un baiser à ce bouquet, et ensuite le placer avec une sorte de tendre respect dans le creux d'un grand chêne.

« Que de pensées cette seule action fit naître ! et que de pensées d'un intérêt très vif, si on les compare aux sensations monotones qui, jusqu'à ce moment, avaient rempli la vie d'Ernestine ! Une nouvelle existence commence pour elle; osera-t-elle aller voir ce bouquet ?

« — Dieu ! quelle imprudence, se dit-elle en tressaillant ; et si, au moment où j'approcherai du grand chêne, le jeune chasseur vient à sortir des bosquets voisins ! Quelle honte ! Quelle idée prendrait-il de moi ? » Ce bel arbre était pourtant le but habituel de ses promenades solitaires, souvent elle allait s'asseoir sur ces racines gigantesques, qui s'élèvent au-dessus de la pelouse et forment, tout à l'entour du tronc, comme autant de bancs naturels abrités par son vaste ombrage.

« La nuit, Ernestine put à peine fermer l'œil ; le lendemain, dès cinq heures du matin, à peine l'aurore a-t-elle paru, qu'elle monte dans les combles du château. Ses yeux cherchent le grand chêne au delà du lac ; à peine l'a-t-elle aperçu, qu'elle reste immobile et comme sans respiration. Le bonheur si agité des passions succède au contentement sans objet et presque machinal de la première jeunesse. »

3° Les jours s'écoulent. Une fois seulement, Ernes-

tine a vu le chasseur qui s'est approché de l'arbre chéri, et y a placé un nouveau bouquet.

Elle est bien sûre que l'inconnu ne peut l'apercevoir. Elle passe sa vie à soigner une volière qu'elle a établie dans les combles du château, et d'où, par une petite fenêtre, elle domine toute l'étendue du bois.

Elle *pense à l'inconnu sans contrainte.*

4° Quatre jours s'écoulent encore, mais avec qu'elle lenteur !

Le cinquième, la jeune fille, passant par hasard auprès du grand chêne, n'a pu résister à la tentation de jeter un coup d'œil sur le petit creux où elle a vu déposer les bouquets. Elle était avec sa gouvernante et n'avait rien à craindre.

« Ernestine pensait bien ne trouver que des fleurs fanées ; à son inexprimable joie, elle voit un bouquet composé des fleurs les plus rares et les plus jolies ; il est d'une fraîcheur éblouissante ; pas un pétale des fleurs les plus délicates n'est flétri.

« A peine a-telle aperçu tout cela du coin de l'œil, que, sans perdre de vue sa gouvernante, elle a parcouru avec la légèreté d'une gazelle toute cette partie du bois à cent pas à la ronde. Elle n'a vu personne.

« Bien sûre de n'être pas observée, elle revient au grand chêne, elle ose regarder avec délice le bouquet charmant. O ciel ! il y a un petit papier presque imperceptible, il est attaché au nœud du bouquet.

« — Qu'avez-vous, mon Ernestine ? dit la gouvernante alarmée du petit cri qui accompagne cette découverte.

« — Rien, bonne amie, c'est une perdrix qui s'est levée à mes pieds. »

Il y a quinze jours, Ernestine n'aurait pas eu l'idée de mentir.

« Elle se rapproche de plus en plus du bouquet charmant. Elle penche la tête et les joues rouges comme le feu sans oser y toucher, elle lit sur le petit morceau de papier :

« Voici un mois que tous les matins j'apporte un bouquet. Celui-ci sera-t-il assez heureux pour être aperçu? »

« Tout est ravissant dans ce joli billet ; l'écriture anglaise qui traça ces mots est de la forme la plus élégante. Depuis quatre ans qu'elle a quitté Paris et le couvent le plus à la mode du faubourg Saint-Germain, Ernestine n'a rien vu d'aussi joli. Tout à coup elle rougit beaucoup, elle se rapproche de sa gouvernante et l'engage à retourner au château. Pour y arriver plus vite, au lieu de remonter dans le vallon et de faire le tour du lac comme de coutume, Ernestine prend le sentier du petit pont qui mène au château en ligne droite. Elle est pensive, elle se promet de ne plus revenir de ce côté ; car enfin elle vient de découvrir que c'est une espèce de billet qu'on a osé lui adresser. »

5° De ce moment la vie d'Ernestine est troublée d'anxiété. Le lendemain, elle trouve dans le creux de l'arbre une rose blanche.

« Elle ose contempler sans contrainte cette rose adorée et en rassasier ses regards à travers les douces larmes qui s'échappent de ses yeux.

« Elle tient sa rose blanche dans son petit mouchoir

de batiste, et la batiste est si fine, que tout le temps que dure encore la promenade, elle peut apercevoir la couleur de la rose à travers le tissu léger. Elle tient son mouchoir de manière à ne pas faner cette rose chérie.

« A peine rentrée, elle monte en courant l'escalier rapide qui conduit à sa petite tour, dans l'angle du château. Elle ose enfin contempler sans contrainte cette rose adorée et en rassasier ses regards à travers les douces larmes qui s'échappent de ses yeux.

« Que veulent dire ces pleurs. Ernestine l'ignore. Mais, son cœur est agité par les sentiments les plus violents. »

6° Les méditations d'Ernestine. Tout lui est indifférent. Toutes les idées la ramènent au jeune homme qu'elle a aperçu à l'église.

Une jeune femme accompagnait alors celui qu'Ernestine aime déjà. La jalousie naît dans le cœur d'Ernestine.

7° Un matin, le jeune homme frappe à la porte de l'antichambre de son appartement. Elle pense que c'est sa gouvernante et se lève, cherchant un prétexte pour la renvoyer.

« Comme elle s'avançait vers la porte de sa chambre, cette porte s'ouvrit. Le jeune homme était à ses pieds.

« — Au nom de Dieu, pardonnez-moi ma démarche, dit-il, je suis au désespoir depuis deux mois. Voulez-vous de moi pour époux.

« Ce moment fut délicieux pour Ernestine.

« Elle était aimée, elle aimait. L'amour régnait dans

cette âme que nous avons vue passer successivement dans les sept périodes diverses qui séparent l'indifférence de la passion, et au lieu desquelles le vulgaire s'aperçoit qu'un seul changement, duquel encore il ne peut expliquer la nature. »

LES SEPT ÉPOQUES DE L'AMOUR

Stendhal récapitule, dans un autre chapitre, les sept époques de l'amour et y retrace tout ce qui se passe dans l'âme d'une amoureuse :

« 1° L'admiration ;

« 2° Le plaisir. On se dit : quel plaisir de lui donner des baisers, d'en recevoir ! »

« 3° L'espérance ;

« On étudie les perfections. C'est à ce moment qu'une femme devrait se rendre pour le grand plaisir physique possible. Même chez les femmes les plus réservées, les yeux rougissent au moment de l'espérance.

« 4° L'amour est né ;

« 5° Première cristallisation :

« On se plaît à orner de mille perfections une femme de l'amour de laquelle on est sûre. On se détaille tout son bonheur avec une complaisance infinie. Cela se réduit à s'exagérer une propriété superbe qui vient de nous tomber du ciel, que l'on ne connaît pas et de la possession de laquelle on est assuré. »

« 6° Le doute naît ;

« 7° Seconde cristallisation ;

« Il peut s'écouler un an entre le n° 1 et le n° 2.

« Un mois entre le n° 2 et le n° 3; si l'espérance ne se hâte pas de venir, l'on renonce insensiblement au n° 2 comme donnant du malheur.

« Un clin d'œil entre le n° 3 et le n° 4.

« Il n'y a pas d'intervalle entre le n° 4 et le n° 5. Ils ne sauraient être séparés que par l'intimité.

« Il peut s'écouler quelques jours, depuis le degré d'impétuosité et les habitudes de hardiesse du caractère, entre les n°s 5 et 6, et il n'y a pas d'intervalle entre le 6 et le 7. »

*
* *

Quel moment que le premier serrement de main de la femme qu'on aime!

L'image du premier amour est la plus généralement touchante ; pourquoi? c'est qu'il est presque le même dans tous les pays, dans tous les caractères. Donc ce premier amour n'est pas le plus passionné.

Tout l'art d'aimer se réduit à dire exactement ce que le degré d'ivresse du moment comporte, c'est-à-dire, en d'autres termes, à écouter son âme.

L'espérance.

« Il suffit d'un très petit degré d'espérance pour causer la naissance de l'amour.

« L'espérance peut ensuite manquer au bout de deux ou trois jours, l'amour n'en est pas moins né.

« Avec un caractère décidé, téméraire, impétueux, et une imagination développée par les malheurs de la vie.

« Le degré d'espérance peut être plus petit.

« Elle peut cesser plus tôt, sans tuer l'amour.

« Si l'amant a eu des malheurs, s'il a le caractère tendre et pensif, s'il désespère des autres femmes, s'il a une admiration vive pour celle dont il s'agit, aucun plaisir ordinaire ne pourra le distraire de la seconde cristallisation. Il aimera mieux rêver à la chance la plus incertaine de lui plaire un jour que recevoir d'une femme vulgaire tout ce qu'elle peut accorder.

. . . . . .

« La naissance de l'amour exige beaucoup plus d'espérance, et une espérance beaucoup plus soutenue, chez les gens froids, flegmatiques, prudents. Il en est de même des gens âgés.

« Ce qui assure la durée de l'amour, c'est la seconde cristallisation, pendant laquelle on voit à chaque instant qu'il s'agit d'être aimé ou de mourir. Comment, après cette conviction de toutes les minutes, tournée en habitude par plusieurs mois d'amour, pouvoir seulement soutenir la pensée de cesser d'aimer? Plus un caractère est fort, moins il est sujet à l'inconstance.

« Cette seconde cristallisation manque presque tout à fait dans les amours inspirées par les femmes qui se rendent trop vite. »

DISSEMBLANCE DE L'AMOUR ENTRE LES DEUX SEXES

La dissemblance entre la naissance de l'amour chez les deux sexes provient de la nature de l'espérance qui n'est pas la même.

« L'un attaque, l'autre se défend. L'un demande, l'autre refuse. L'un est hardi, l'autre est timide.

« L'homme se dit :

« — Pourrais-je lui plaire ? voudra-t-elle m'aimer ?

« La femme :

« — N'est-ce point par jeu qu'il me dit qu'il m'aime?

« Chez l'homme, l'espoir dépend simplement des actions de ce qu'il aime ; rien de plus aisé à interpréter. Chez les femmes, l'espérance doit être fondée sur des considérations morales très difficiles à bien apprécier.

« La plupart des hommes sollicitent une preuve d'amour qu'ils regardent comme dissipant tous les doutes ; les femmes ne sont pas assez heureuses pour pouvoir trouver une telle preuve ; et il y a ce malheur dans la vie, que ce qui fait la sécurité et le bonheur de l'un des amants fait le danger et presque l'humiliation de l'autre.

« En amour, les hommes courent le hasard du tourment secret de l'âme, les femmes s'exposent aux plaisanteries du public : elles sont plus timides, et d'ailleurs l'opinion est beaucoup plus pour elles, car *Sois considérée, il le faut.*

« Elles n'ont pas un moyen sûr de subjuguer l'opinion en exposant un instant leur vie.

« Les femmes doivent donc être beaucoup plus méfiantes. En vertu de leurs habitudes, tous les mouvements intellectuels qui forment les époques de la naissance de l'amour sont chez elles plus doux, plus timides, plus lents, moins décidés ; il y a donc plus de dispositions à la constance ; elles doivent se dé-

sister moins facilement d'une cristallisation commencée.

« Une femme, en voyant son amant, réfléchit avec rapidité ou se livre au bonheur d'aimer, bonheur dont elle est tirée désagréablement s'il fait la moindre attaque, car il faut quitter tous les plaisirs pour courir aux armes. »

LA CRISTALLISATION

La définition du phénomène.

Stendhal est l'inventeur de la théorie de la *cristallisation*, devenue depuis lors célèbre. C'est la pierre angulaire de son système.

La première *cristallisation* commence, selon lui, aussitôt après que l'amour est né et quand on se plaît à orner de mille perfections une femme de l'amour de laquelle on est sûr. On se détaille tout son bonheur avec une complaisance infinie.

Selon Stendhal :

La cristallisation est une certaine fièvre d'imagination qui rend méconnaissable un objet souvent le plus ordinaire et en fait un être à part.

Et il la qualifie ainsi plus loin :

« Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.

« Un voyageur parle de la fraîcheur des bois d'oranger à Gênes, sur le bord de la mer, durant les jours

brûlants de l'été : quel plaisir de goûter cette fraîcheur avec elle !

« Un de vos amis se casse le bras à la chasse : quelle douceur de recevoir les soins d'une femme qu'on aime ! Être toujours avec elle et la voir sans cesse vous aimant ferait presque bénir la douleur ; et vous partez du bras cassé de votre ami pour ne plus douter de l'angélique bonté de votre maîtresse. En un mot, il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu'on aime.

« Ce phénomène, que je me permets d'appeler la *cristallisation*, vient de la nature qui nous commande d'avoir du plaisir et qui nous envoie le sang au cerveau, du sentiment que les plaisirs augmentent avec les perfections de l'objet aimé, et de l'idée : elle est à moi. »

Stendhal engage le lecteur « qui se sentirait trop choqué par ce mot de cristallisation à fermer le livre ».

Il n'entre pas dans ses vœux d'avoir beaucoup de lecteurs.

« Il me serait doux de plaire beaucoup à trente ou quarante personnes de Paris que je ne verrai jamais, mais que j'aime à la folie, sans les connaître. Par exemple, quelque jeune Mme Roland, lisant en cachette quelque volume qu'elle cache bien vite, au moindre bruit, dans les tiroirs de l'établi de son père, lequel est graveur de boîtes de montre. Une âme comme celle de Mme Roland me pardonnera, je l'espère, non seulement le mot de *cristallisation* employé pour exprimer cet acte de folie, qui nous fait apercevoir toutes les beautés, tous les genres de perfection dans la femme

que nous commençons à aimer, mais encore plusieurs ellipses trop hardies. Il n'y a qu'à prendre un crayon et écrire entre les lignes les cinq ou six mots qui manquent. »

Le Rameau de Saltzbourg.

Un fragment, intitulé *le Rameau de Saltzbourg* et trouvé dans les papiers de Stendhal, en 1843, explique d'ailleurs à merveille le phénomène de la *cristallisation* et fait connaître l'origine de ce mot :

« Aux mines de sel de Hallein, près de Saltzbourg, les mineurs jettent dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après, par l'effet des eaux chargées de parties salines, qui humectent ce rameau et ensuite le laissent à sec en se retirant, ils le trouvent tout couvert de cristallisations brillantes. Les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont incrustées d'une infinité de petits cristaux mobiles et éblouissants. On ne peut plus reconnaître le rameau primitif ; c'est un petit jouet d'enfant très joli à voir. Les mineurs d'Hallein ne manquent pas, quand il fait un beau soleil et que l'air est parfaitement sec, d'offrir de ces rameaux de diamants aux voyageurs qui se préparent à descendre dans la mine. »

Au cours d'une visite dans ces galeries, en compagnie d'une Italienne, Mme Gherardi, et d'un officier des chevau-légers bavarois, Stendhal remarqua que ce

jeune homme devenait amoureux *à vue d'œil* de la belle Italienne.

Cette dernière était uniquement occupée de la beauté des puits, de la difficulté vaincue et était à mille lieues de songer à plaire.

« Ce qui me frappait, continue Stendhal, c'était la nuance de folie qui, sans cesse, augmentait dans les réflexions de l'officier ; sans cesse il trouvait à cette femme des perfections plus invisibles à mes yeux. A chaque moment, ce qu'il disait peignait d'une manière *moins ressemblante* la femme qu'il commençait à aimer.

« Je me disais :

« — La Ghita n'est assurément que l'occasion de tous les ravissements de ce pauvre Allemand. »

« Par exemple, il se mit à vanter la main de Mme Gherardi, qu'elle avait eu frappée, d'une manière fort étrange, par la petite vérole, étant enfant, et qui en était restée très marquée et assez brune.

« — Comment expliquer ce que je vois ? me disais-je. Où trouver une comparaison pour rendre ma pensée plus claire ? »

« A ce moment, Mme Gherardi jouait avec le joli rameau couvert de diamants mobiles que les mineurs venaient de lui donner. Il faisait un beau soleil ; c'était le 3 août, et les petits prismes salins jetaient autant d'éclat que les plus beaux diamants dans une salle de bal fort éclairée.

« L'officier bavarois, à qui était échu un rameau plus singulier et plus brillant, demanda à Mme Gherardi de changer avec lui.

« Elle y consentit. En recevant ce rameau, il le pressa sur son cœur avec un mouvement si comique que tous les Italiens se mirent à rire.

« Dans son trouble, l'officier adressa à Mme Gherardi les compliments les plus sincères, et les plus exagérés.

« Je cherchai alors à justifier la folie de ces louanges. Je disais à Mme Gherardi :

« — L'effet que produit sur ce jeune homme la noblesse de vos traits italiens, de ces yeux tels qu'il n'en a jamais vus, est précisément semblable à celui que la cristallisation a opéré sur la petite branche de charmille que vous tenez et qui vous semble si jolie. Dépouillée de ses feuilles par l'hiver, assurément elle n'était rien moins qu'éblouissante. La cristallisation du sel a recouvert les branches noirâtres de ce rameau avec des diamants si brillants et en si grand nombre, que l'on ne peut plus voir qu'à un petit nombre de places ses branches telles qu'elles sont.

« — Eh bien, que voulez-vous conclure de là ? dit Mme Gherardi.

« — Que ce rameau vous représente fidèlement telle que l'imagination de ce jeune officier vous voit.

« — C'est-à-dire que vous apercevez autant de différence entre ce que je suis en réalité et la manière dont me voit ce trop aimable jeune homme qu'entre une branche de charmille desséchée et la jolie aigrette de diamants que ces mineurs m'ont offerte.

« — Madame, le jeune officier découvre en vous des qualités que nous, vos anciens amis, nous n'avons jamais vues. »

Cristallisez-vous ?

« — Ah ! j'entends, dit Mme Gherardi ; au moment où vous commencez à vous occuper d'une femme, vous ne la voyez plus *telle qu'elle est réellement, mais telle qu'il vous convient qu'elle soit.* Vous comparez les illusions favorables que produit ce commencement d'intérêt à ces jolis diamants qui cachent la branche de charmille effeuillée par l'hiver, et qui ne sont aperçus, remarquez-le bien, que par l'œil de ce jeune homme qui commence à aimer.

« — C'est, repris-je, ce qui fait que les propos des amants semblent si ridicules aux gens sages, qui ignorent le phénomène de *la cristallisation.*

« — Ah ! vous appelez cela *cristallisation*, dit Mme Gherardi ; eh bien, monsieur, *cristallisez* pour moi.

« Cette image, singulière peut-être, frappa l'imagination de Mme Gherardi, et quand nous fûmes arrivés dans la grande salle de la mine, illuminée par cent petites lampes qui paraissaient être dix mille, à cause des cristaux de sel qui les reflétaient de tous côtés :

« — Ah ! ceci est fort joli, dit-elle au jeune Bavarois, je *cristallise* pour cette salle, je sens que je m'exagère sa beauté ; et vous, *cristallisez-vous ?*

« — Oui, madame, répondit naïvement le jeune officier, ravi d'avoir un sentiment commun avec cette belle Italienne ; mais pour cela n'en comprenant pas davantage ce qu'elle lui disait. »

Le mot *cristallisation* créé par Stendhal devint à la mode parmi ses amis qui désormais appelèrent ainsi

les *actes de folie répétés par lesquels un amant aperçoit toutes les perfections dans la femme qu'il commence à aimer.*

L'HISTOIRE DE LA CRISTALLISATION

LA CRISTALLISATION NE CESSE PRESQUE JAMAIS EN AMOUR

« Voici l'histoire de la cristallisation :

Tant qu'on n'est pas bien avec ce qu'on aime, il y a la cristallisation à *solution imaginaire ;* ce n'est que par l'imagination que vous êtes sûr que telle perfection existe chez la femme que vous aimez. Après l'intimité, les craintes sans cesse renaissantes sont apaisées par des solutions plus réelles. Ainsi, le bonheur n'est jamais uniforme que dans sa source. Chaque jour a une fleur différente.

« Si la femme aimée cède à la passion qu'elle ressent et tombe dans la faute énorme de tuer la crainte par la vivacité de ses transports, la cristallisation cesse un instant ; mais, quand l'amour perd de sa vivacité, c'est-à-dire de ses craintes, il acquiert le charme d'un entier abandon, d'une confiance sans bornes, une douce habitude vient émousser toutes les peines de la vie et donner aux jouissances un autre genre d'intérêt.

« Etes-vous quitté, la cristallisation recommence. »

*
* *

L'étonnement qui fait longuement songer à une

chose extraordinaire est déjà la moitié du mouvement cérébral nécessaire pour la cristallisation.

Si l'un des deux amants est trop supérieur dans les avantages qu'ils estiment tous deux, il faut que l'amour de l'autre meure, car la crainte du mépris viendra tôt ou tard arrêter tout court la cristallisation.

Dans les âmes qui ne connaissent d'autre chemin que la vanité pour arriver au bonheur, il est nécessaire que l'homme qui cherche à exciter la cristallisation mette fort bien sa cravate et soit constamment attentif à mille détails qui excluent tout laisser-aller.

Les femmes de la société avouent l'effet tout en niant ou ne voyant pas la cause.

La haine a sa cristallisation. Dès qu'on peut espérer de se venger, on recommence à haïr.

LA SECONDE CRISTALLISATION

« La seconde cristallisation produit pour diamants des confirmations à cette idée :

« Elle m'aime.

« A chaque quart d'heure de la nuit qui suit la naissance des doutes, après un moment de malheur affreux, l'amant se dit : Oui, elle m'aime ; et la cristallisation se tourne à découvrir de nouveaux charmes ; puis le doute à l'œil hagard s'empare de lui, et l'arrête en sursaut. Sa poitrine oublie de respirer ; il se dit : Mais est-ce qu'elle m'aime ? Au milieu de ces alternatives

déchirantes et délicieuses, le pauvre amant sent vivement : Elle me donnerait des plaisirs qu'elle seule au monde peut me donner.

« C'est l'évidence de cette vérité, c'est ce chemin sur l'extrême bord d'un précipice affreux, et touchant de l'autre main le bonheur parfait, qui donne tant de supériorité à la seconde cristallisation sur la première.

« L'amant erre sans cesse entre ces trois idées :

« 1° Elle a toutes les perfections ;

« 2° Elle m'aime ;

« 3° Comment faire pour obtenir d'elle la plus grande preuve d'amour possible ?

« Le moment le plus déchirant de l'amour jeune encore est celui où il s'aperçoit qu'il a fait un faux raisonnement et qu'il faut détruire tout un pan de cristallisation.

« On entre en doute de la cristallisation elle-même. »

La durée de l'amour.

La seconde cristallisation assure la durée de l'amour.

« On y voit à chaque instant qu'il s'agit d'être aimé ou de mourir.

« Comment, après cette conviction de toutes les minutes, tournée en habitude par plusieurs mois d'amour, pouvoir seulement soutenir la pensée de cesser d'aimer ? Plus un caractère est fort, moins il est sujet à l'inconstance.

« Cette seconde cristallisation manque presque tout à fait dans les amours inspirées par les femmes qui se rendent trop vite. »

LES PREUVES DE LA CRISTALLISATION

Pour preuves de la cristallisation, Stendhal se contente de rappeler plusieurs anecdotes :

« Une jeune personne entend dire qu'Édouard, son parent, qui va revenir de l'armée, est un jeune homme de la plus grande distinction ; on lui assure qu'elle en est aimée sur sa réputation ; mais il voudra probablement la voir avant de se déclarer et de la demander à ses parents. Elle aperçoit un jeune étranger à l'église, elle l'entend appeler Édouard, elle ne pense plus qu'à lui, elle l'aime. Huit jours après, arrive le véritable Édouard ; ce n'est pas celui de l'église, elle pâlit, et sera pour toujours malheureuse si on la force à l'épouser.

« Voilà ce que les pauvres d'esprit appellent une des déraisons de l'amour.

« Un homme généreux comble une jeune fille malheureuse des bienfaits les plus délicats ; on ne peut pas avoir plus de vertus, et l'amour allait naître, mais il porte un chapeau mal retapé, et elle le voit monter à cheval d'une manière gauche ; la jeune fille s'avoue en soupirant qu'elle ne peut répondre aux empressements qu'il lui témoigne.

« Un homme fait la cour à la femme du monde la plus honnête, elle apprend que ce monsieur a eu des malheurs physiques et ridicules : il lui devient insupportable. Cependant elle n'avait nul dessein de se jamais donner à lui, et ces malheurs secrets ne nuisent

en rien à son esprit et à son amabilité. C'est tout simplement que la cristallisation est rendue impossible.

LA CRISTALLISATION CHEZ LA JEUNE FILLE DE DIX-HUIT ANS

« Une jeune fille de dix-huit ans n'a pas assez de cristallisation en son pouvoir, forme des désirs trop bornés par le peu d'expérience qu'elle a des choses de la vie, pour être en état d'aimer avec autant de passion qu'une femme de vingt-huit.

« Ce soir j'exposais cette doctrine à une femme d'esprit qui prétend le contraire. L'imagination d'une jeune fille n'étant glacée par aucune expérience désagréable, et le feu de la première jeunesse se trouvant dans toute sa force, il est possible qu'à propos d'un homme quelconque elle se crée une image ravissante. Toutes les fois qu'elle rencontrera son amant, elle jouira, non de ce qu'il est en effet, mais de cette image délicieuse qu'elle se sera créée.

« Plus tard, détrompée de cet amant et de tous les hommes, l'expérience de la triste réalité a diminué chez elle le pouvoir de la cristallisation, la méfiance a coupé les ailes à l'imagination.

« A propos de quelque homme que ce soit, fût-il un prodige, elle ne pourra plus se former une image aussi entraînante ; elle ne pourra donc plus aimer avec le même feu que dans la première jeunesse. Et, comme

en amour on ne jouit que de l'illusion qu'on se fait, jamais l'image qu'elle pourra se créer à vingt-huit ans n'aura le brillant et le sublime de celle sur laquelle était fondé le premier amour à seize et le second amour semblera toujours d'une espèce dégénérée. »

LA CRISTALLISATION CHEZ LA FEMME

« Les femmes s'attachent par les faveurs. Comme les dix-neuf vingtièmes de leurs rêveries habituelles sont relatives à l'amour, après l'intimité, ces rêveries se groupent autour d'un seul objet : elles se mettent à justifier une démarche si extraordinaire, si décisive, si contraire à toutes les habitudes de pudeur.

« Ce travail n'existe pas chez les hommes ; ensuite l'imagination des femmes détaille à loisir des instants si délicieux.

« Comme l'amour fait douter des choses les plus démontrées, cette femme qui, avant l'intimité, était si sûre que son amant est un homme au-dessus du vulgaire, aussitôt qu'elle croit n'avoir plus rien à lui refuser, tremble qu'il n'ait cherché qu'à mettre une femme de plus sur sa liste.

« Alors seulement paraît la seconde cristallisation, qui, parce que la crainte l'accompagne, est de beaucoup la plus forte.

« Une femme croit de reine s'être faite esclave. Cet état de l'âme et de l'esprit est aidé par l'ivresse nerveuse que font naître des plaisirs d'autant plus sensibles qu'ils sont plus rares.

« Enfin une femme, devant son métier à broder, ouvrage insipide et qui n'occupe que les mains, songe à son amant, tandis que celui-ci, galopant dans la plaine avec son escadron, est mis aux arrêts s'il fait faire un faux mouvement.

« Je croirais donc que la seconde cristallisation est beaucoup plus forte chez les femmes parce que la crainte est plus vive : la vanité, l'honneur sont compromis, du moins les distractions sont-elles plus difficiles.

« Une femme ne peut être guidée par l'habitude d'être raisonnable, que moi, homme, je contracte forcément à mon bureau, en travaillant, six heures tous les jours, à des choses froides et raisonnables. »

*
* *

L'extrême familiarité peut détruire la cristallisation.

Dans le cas d'amour empêché par victoire trop prompte, j'ai vu la cristallisation chez les caractères tendres chercher à se former après. Elle dit en riant : « — Non, je ne t'aime pas. »

On appelle un manque de délicatesse impardonnable d'oser écrire des lettres où vous parlez d'amour à une femme que vous adorez, et qui, en vous regardant tendrement, vous jure qu'elle ne vous aimera jamais.

La cristallisation ne peut pas être excitée par des hommes-copies, et les rivaux les plus dangereux sont les plus différents.

Je voudrais pouvoir dire quelque chose sur la consolation. *On n'essaye pas assez de consoler.*

Le principe général, c'est qu'il faut tâcher de former une cristallisation la plus étrangère possible au motif qui a jeté dans la douleur.

Par orgueil, les Turcs privent leurs femmes de tout ce qui peut donner un aliment à la cristallisation.

DE LA JALOUSIE

C'est une folie de l'Amour.

« La jalousie est une folie de l'amour. » Après l'avoir ainsi qualifiée, Stendhal donne le moyen de combattre ce qu'il considère, à juste titre, comme le plus grand des maux :

« Dans cet état la fureur naît facilement ; l'on ne se rappelle plus qu'en amour *posséder n'est rien, c'est jouir qui fait tout ;* l'on s'exagère le bonheur du rival, l'on s'exagère l'insolence que lui donne ce bonheur ; et l'on arrive au comble des tourments, c'est-à-dire à l'extrême malheur, empoisonné encore d'un reste d'espérance.

« Le seul remède est peut-être d'observer de très près le bonheur du rival.

« Souvent vous le verrez s'endormir paisiblement dans le salon où se trouve cette femme, qui, à chaque chapeau qui ressemble au sien et que vous voyez de loin dans la rue, arrête le battement de votre cœur.

« Voulez-vous le réveiller ? il suffit de montrer votre jalousie. Vous aurez peut-être l'avantage de lui apprendre le prix de la femme qui le préfère à vous, et il vous devra l'amour qu'il prendra pour elle.

« A l'égard du rival, il n'y a pas de milieu : il faut ou plaisanter avec lui de la manière la plus dégagée qu'il se pourra, ou lui faire peur.

« D'après ce principe, qu'on ne doit jamais envoyer des forces à l'ennemi, il faut cacher votre amour au rival, et, sous un prétexte de vanité et le plus éloigné possible de l'amour, lui dire en grand secret, avec toute la politesse possible, et de l'air le plus calme :

« — Monsieur, je ne sais pas pourquoi le public s'avise de me donner la petite une telle. On a même la bonté de croire que j'en suis amoureux. Si vous la voulez, je vous la céderais de grand cœur, si je m'exposais à jouer un rôle ridicule.

« Dans six mois, prenez-la tant qu'il vous plaira ; mais aujourd'hui, l'honneur qu'on attache, je ne sais pourquoi, à ces choses-là, m'oblige de vous dire que, si par hasard vous n'avez pas la justice d'attendre que votre tour soit venu, il faut que l'un de nous meure. »

« Votre rival s'empressera de vous céder la femme en question, pour peu qu'il puisse trouver quelque prétexte honnête.

« C'est pour cela qu'il faut mettre de la gaieté dans vos déclarations.

« Ce qui rend la jalousie si aiguë, c'est que la vanité ne peut aider à la supporter. »

Autres conseils de Stendhal.

Stendhal, dans un autre chapitre, donne encore aux jaloux de précieux conseils :

« Très souvent, le meilleur parti est d'attendre sans sourciller que le rival *s'use* auprès de l'objet aimé.

« L'essentiel aussi est de feindre le calme. »

Stendhal donne ensuite aux amants des conseils pour juger de l'amour de leurs maîtresses :

« Il faut vous rappeler :

« 1° Que plus il entre de plaisir physique dans la base d'un amour, dans ce qui autrefois détermina l'intimité, plus il est sujet à l'inconstance et surtout à l'infidélité. Cela s'applique surtout aux amours dont la cristallisation a été favorisée par le feu de la jeunesse, à seize ans.

« 2° L'amour de deux personnes qui s'aiment n'est presque jamais le même. L'amour-passion a ses phases durant lesquelles, et tour à tour, l'un des deux aime davantage. Souvent la simple galanterie ou l'amour de vanité répond à l'amour-passion, et c'est plutôt la femme qui aime avec transport. Quel que soit l'amour senti par l'un des deux amants, dès qu'il est jaloux, il exige que l'autre remplisse les conditions de l'amour-passion ; la vanité simule en lui tous les besoins d'un cœur tendre.

« Enfin, rien n'ennuie l'amour-goût comme l'amour-passion dans son partner.

« Souvent un homme d'esprit, en faisant la cour à une femme, n'a fait que la faire penser à l'amour et

attendrir son âme. Elle reçoit bien cet homme d'esprit qui lui donne ce plaisir. Il prend des espérances.

« Un beau jour cette femme rencontre l'homme qui lui fait sentir ce que l'autre a décrit.

« — Je ne sais quels sont les effets de la jalousie d'un homme sur le cœur de la femme qu'il aime. De la part d'un amoureux qui ennuie, la jalousie doit inspirer un souverain dégoût qui va même jusqu'à la haine, si le jalousé est plus aimable que le jaloux, car l'on ne veut de la jalousie que de ceux dont on pourrait être jalouse, disait Mme de Coulanges.

« Si l'on aime le jaloux et qu'il n'ait pas de droits, la jalousie peut choquer cet orgueil féminin si difficile à ménager et à reconnaître.

« La jalousie peut plaire aux femmes qui ont de la fierté, comme une manière nouvelle de leur montrer leur pouvoir.

« La jalousie peut plaire comme une manière nouvelle de prouver l'amour.

« La jalousie peut choquer la pudeur d'une femme ultra-délicate.

« La jalousie peut plaire comme montrant la bravoure de l'amant, *ferrum est quod amant*. Notez bien que c'est la bravoure qu'on aime, et non pas le courage à la Turenne, qui peut fort bien s'allier avec un cœur froid. »

La jalousie féminine.

« Une femme se sent avilie par la jalousie ; elle a l'air de courir après un homme ; elle se croit la risée de son amant, et qu'il se moque surtout de ses plus tendres

transports ; elle doit pencher à la cruauté, et cependant elle ne peut tuer légalement sa rivale.

« Chez les femmes, la jalousie doit donc être un mal encore plus abominable, s'il se peut, que chez les hommes. C'est tout ce que le cœur humain peut supporter de rage impuissante et de mépris de soi-même sans se briser.

« Je ne connais d'autre remède à un mal si cruel que la mort de qui l'inspire ou de qui l'éprouve.

« Les pauvres femmes n'osent pas même avouer qu'elles ont éprouvé ce supplice cruel, tant il leur donne de ridicule. Une plaie si douloureuse ne doit jamais se cicatriser entièrement.

« Si la froide raison pouvait s'exposer au feu de l'imagination avec l'ombre de l'apparence du succès, je dirais aux pauvres femmes malheureuses par la jalousie :

« — Il y a une grande distance entre l'infidélité chez les hommes et chez vous. Chez vous cette action est en partie *action directe*, en partie *signe*. Par l'effet de notre éducation d'école militaire, elle n'est signe de rien chez l'homme. Par l'effet de la pudeur, elle est au contraire le plus décisif de tous les signes de dévouement chez la femme. »

DES COUPS DE FOUDRE

Stendhal trouve ce mot « ridicule ». Il est cependant convaincu que la « chose » existe, et il cite, à l'appui de son affirmation, l'histoire d'une Berlinoise.

Il fait ainsi la narration exacte d'un événement qui fit la nouvelle du jour :

« J'ai vu l'aimable et noble Wilhelmine, le désespoir des *beaux* de Berlin, mépriser l'amour et se moquer de ses folies. Brillante de jeunesse, d'esprit, de beauté, de bonheurs de tous les genres..., une fortune sans bornes, en lui donnant l'occasion de développer toutes ses qualités, semblait conspirer avec la nature pour présenter au monde l'exemple si rare d'un bonheur parfait accordé à une personne qui en est parfaitement digne.

« Elle avait vingt-trois ans ; déjà à la cour depuis longtemps, elle avait éconduit les hommages du plus haut parage ; sa vertu modeste, mais inébranlable, était citée en exemple, et désormais les hommes les plus aimables, désespérant de lui plaire, n'aspiraient qu'à son amitié. Un soir elle va au bal chez le prince Ferdinand, elle danse dix minutes avec un jeune capitaine.

« De ce moment, écrivait-elle par la suite à une amie, il fut le maître de mon cœur et de moi, et cela à un point qui m'eût remplie de terreur, si le bonheur de voir Herman m'eût laissé le temps de songer au reste de l'existence. Ma seule pensée était d'observer s'il m'accordait quelque attention.

« Aujourd'hui la seule consolation que je puisse trouver à mes fautes est de me bercer qu'une force supérieure m'a ravie à moi-même et à la raison.

« Je ne puis par aucune parole peindre, d'une manière qui approche de la réalité, jusqu'à quel point,

seulement à l'apercevoir, allèrent le désordre et le bouleversement de tout mon être.

« Je rougis de penser avec quelle rapidité et quelle violence j'étais entraînée vers lui.

« Si sa première parole, quand enfin il me parla, eut été : « M'adorez-vous ! » en vérité, je n'aurais pas eu la force de lui répondre : « Oui ».

« J'étais loin de penser que les effets d'un sentiment pussent à la fois être si subits et si peu prévus. Ce fut au point qu'un instant, je crus être empoisonnée.

« Herman me fut si cher au bout d'un quart d'heure, que depuis il n'a pu me le devenir davantage. Je voyais tous ses défauts et je les lui pardonnais tous pourvu qu'il m'aimât.

« Peu après que j'eus dansé avec lui, le roi s'en alla. Herman qui était du détachement de service fut obligé de le suivre. Avec lui, tout disparut pour moi dans la nature. C'est en vain que j'essayerais de vous peindre l'excès d'ennui dont je me sentis accablée dès que je ne le vis plus. »

L'explication du coup de foudre.

Stendhal explique les coups de foudre de la façon suivante :

« Non seulement, il ne faut pas la méfiance, mais il faut la lassitude de la méfiance, et pour ainsi dire l'impatience du courage contre les hasards de la vie.

« L'âme, à son insu, ennuyée de vivre sans aimer, convaincue malgré elle, par l'exemple des autres femmes, ayant surmonté toutes les craintes de la vie, mé-

contentes du triste bonheur de l'orgueil, s'est fait sans s'en apercevoir un modèle idéal.

« Elle rencontre un jour un être qui ressemble à ce modèle, la cristallisation reconnaît son objet au trouble qu'il inspire, et consacre pour toujours au maître de son destin ce qu'elle rêvait depuis longtemps. »

LA LASSITUDE DE LA VERTU

« Les femmes sujettes à ce malheur ont trop de hauteur dans l'âme pour aimer autrement que par passion. Elles seraient sauvées si elles pouvaient s'abaisser à la galanterie.

« Comme le coup de foudre vient d'une secrète lassitude de ce que le catéchisme appelle la vertu, et de l'ennui que donne l'uniformité de la perfection, je croirais assez qu'il doit tomber le plus souvent sur ce qu'on appelle le monde de mauvais sujets. Je doute fort que l'air Caton ait jamais occasionné de coup de foudre.

« Ce qui les rend si rares, c'est que, si le cœur qui aime ainsi d'avance a le plus petit sentiment de sa situation, il n'y a plus de coup de foudre.

« Une femme rendue méfiante par les malheurs n'est pas susceptible de cette révolution de l'âme.

« Rien ne facilite les coups de foudre comme les louanges données d'avance et par des femmes à la personne qui doit en être l'objet. »

Les faux coups de foudre.

« Une des sources les plus comiques des aventures d'amour, ce sont les faux coups de foudre. Une femme ennuyée, mais non sensible, se croit amoureuse pour la vie pendant toute une soirée. Elle est fière d'avoir enfin trouvé de ces grands mouvements de l'âme après lesquels courait son imagination. Le lendemain, elle ne sait plus où se cacher, et surtout comment éviter le malheureux objet qu'elle adorait la veille.

*
* *

Les gens d'esprit savent voir, c'est-à-dire mettre à profit les coups de foudre.

L'amour physique a aussi ses coups de foudre.

Une âme à imagination est tendre et défiante. Elle peut être méfiante sans s'en douter; elle a trouvé tant de désappointements dans la vie !

Tout ce qui est prévu et officiel dans la présentation d'un homme effarouche l'imagination et éloigne la possibilité de la cristallisation. L'amour triomphe, au contraire, dans le romanesque à la première vue.

DU COURAGE DES FEMMES

Quand tous les hommes perdent la tête, c'est le moment où les femmes prennent sur eux une incontestable supériorité :

« Leur courage a une *réserve* qui manque à celui de leur amant; elles se piquent d'amour-propre à son égard, et trouvent tant de plaisir à pouvoir, dans le feu du danger, le disputer de fermeté à l'homme qui les blesse souvent par la fierté de sa protection et de sa force, que l'énergie de cette jouissance les élève au-dessus de la crainte quelconque qui, dans ce moment, fait la faiblesse des hommes. Un homme aussi, s'il recevait un tel secours dans un tel moment, se montrerait supérieur à tout; car la peur n'est jamais dans le danger, elle est dans nous.

« Ce n'est pas que je prétende déprécier le courage des femmes : j'en ai vu, dans l'occasion, de supérieures aux hommes les plus braves. Il faut seulement qu'elles aient un homme à aimer; comme elles ne sentent plus que par lui, le danger direct et personnel le plus atroce devient pour elles comme une rose à cueillir en sa présence.

« J'ai trouvé aussi, chez des femmes qui n'aimaient pas, l'intrépidité la plus froide, la plus étonnante, la plus exempte de nerfs.

Le courage moral.

« Quant au courage moral, si supérieur à l'autre, la fermeté d'une femme qui résiste à son amour est seulement la chose la plus admirable qui puisse exister sur la terre.

« Toutes les autres marques possibles de courage sont des bagatelles auprès d'une chose si fort contre nature et si pénible. Peut-être trouvent-elles des forces

dans cette habitude des sacrifices que la pudeur fait contracter. »

Le malheur des femmes, c'est que les preuves de leur courage restent toujours secrètes et soient presque indivulgables.

Un malheur plus grand c'est qu'il soit toujours employé contre leur bonheur.

LA PIQUE D'AMOUR-PROPRE

Stendhal avoue que ce mot n'est pas trop français en ce sens, mais qu'il n'en trouve pas d'autre pour le remplacer :

« La pique est un mouvement de la vanité : je ne veux pas que mon antagoniste l'emporte sur moi, et *je prends cet antagoniste lui-même pour juge de mon mérite.* Je veux faire effet sur son cœur. C'est pour cela qu'on va beaucoup au delà de ce qui est raisonnable.

« Quelquefois, pour justifier sa propre extravagance, l'on en vient au point de se dire que ce compétiteur a la prétention de nous faire sa dupe. »

« La *pique* est une maladie de l'honneur. Tout homme et un Français plus qu'un autre abhorre d'être pris pour dupe. »

L'amour par pique passe-t-il en un moment, au contraire de l'amour passion ? Selon Stendhal, il suffit que « par une démarche irréfragable, l'antagoniste avoue renoncer à la lutte ».

Et il cite à l'appui de son dire l'exemple suivant :

« Dona Diana est une jeune personne de vingt-trois ans, fille d'un des plus riches et des plus fiers bourgeois de Séville. Elle est belle, sans doute, mais d'une beauté marquée, et on lui accorde infiniment d'esprit et encore plus d'orgueil. Elle aimait passionément, du moins en apparence, un jeune officier dont sa famille ne voulait pas. L'officier part pour l'Amérique avec Morillo ; ils s'écrivaient sans cesse.

« Un jour, chez la mère de Dona Diana, au milieu de beaucoup de monde, un sot annonce la mort de cet aimable jeune homme. Tous les yeux se tournent sur elle, elle ne dit que ces mots : — *C'est dommage, si jeune !*

« Nous avions justement lu, ce jour-là, une pièce du vieux Massinger, qui se termine d'une manière tragique, mais dans laquelle l'héroïne apprend avec cette tranquillité apparente la mort de son amant. Je voyais la mère frémir, malgré son orgueil et sa haine ; le père sortit pour cacher sa joie.

« Au milieu de tout cela et des spectateurs interdits et faisant des yeux au sot narrateur, Dona Diana, la seule tranquille, continua la conversation comme si de rien n'était. Sa mère effrayée la fit observer par sa femme de chambre, il ne parut rien de changé dans sa manière d'être.

« Deux ans après, un jeune homme très beau lui fait la cour.

« Encore cette fois, et toujours par la même raison, parce que le prétendant n'était pas noble, les parents

de Dona Diana s'opposent violemment à ce mariage ; elle déclare qu'il se fera.

« Il s'établit une pique d'amour-propre entre la jeune fille et son père. On interdit au jeune homme l'entrée de la maison. On ne conduit plus Dona Diana à la campagne et presque plus à l'église ; on lui ôte avec un soin recherché tous les moyens possibles de rencontrer son amant.

« Lui se déguise et la voit en secret à de longs intervalles. Elle s'obstine de plus en plus et refuse les partis les plus brillants, même un titre et un grand établissement à la cour de Ferdinand VII. Toute la ville parle des malheurs de ces deux amants et de leur constance héroïque. Enfin, la majorité de Diana approche. Elle fait entendre à son père qu'elle va jouir du droit de disposer d'elle-même. La famille forcée dans ses derniers retranchements commence les négociations de mariage ; quand il est à moitié conclu, dans une réunion officielle des deux familles, après six années de constance, le jeune homme refuse Dona Diana.

« Un quart d'heure après, il n'y paraissait plus Elle était consolée... Aimait-elle par pique ? »

L'Homme piqué.

« La jalousie veut la mort de l'objet qu'elle craint. L'homme piqué est bien loin de là, il veut que son ennemi vive et surtout soit témoin de son triomphe.

« L'homme piqué verrait avec peine son rival renoncer à la concurrence, car cet homme peut avoir l'insolence de se dire au fond du cœur : si j'eusse conti-

nué à m'occuper de cet objet, je l'eusse emporté sur lui.

« Dans la *pique*, on n'est nullement occupé du but apparent, il ne s'agit que la victoire. »

∴

La pique ne peut pas exister dans l'amour-passion. Elle est de l'orgueil féminin.

La maîtresse la plus négligée, dès qu'elle nous fait voir qu'elle préfère un autre homme, nous ôte le repos, et jette dans notre cœur toutes les apparences de la passion.

La pique triomphe dans l'amour-goût dont elle fait le destin. C'est l'expérience par laquelle on différencie le mieux l'amour-goût et l'amour-passion.

La pique d'amour-propre fait le lien des mariages les plus heureux, après ceux que l'amour a formés.

Beaucoup de maris s'assurent pour de longues années l'amour de leur femme en prenant une maîtresse deux mois après leur mariage.

LA PUDEUR

« La pudeur est la fille de la civilisation. » Stendhal la considère comme la seule loi qui ne produise que du bonheur :

« On ne trouve qu'un amour physique et des plus grossiers chez les peuples sauvages ou trop barbares.

« Et la pudeur prête à l'amour le secours de l'imagination ; c'est lui donner la vie.

« La pudeur est enseignée de très bonne heure aux petites filles par leurs mères, et avec une extrême jalousie, on dirait comme par esprit de corps ; c'est que les femmes prennent soin d'avance du bonheur de l'amant qu'elles auront.

« Pour une femme timide et tendre rien ne doit être au-dessus du supplice de s'être permis, en présence d'un homme, quelque chose dont elle croie devoir rougir ; je suis convaincu qu'une femme un peu fière préférerait mille morts. »

L'empire de la pudeur.

Selon Stendhal l'empire de la pudeur est tel qu'une femme tendre arrive à se trahir envers son amant plutôt par des faits que par des paroles.

Et il cite à ce propos deux anecdotes assez amusantes :

« La femme la plus jolie, la plus riche et la plus facile de Bologne, vient de me conter qu'hier soir, un fat français, qui est ici et qui donne une drôle d'idée de sa nation, s'est avisé de se cacher sous son lit. Il voulait apparemment ne pas perdre un nombre infini de déclarations ridicules dont il la poursuit depuis un mois. Mais ce grand homme a manqué de présence d'esprit ; il a bien attendu que Mme M. eût congédié sa femme de chambre et se fût mise au lit, mais il n'a pas eu la patience de donner aux gens le temps de s'endormir. Elle s'est jetée à la sonnette, et l'a fait

chasser honteusement au milieu des huées et des coups de cinq ou six laquais.

— « Et s'il eût attendu deux heures ? » lui disais-je.

— « J'aurais été bien malheureuse : Qui pourra douter, m'eût-il dit, que je ne sois ici par vos ordres ? »

« Au sortir de chez cette jolie femme, je suis allé chez la femme la plus digne d'être aimée que je connaisse. Son extrême délicatesse est, s'il se peut, au-dessus de sa beauté touchante. Je la trouve seule et lui conte l'histoire de Mme M. Nous raisonnons là-dessus. — « Écoutez, me dit-elle, si l'homme qui se permet cette action était aimable auparavant aux yeux de cette femme, on lui pardonnera, et, par la suite on l'aimera. »

« J'avoue que je suis resté confondu de cette lumière imprévue jetée sur les profondeurs du cœur humain. Je lui ai répondu au bout d'un silence :

— « Mais, quand on aime, a-t-on le courage de se porter aux dernières violences ? »

Particularités de la pudeur.

Stendhal distingue dans la pudeur les neuf particularités suivantes :

1° L'on joue beaucoup contre peu, donc être extrêmement réservée, donc souvent affectation ; l'on ne rit pas, par exemple, des choses qui amusent le plus ; donc il faut beaucoup d'esprit pour avoir juste ce qu'il faut de pudeur.

C'est pour cela que beaucoup de femmes n'en ont pas assez en petit comité, ou, pour parler plus juste.

n'exigent pas que les contes qu'on leur fait soient assez gazés, et ne perdent leurs voiles qu'à mesure du degré d'ivresse et de folie.

« Serait-ce par un effet de la pudeur et du mortel ennui qu'elle doit imposer à plusieurs femmes, que la plupart d'entre elles n'estiment rien tant dans un homme que l'effronterie? où prennent-elles l'effronterie pour du caractère?

« 2° Deuxième loi : Mon amant m'en estimera davantage;

« 3° La force de l'habitude l'emporte même dans les instants les plus passionnés;

« 4° La pudeur donne des plaisirs bien flatteurs à l'amant : elle lui fait sentir quelles lois l'on transgresse pour lui;

« 5° Et aux femmes des plaisirs plus *enivrants*: comme ils font vraincre une habitude puissante, ils jettent plus de trouble dans l'âme.

« Le comte de Valmont se trouve à minuit dans la chambre à coucher d'une jolie femme, cela lui arrive toutes les semaines, et à elle peut-être une fois tous les deux ans; la rareté et la pudeur doivent donc préparer aux femmes des plaisirs infiniment plus vifs.

« 6° L'inconvénient de la pudeur, c'est qu'elle jette sans cesse dans le mensonge.

« 7° L'excès de la pudeur et sa sévérité découragent d'aimer les âmes tendres et timides; justement celles qui sont faites pour donner et sentir les délices de l'amour.

« 8° Chez les femmes tendres qui n'ont pas eu plusieurs amants, la pudeur est un obstacle à l'aisance

des manières, c'est ce qui les expose à se laisser un peu mener par leurs amies qui n'ont pas le même manque à se reprocher.

« Elles donnent de l'attention à chaque cas particulier au lieu de s'en remettre aveuglement à l'habitude.

« Leur pudeur délicate communique à leurs actions quelque chose de contraint ; à force de naturel, elles se donnent l'apparence de manquer de naturel.

9° Ce qui fait que quand les femmes se font auteur, elles atteignent bien rarement au sublime, ce qui donne de la grâce à leurs moindres billets, c'est que jamais elles n'osent être franches à demi. »

Stendhal voit cependant quelque chose à blâmer dans la pudeur. Selon lui, elle conduit à l'habitude de mentir ;

« C'est le seul avantage que les femmes faciles aient sur les femmes tendres.

« Une femme facile vous dit :

« — Mon cher ami, dès que vous me plairez, je vous le dirai, et je serai plus aise que vous, car j'ai beaucoup d'estime pour vous. »

*
* *

Quand on aime, a-t-on le courage de se porter aux dernières violences ?

Tout ce qui tient à la fierté, à l'orgueil féminin, a l'habitude de la pudeur, de ses excès et a certaines délicatesses.

Une femme vulgaire, en outrant la pudeur, croit se faire l'égale d'une femme distinguée.

L'empire de la pudeur est tel, qu'une femme tendre arrive à se trahir envers son amant plutôt par des faits que par des paroles.

La pudeur est la mère de l'amour. De là, son utilité.

Il est clair que les trois quarts de la pudeur sont une chose apprise.

La pudeur est une des sources du goût pour la parure ; par tel ajustement une femme se promet plus ou moins.

LES PLAISIRS ET LES PEINES

« J'appelle *plaisir* toute perception que l'âme aime mieux éprouver que ne pas éprouver.

« J'appelle *peine* toute perception que l'âme aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver.

« Désiré-je m'endormir plutôt que de sentir ce que j'éprouve, nul doute, c'est une *peine*. Donc les désirs d'amour ne sont pas des peines, car l'amant quitte, pour rêver à son aise, les sociétés les plus agréables.

« Par la durée, les plaisirs du corps sont diminués et les peines augmentées.

« Pour les plaisirs de l'âme, ils sont augmentés ou diminués par la durée, suivant les passions : par exemple, après six mois passés à étudier l'astronomie,

on aime davantage l'astronomie ; après un an d'avarice, on aime mieux l'argent. »

Le plaisir du corps.

« Lorsque le plaisir a entièrement parcouru sa carrière, il est clair que nous retombons dans l'indifférence ; mais cette indifférence n'est pas la même que celle d'auparavant. Ce second état diffère du premier, en ce que nous ne serions plus capables de goûter, avec autant de délices, le plaisir que nous venons d'avoir.

« Les organes qui servent à le cueillir sont fatigués, et l'imagination n'a plus autant de propension à présenter les images qui seraient agréables aux désirs qui se trouvent satisfaits. »

DE L'INTIMITÉ

« Le plus grand bonheur que puisse donner l'amour, c'est le premier serrement de main d'une femme qu'on aime.

« Le bonheur de la galanterie au contraire est beaucoup plus réel.

« Dans l'amour-passion, l'intimité n'est pas tant le bonheur parfait que le dernier pas pour y arriver.

« Comment peindre le Bonheur s'il ne laisse pas de souvenirs.

. . . . . .

« On ne saurait trop louer le *naturel*. C'est la seule coquetterie permise dans une chose aussi sérieuse que

l'amour à la Werther, où l'on ne sait pas où l'on va ; et en même temps, par un hasard heureux pour la vertu, c'est la meilleure tactique. Sans s'en douter, un homme vraiment touché dit des choses charmantes. Il parle une langue qu'il ne sait pas.

« Malheur à l'homme le moins du monde affecté. Même quand il aimerait, même avec tout l'esprit possible, il perd les trois quarts de ses avantages. Se laisse-t-on aller à l'instant à l'affectation, une minute après, on a un moment de sécheresse.

« Tout l'art d'aimer se réduit, ce me semble, à dire ce que le moment d'ivresse du moment comporte, c'est-à-dire en d'autres termes à écouter son âme. Il ne faut pas croire que cela soit si facile ; un homme qui aime vraiment quand son amie lui dit des choses qui le rendent heureux n'a plus la force de parler.

« Il perd ainsi les actions qu'auraient fait naître ses paroles, et il vaut mieux se taire que de dire des choses trop tendres ; ce qui était placé, il y a dix secondes, ne l'est plus du tout et fait tache en ce moment.

. . . . . .

« Les femmes honnêtes ont de l'éloignement pour la véhémence et l'imprévu qui sont cependant les caractères de la passion. Outre que la véhémence alarme la pudeur, elles se défendent.

. . . . . .

« L'erreur de la plupart des hommes, c'est qu'ils veulent arriver à dire telle chose qu'ils trouvent jolie, spirituelle, touchante ; au lieu de détendre leur âme de l'empesé du monde, jusqu'à ce degré d'intimité et de naturel d'exprimer naïvement ce qu'elle sent dans ce

moment. Si l'on a ce courage, l'on recevra à l'instant sa récompense. »

DU NATUREL EN AMOUR

Stendhal est persuadé que le naturel est une condition nécessaire du bonheur par l'amour :

« On appelle *naturel* ce qui ne s'écarte pas de la manière habituelle d'agir. Il va sans dire qu'il ne faut jamais non seulement mentir à ce qu'on aime, mais même embellir le moins du monde et altérer la pureté de trait de la vérité. Car, si l'on embellit, l'attention est occupée à embellir, et ne répond plus naïvement, comme la touche d'un piano, au sentiment qui se montre dans ses yeux. Elle s'en aperçoit bientôt à je ne sais quel froid qu'elle éprouve, et à son tour a recours à la coquetterie.

« Ne serait-ce point ici la raison cachée qui fait qu'on ne saurait aimer une femme d'un esprit trop inférieur ? C'est qu'auprès d'elle on peut feindre impunément, et comme feindre est plus commode, à cause de l'habitude, on se livre au manque de naturel. Dès lors l'amour n'est plus amour, il tombe à n'être qu'une affaire ordinaire : la seule différence, c'est qu'au lieu d'argent on gagne du plaisir ou de la vanité, ou un mélange des deux. Mais il est difficile de ne pas éprouver une nuance de mépris pour une femme avec qui l'on peut impunément jouer la comédie, et par conséquent il ne manque pour la planter là que de rencontrer mieux à cet égard. L'habitude ou les serments peuvent

retenir; mais je parle du penchant du cœur, dont le naturel est de voler au plus grand plaisir.

« Revenant à ce mot *naturel*, naturel et habituel sont deux choses. Si l'on prend ces mots dans le même sens il est évident que plus on a de sensibilité, plus il est difficile d'être *naturel*, car l'habitude a un empire moins puissant sur la manière d'être et d'agir, et l'homme est davantage à chaque circonstance. Toutes les pages de la vie d'un être froid sont les mêmes; prenez-le aujourd'hui, prenez-le hier, c'est toujours la même main de bois.

« Un homme sensible, dès que son cœur est ému, ne trouve plus en soi de traces d'habitude pour guider ses actions ; et comment pourrait-il suivre un chemin dont il n'a plus le sentiment ?

« Il sent le poids immense qui s'attache à chaque parole qu'il dit à ce qu'il aime, il lui semble qu'un mot va décider de son sort. Comment pourra-t-il ne pas chercher à bien dire? ou du moins comment n'aura-t-il pas le sentiment qu'il dit bien? Dès lors il n'y a plus de candeur. Donc, il ne faut pas prétendre à la candeur, cette qualité d'une âme qui ne fait aucun retour sur elle-même. On est ce qu'on peut, mais on sent ce qu'on est.

« Je crois que nous voilà arrivés au dernier degré de naturel que le cœur le plus délicat puisse prétendre en amour.

« Un homme passionné ne peut qu'embrasser fortement, comme sa seule ressource dans la tempête, le serment de ne jamais changer en rien la vérité et de lire correctement dans son cœur; si la conversation

est vive et entrecoupée, il peut espérer de beaux moments de naturel, autrement il ne sera parfaitement naturel que dans les heures où il aimera un peu moins à la folie.

« Auprès de ce qu'on aime, à peine le naturel reste-t-il dans les *mouvements*, dont cependant les habitudes sont si profondément enracinées dans les muscles. Tout ce qu'on peut, c'est de n'être jamais affecté volontairement ; il suffit d'être persuadé que le manque de naturel est le plus grand désavantage possible, et peut aisément être la source des plus grands malheurs. Le cœur de la femme que vous aimez n'entend plus le vôtre, vous perdez ce mouvement nerveux et involontaire de la franchise qui répond à la franchise. C'est perdre tous les moyens de la toucher, j'ai presque dit de la séduire.

« Ce n'est pas que je prétende nier qu'une femme digne d'amour peut voir son destin dans cette jolie devise du lierre, qui *meurt s'il ne s'attache ;* c'est une loi de la nature, mais c'est toujours un pas décisif pour le bonheur, que de faire celui de l'homme qu'on aime. Il me semble qu'une femme raisonnable ne doit tout accorder à son amant que quand elle ne peut plus se défendre, et le plus léger soupçon sur la sincérité de votre cœur lui rend sur-le-champ un peu de force, assez du moins pour retarder d'un jour sa défaite. »

L'AMI GUÉRISSEUR

Stendhal entend par l'ami guérisseur celui qui veut *guérir* son ami de l'amour, qu'il considère comme une maladie. Voici les sages conseils qu'il lui donne :

« L'ami guérisseur doit bien se garder des mauvaises raisons, par exemple de parler d'*ingratitude*. C'est ressusciter la *cristallisation* que de lui ménager une victoire et un nouveau plaisir.

« Il ne peut pas y avoir d'ingratitude en amour ; le plaisir actuel paye toujours et au delà les sacrifices les plus grands en apparence. Je ne vois pas d'autres torts possibles que le manque de franchise ; il faut accuser juste l'état de son cœur.

« Pour peu que l'ami guérisseur attaque l'amour de front, l'amant répond :

« — Etre amoureux, même avec la colère de ce qu'on aime, ce n'en est pas moins, pour m'abaisser à votre style de marchand, avoir un billet à une loterie dont le bonheur est à mille lieues au-dessus de tout ce que vous pouvez m'offrir, dans votre monde d'indifférence et d'intérêt personnel. Il faut avoir beaucoup de vanité, et de la bien petite, pour être heureux parce qu'on vous reçoit bien. Je ne blâme point les hommes d'en agir ainsi dans leur monde. Mais, auprès de Léonore, je trouvais un monde où tout était céleste, tendre, généreux. La plus sublime et presque ncroyable vertu de votre monde, dans nos entretiens, ne comptait que pour une vertu ordinaire et de tous les jours. Laissez-

moi au moins rêver au bonheur de passer ma vie auprès d'un tel être.

« On ne peut guère arrêter l'amour que dans les commencements. »

REMÈDES A L'AMOUR

Stendhal donne ensuite une série de conseils à l'ami qui veut tenter de guérir son ami de l'amour.

Il les résume ainsi :

« 1° Un ami qui veut procurer la guérison doit d'abord être toujours du parti de la femme aimée, et tous les amis qui ont plus de zèle que d'esprit ne manquent pas de faire le contraire.

« 2° L'ami guérisseur doit avoir devant les yeux que, s'il se présente une absurdité à croire, comme il faut pour l'amant ou la dévorer ou renoncer à tout ce qui l'attache à la vie, il la dévorera, et, avec tout l'esprit possible, niera dans sa maîtresse les vices les plus évidents et les infidélités les plus atroces. C'est ainsi que, dans l'amour-passion, avec un peu de temps, tout se pardonne.

« Dans les caractères raisonnables et froids, il faudra, pour que l'amant dévore les vices, qu'il ne les aperçoive qu'après plusieurs mois de passion.

« 3° Bien loin de chercher grossièrement et ouvertement à distraire l'amant, l'ami guérisseur doit lui parler à satiété, et de son amour et de sa maîtresse, et en même temps faire naître sous ses pas une foule de petits événements. Quand le voyage *isole*, il n'est pas

remède, et même rien ne rappelle plus tendrement ce qu'on aime que les contrastes. C'est au milieu des brillants salons de Paris, et auprès des femmes vantées comme les plus aimables que j'ai le plus aimé ma pauvre maîtresse, solitaire et triste dans son petit appartement au fond de la Romagne.

« 4° Pour que l'absence soit utile, il faut que l'ami guérisseur soit toujours là pour faire faire à l'amant toutes les réflexions possibles sur les événements de son amour et qu'il tâche de rendre ses réflexions ennuyeuses par leur longueur ou leur peu d'à-propos, ce qui leur donne l'effet de lieux communs ; par exemple, être tendre ou sentimental après un dîner égayé de bons vins.

« S'il est si difficile d'oublier une femme auprès de laquelle on a trouvé le bonheur, c'est qu'il est certains moments que l'imagination ne peut se lasser de représenter ou d'embellir.

« Je ne dis rien de l'orgueil, remède cruel et souverain, mais qui n'est pas à l'usage des âmes tendres. »

LES CONFIDENCES

« Outre les dangers, il y a la difficulté des confidences.

« En amour-passion, ce qu'on ne peut pas exprimer (parce que la langue est trop grossière pour atteindre à ces nuances) n'en existe pas moins pour cela ; seulement, comme ce sont des choses très fines, on est plus sujet à se tromper en les observant.

« Et un observateur très ému observe mal ; il est injuste envers le hasard.

« Ce qu'il y a peut-être de plus sage, c'est de se faire soi-même son propre confident. Écrivez ce soir, sous des noms empruntés, mais avec tous les détails caractéristiques, le dialogue que vous venez d'avoir avec votre amie et la difficulté qui vous trouble. Dans huit jours, si vous avez l'amour-passion, vous serez un autre homme ; et alors, lisant votre consultation, vous pourrez vous donner un bon avis.

« Entre hommes, dès qu'on est plus de deux et que l'envie peut paraître, la politesse oblige à ne parler que d'amour physique ; voyez la fin des dîners d'hommes. »

* * *

Il n'y a pas au monde d'insolence plus vite punie que celle qui vous fait confier à un ami intime un amour-passion. Il sait, si ce que vous dites est vrai, que vous avez des plaisirs mille fois au-dessus des siens, et qui vous font mépriser les siens.

C'est bien pis encore entre femmes.

L'INCONSTANCE

L'inconstance est chose nécessaire, d'après Stendhal, et il cite ce vers, à l'appui de son opinion :

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

« — Bien, vous vous moquez des serments et de la justice. Que cherche-t-on par l'inconstance ? le plaisir apparemment.

« Mais le plaisir que l'on rencontre auprès d'une jolie femme, désirée quinze jours et gardée trois mois, est *différent* du plaisir que l'on trouve avec une maîtresse, désirée trois ans et gardée dix. »

Les inconvénients de l'inconstance.

« Ce qui gâte le parti de l'inconstance, c'est que tous les sots se rangent de ce côté par manque de courage.

« Mais enfin chaque homme, s'il veut se donner la peine de s'étudier soi-même, a son *beau idéal*, et il me semble qu'il y a toujours un peu de ridicule à vouloir convertir son voisin.

« Le malheur de l'inconstance, c'est l'ennui ; le malheur de l'amour-passion, c'est le désespoir et la mort. On remarque les désespoirs d'amour, ils font anecdote ; personne ne fait attention aux vieux libertins blasés qui crèvent d'ennui et dont Paris est pavé.

« — L'amour brûle la cervelle à plus de gens que l'ennui.

« — Je le crois bien, l'ennui ôte tout, jusqu'au courage de se tuer. »

DE L'ORGUEIL FÉMININ

« Les femmes entendent parler toute leur vie, par les hommes, d'objets prétendus importants, de gros gains d'argent, de succès à la guerre, de gens tués en duel, de vengeances atroces ou admirables, etc. Celles d'entre elles qui ont l'âme fière sentent que, ne pouvant atteindre à ces objets, elles sont hors d'état de

déployer un orgueil remarquable par l'importance des choses sur lesquelles il s'appuie.

« Elles sentent palpiter dans leur sein un cœur qui, par la force et la fierté de ses mouvements, est supérieur à tout ce qui les entoure, et cependant elles voient les derniers des hommes s'estimer plus qu'elles. Elles s'aperçoivent qu'elles ne sauraient montrer d'orgueil que pour de petites choses, ou du moins que pour des choses qui n'ont d'importance que par le sentiment, et dont un tiers ne peut être juge.

« Tourmentées par ce contraste désolant entre la bassesse de leur fortune et la fierté de leur âme, elles entreprennent de rendre leur orgueil respectable par la vivacité de ses transports, ou par l'implacable ténacité avec laquelle elles maintiennent ses arrêts.

« Avant l'intimité, ces femmes-là se figurent, en voyant leur amant, qu'il a entrepris un siège contre elles. Leur imagination est employée à s'irriter de ses démarches, qui, après tout, ne peuvent pas faire autrement que de marquer de l'amour, puisqu'il aime. Au lieu de jouir des sentiments de l'homme qu'elles préfèrent, elles se piquent de vanité à son égard ; et enfin, avec l'âme la plus tendre, lorsque sa sensibilité n'est pas fixée sur un seul objet, dès qu'elles aiment, comme une coquette vulgaire, elles n'ont plus que de la vanité. »

LE PREMIER TRIOMPHE

Selon Stendhal le premier triomphe, mettant à part toute vanité, n'est directement agréable pour aucun homme :

« A moins :

1° Qu'il n'ait pas eu le temps de désirer cette femme et de la livrer à son imagination, c'est-à-dire à moins qu'il ne l'ait dans les premiers moments qu'il la désire.

« C'est le cas du plus grand plaisir physique possible ; car toute l'âme s'applique encore à voir les beautés sans songer aux obstacles ;

« 2° Qu'il ne soit question d'une femme absolument sans conséquence, une jolie femme de chambre, par exemple, une de ces femmes que l'on ne se souvient de désirer que quand on les voit. S'il entre un grain de passion dans le cœur, il entre un grain de *fiasco* possible ;

« 3° Que l'amant n'ait sa maîtresse d'une manière si imprévue, qu'elle ne lui laisse pas le temps de la moindre réflexion ;

« 4° Ou à moins d'un amour dévoué et excessif de la part de la femme, et non senti au même degré par son amant. »

∴

Le premier amour d'un jeune homme qui entre dans le monde, est ordinairement un amour ambitieux. Il se déclare rarement pour une jeune fille douce, aimable, innocente.

Un adolescent a besoin d'aimer un être dont les qualités l'élèvent à ses propres yeux. C'est au déclin de la vie qu'on en revient tristement à aimer le simple et l'innocent, désespérant du sublime.

L'AMOUR A QUERELLES

Selon Stendhal, il y a deux espèces d'amour à querelles :

« 1° *Celui où le querellant aime ;*

« 2° *Celui où il n'aime pas.*

« Rien n'est odieux aux gens médiocres comme la supériorité de l'esprit, c'est là, dans le monde de nos jours, la source de la haine ; et si nous ne devons pas à ce principe des haines atroces, c'est uniquement que les gens qu'il sépare ne sont pas obligés de vivre ensemble. Que sera-ce de l'amour, où, tout étant naturel, surtout de la part de l'être supérieur, la supériorité n'est masquée par aucune précaution sociale ?

« Pour que la passion puisse vivre, il faut que l'inférieur maltraite son partner, autrement celui-ci ne pourra pas fermer une fenêtre sans que l'autre ne se croie offensé.

« Quant à l'être supérieur, il se fait illusion, et l'amour qu'il sent, non seulement ne court aucun risque, mais presque toutes les faiblesses, dans ce que nous aimons, nous le rendent plus cher.

« Immédiatement après l'amour-passion et payé de retour, entre gens de la même portée, il faut placer, pour la durée, l'*amour à querelles*, où le querellant n'aime pas.

« Participant à la nature des habitudes froides fondées sur le côté prosaïque et égoïste de la vie et compagnes inséparables de l'homme jusqu'au tombeau, cet amour peut durer plus longtemps que l'amour-passion lui-même.

« Mais ce n'est plus l'amour, c'est une habitude occasionnée par l'amour, et qui n'a de cette passion que les souvenirs et le plaisir physique. Cette habitude suppose nécessairement des âmes moins nobles. Chaque jour il se forme un petit drame, « Me grondera-t-il? » qui occupe l'imagination, comme dans l'amour-passion chaque jour on avait besoin de quelque nouvelle preuve de tendresse.

« Il est possible que l'orgueil refuse de s'habituer à ce genre d'intérêt : alors, après quelques mois de tempêtes, l'orgueil tue l'amour. Mais, on voit cette noble passion résister longtemps avant d'expirer, et les petites querelles de l'amour heureux font longtemps illusion à un cœur qui aime encore et qui se voit maltraité.

LES TEMPÉRAMENTS

Stendhal, disciple d'Helvétius et de Cabanis, croyait à l'influence du physique sur l'amour :

« Toutes les imaginations prennent dans les individus la couleur de *six tempéraments :*

« 1° Le *sanguin*, ou le Français ;
« 2° Le *bilieux*, ou l'Espagnol ;
« 3° Le *mélancolique*, ou l'Allemand ;

« 4° Le *flegmatique*, ou le Hollandais ;
« 5° Le *nerveux*, ou Voltaire ;
« 6° L'*athlétique*, ou Milon de Crotone. »

« Si l'influence des tempéraments se fait sentir dans l'ambition, l'avarice, l'amitié, etc., etc., que sera-ce dans l'amour qui a un mélange forcé de physique ?

« Supposons que tous les amours puissent se rapporter aux quatre variétés que nous avons notées : Amour-passion, Amour-goût, ou galanterie ; Amour-physique ; Amour de vanité (une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois).

« Il faut faire passer ces quatre amours par les six variétés dépendantes des habitudes que les six tempéraments donnent à l'imagination.

L'AMOUR A LA DON JUAN

Stendhal trace ainsi le portrait de Don Juan, qu'il appelle « le plus intime de ses amis » :

« Don Juan abjure tous les devoirs qui le lient au reste des hommes. Dans le grand marché de la vie, c'est un marchand de mauvaise foi qui prend toujours et ne paye jamais. L'idée de l'égalité lui inspire la rage que l'eau donne à l'hydrophobe ; c'est pour cela que l'orgueil de la naissance va si bien au caractère de Don Juan.

« Avec l'idée de l'égalité des droits disparaît celle de la justice, ou plutôt si Don Juan est sorti d'un sang illustre, ces idées communes ne l'ont jamais approché :

et je croirais assez qu'un homme qui porte un nom historique est plus disposé qu'un autre à mettre le feu à une ville pour se faire cuire un œuf. Il faut l'excuser; il est tellement possédé de l'amour de soi-même, qu'il arrive au point de perdre l'idée du mal qu'il cause, et de ne voir plus que lui dans l'univers qui puisse jouir ou souffrir.

Dans le feu de la jeunesse, quand toutes les passions font sentir la vie dans notre propre cœur et éloignent la méfiance de celui des autres, Don Juan, plein de sensations et de bonheur apparent, s'applaudit de ne songer qu'à soi, tandis qu'il voit les autres hommes sacrifier au devoir ; il croit avoir trouvé le grand art de vivre. Mais, au milieu de son triomphe, à peine à trente ans, il s'aperçoit avec étonnement que la vie lui manque, il éprouve un dégoût croissant pour ce qui faisait tous ses plaisirs. »

Le bonheur de Don Juan.

Le bonheur de Don Juan n'est, selon Stendhal, que de la vanité basée sur des circonstances amenées par beaucoup d'esprit et d'activité :

« Le général qui gagne une bataille a une jouissance plus remarquable que la sienne, et le bonheur du duc de Nemours quand Mme de Clèves lui dit qu'elle l'aime est au-dessous du bonheur de Napoléon à Marengo.

« L'amour à la Don Juan est un sentiment dans le genre du goût pour la chasse.

« C'est un besoin d'activité qui doit être réveillé par des objets divers et mettant sans cesse en doute votre talent.

. . . . . .

« — Il n'y a pas vingt variétés de femmes, et une fois qu'on en a eu deux ou trois de chaque variété, la satiété commence, disait à Stendhal un de ses amis.

« Et il répondit :

« — Il n'y a que l'imagination qui échappe pour toujours à la satiété. Chaque femme inspire un intérêt différent, et bien plus, la même femme, si le hasard vous la présente deux ou trois ans plus tôt ou plus tard dans le cours de la vie, et si le hasard veut que vous aimiez, est aimée d'une manière différente. Mais une femme tendre, même en vous aimant, ne produirait sur vous, par ses prétentions à l'égalité, que l'irritation de l'orgueil. Votre manière d'avoir les femmes tue toutes les autres jouissances de la vie ; celle de Werther les centuple. »

Don Juan vieilli.

Le drame arrive au dénouement :

« On voit le Don Juan vieillissant s'en prendre aux choses de sa propre satiété, et jamais à soi. On le voit, tourmenté du poison qui le dévore, s'agiter en tous sens et changer continuellement d'objet. Mais, quel que soit le brillant des apparences, tout se termine pour lui à changer de peine ; il se donne de l'ennui paisible ou de l'ennui agité : voilà le seul choix qui lui reste.

« Enfin il découvre et s'avoue à soi-même cette fatale vérité ; dès lors il est réduit pour toute jouissance à faire sentir son pouvoir, et à faire ouvertement le mal pour le mal. C'est aussi le dernier degré du malheur habituel.

« Les Don Juan ont de grands moments de sécheresse et une vieillesse fort triste; mais la plupart des hommes n'arrivent pas à la vieillesse.

. . . . . .

« Les vrais Don Juan finissent même par regarder les femmes comme le parti ennemi, et par se réjouir de leurs malheurs de tous genres. »

L'AMOUR A LA WERTHER

L'amour à la Werther, c'est l'amour-passion pour qui tout est neuf, tout est vivant, tout respire l'intérêt le plus ardent.

Selon Stendhal « l'amour à la Werther est comme le sentiment d'un écolier qui fait une tragédie et mille fois mieux ; c'est un but nouveau dans la vie auquel tout se rapporte et qui *change la face de tout* ».

Et, dans son enthousiasme, il ajoute :

« Un amant voit la femme qu'il aime dans la ligne d'horizon de tous les paysages qu'il rencontre, et faisant cent lieues pour aller l'entrevoir un instant, chaque arbre, chaque rocher lui parle d'elle d'une manière différente et lui en apprend quelque chose de nouveau. Au lieu du fracas de ce spectacle magique, don Juan a besoin que les objets extérieurs, qui n'ont de prix pour

lui que par leur degré d'utilité, lui soient rendus piquants par quelque intrigue nouvelle. »

Les plaisirs de l'amour.

« L'amour à la Werther a de singuliers plaisirs; après un an ou deux, quand l'amant n'a plus, pour ainsi dire, qu'une âme avec ce qu'il aime, et cela, chose étrange, même indépendamment des succès en amour, même avec les rigueurs de sa maîtresse, quoi qu'il fasse ou qu'il voie, il se demande : « Que dirait-elle si « elle était avec moi ? que lui dirais-je de cette vue de « *Casa-Lecchio ?* » Il lui parle, il écoute ses réponses, il rit des plaisanteries qu'elle lui fait. A cent lieues d'elle et sous le poids de sa colère, il se surprend à se faire cette réflexion : « Léonore était fort gaie ce soir. » Il se réveille : « Mais, mon Dieu ! se dit-il en soupi- « rant, il y a des fous à Bedlam qui le sont moins que « moi ! »

« L'amour à la Werther ouvre l'âme à tous les arts, toutes les impressions douces et romantiques, au clair de lune, à la beauté des bois, à celle de la peinture, en un mot au sentiment et à la jouissance du *beau*, sous quelque forme qu'il se présente, fût-ce sous un habit de bure. Il fait trouver le bonheur même sans les richesses. »

LA VRAIE MANIÈRE D'ÊTRE HEUREUX

Pour toutes les raisons qu'il a si habilement présentées, Stendhal conclut que les Werther sont, en somme, plus heureux que les Don Juan :

« Ce qui me fait croire Werther plus heureux, c'est que Don Juan réduit l'amour à n'être qu'une affaire ordinaire. Au lieu d'avoir, comme Werther, des réalités qui se modèlent sur ses désirs, il a des désirs imparfaitement satisfaits par la froide réalité, comme dans l'ambition, l'avarice et les autres passions. Au lieu de se perdre dans les rêveries enchanteresses de la cristallisation, il pense comme un général au succès de ses manœuvres, et, en un mot, tue l'amour, au lieu d'en jouir plus qu'un autre, comme le croit le vulgaire.

. . . . . .

« Les femmes douées d'une certaine élévation d'âme qui, après la première jeunesse, savent voir l'amour où il est, et quel est cet amour, échappent en général aux Don Juan qui ont pour eux plutôt le nombre que la qualité des conquêtes. Remarquez, au désavantage de la considération des âmes tendres, que la publicité est nécessaire au triomphe des Don Juan, comme le secret à ceux des Werther. »

Stendhal termine ce chapitre en indiquant, d'après un de ses amis, le duc delle Pignatelle, la vraie manière d'être heureux.

« L'aimable duc nous montrait à Munich la vraie ma-

nière d'être heureux par la volupté, même sans l'amour-passion.

« — Je vois qu'une femme plaît, me disait-il un soir, quand je me trouve tout interdit auprès d'elle et que je ne sais que lui dire. »

« Bien loin de mettre son amour-propre à rougir et à se venger de ce moment d'embarras, il le cultivait précieusement comme la source du bonheur.

« Chez cet aimable jeune homme, l'amour-goût était tout à fait exempt de la vanité qui corrode ; c'était une nuance affaiblie, mais pure et sans mélange, de l'amour véritable ; et il respectait toutes les femmes comme des êtres charmants envers qui nous sommes bien injustes. »

DES FIASCO

Stendhal a, dans un chapitre spécial, traité des *fiasco*. Il cite à ce propos Mme de Sévigné, qui, racontant le malheur de son fils auprès de la célèbre Champmeslé, s'écriait :

« — Tout l'Empire amoureux est rempli de ces histoires tragiques. »

Et Stendhal ajoute :

« Plus un homme est éperdument amoureux, plus grande est la violence qu'il est obligé de se faire pour oser toucher aussi familièrement, et risquer de fâcher un être qui, pour lui, semblable à la Divinité, lui inspire à la fois l'extrême amour et le respect extrême.

« Cette crainte-là, suite d'une passion fort tendre, et dans l'*amour-goût* la mauvaise honte qui provient d'un immense désir de plaire et du manque de courage, forment un sentiment extrêmement pénible que l'on sent en soi insurmontable, et dont on rougit. Or, si l'âme est occupée à avoir de la honte et à la surmonter, elle ne peut pas être employée à avoir du plaisir ; car, avant de songer au plaisir, qui est un luxe, il faut que la *sûreté*, qui est le nécessaire, ne coure aucun risque.

« Il est des gens qui, comme Rousseau, éprouvent de la mauvaise honte, même chez les filles ; ils n'y vont pas, car on ne les a qu'une fois, et cette première fois est désagréable.

« Pour voir que, vanité à part, le premier triomphe est très souvent un effort pénible, il faut distinguer entre le plaisir de l'aventure et le bonheur du moment qui la suit ; on est tout content :

« 1° De se trouver enfin dans cette situation qu'on a tant désirée : d'être en possession d'un bonheur parfait pour l'avenir, et d'avoir passé le temps de ces rigueurs si cruelles qui vous faisaient douter de l'amour de ce que vous aimiez ;

« 2° De s'en être bien tiré, et d'avoir échappé à un danger ; cette circonstance fait que ce n'est pas de la joie pure dans *l'amour-passion ;* on ne sait ce qu'on fait, et l'on est sûr de ce qu'on aime ; mais dans l'*amour-goût*, qui ne perd jamais la tête, ce moment est comme le retour d'un voyage ; on s'examine, et si l'amour tient beaucoup de la vanité, on veut masquer l'examen ;

« 3° La partie vulgaire de l'âme jouit d'avoir emporté une victoire.

« Pour peu que vous ayez de la passion pour une femme, ou que votre imagination ne soit pas épuisée, si elle a la maladresse de vous dire un soir, d'un air tendre et interdit :

« — Venez demain à midi, je ne recevrai personne. »

« Par agitation nerveuse, vous ne dormirez pas de la nuit ; l'on se figure de mille manières le bonheur qui nous attend ; la matinée est un supplice ; enfin, l'heure sonne, et il semble que chaque coup de l'horloge vous retentit dans le diaphragme.

« Vous vous acheminez vers la rue avec une palpitation ; vous n'avez pas la force de faire un pas.

« Vous apercevez derrière sa jalousie la femme que vous aimez ; vous montez en vous faisant courage, et... vous faites le *fiasco d'imagination*.

LES ROIS DU FIASCO

Après avoir conclu de tout ceci, qu'une femme sage ne se donne jamais la première fois par rendez-vous, et que « cela doit être un bonheur imprévu », Stendhal cite quelques exemples de *fiasco* qui lui ont été racontés :

« M. Rapture, homme excessivement nerveux, artiste, me contait à Messine que, non seulement toutes les premières fois, mais même à tous les rendez-vous, il a toujours eu du malheur. Cependant, je croirais qu'il a été homme autant qu'un autre.

. . . . . .

« Nous parlions ce soir de *fiasco* à l'état-major du général Michaud, cinq très beaux jeunes gens de vingt-cinq à trente ans et moi. Il s'est trouvé que, à l'exception d'un fat, qui probablement n'a pas dit vrai, nous avions tous fait *fiasco* la première fois avec nos maîtresses les plus célèbres. Il est vrai que peut-être aucun de nous n'a connu ce que Delfante appelle l'*amour-passion*.

« L'idée que ce malheur est extrêmement commun doit diminuer le danger.

« J'ai connu un beau lieutenant de hussards, de vingt-trois ans, qui, à ce qu'il me semble, par excès d'amour, les trois premières nuits qu'il put passer avec une maîtresse qu'il adorait depuis six mois, et qui, pleurant un autre amant tué à la guerre, l'avait traité fort durement, ne put que l'embrasser et pleurer de joie. Ni lui ni elle n'étaient attrapés.

« L'ordonnateur H. Mondor, connu de toute l'armée, a fait *fiasco* trois jours de suite avec la jeune et séduisante comtesse Koller.

« Mais le roi du *fiasco*, c'est le raisonnable et beau colonel Horse, qui a fait *fiasco* seulement trois mois de suite avec l'espiègle et piquante N... V..., et enfin, a été réduit à la quitter sans l'avoir jamais eue. »

L'AMOUR DANS LES DIVERSES NATIONS

Stendhal consacre un chapitre très important à la façon dont les différents peuples comprennent l'amour, et il affirme qu'en exprimant ses opinions, il « cher-

chera à se dépouiller de ses affections et à n'être qu'un froid philosophe ».

L'AMOUR EN FRANCE

Selon lui, les femmes françaises, « formées par les aimables Français qui n'ont que de la vanité et des désirs physiques », sont moins agissantes, moins énergiques, et surtout moins aimées, moins puissantes que les femmes italiennes et espagnoles.

Et il ajoute :

« Une femme n'est puissante que par le degré de malheur dont elle peut punir son amant; or, quand on n'a que de la vanité, toute femme est utile ; aucune n'est nécessaire ; le succès flatteur est de conquérir et non de conserver.

« Quand on n'a que des désirs physiques, on trouve les filles, et c'est pourquoi les filles de France sont charmantes, et celles de l'Espagne fort mal.

« En France, les filles peuvent donner à beaucoup d'hommes autant de bonheur que les femmes honnêtes, c'est-à-dire du bonheur sans amour, et il y a toujours une chose qu'un Français respecte plus que sa maîtresse : c'est sa vanité.

. . . . . .

« Un jeune homme de Paris prend dans une maîtresse une sorte d'esclave, destinée surtout à lui donner des jouissances de vanité. Si elle résiste aux ordres de cette passion dominante, il la quitte, et n'en est que plus content de lui en disant à ses amis avec

quelle supériorité de manières, avec quel piquant de procédés il l'a plantée là.

« Un Français qui connaissait bien son pays (Meilhan) dit : « En France, les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes. »

. . . . . .

« Pour trouver l'amour à Paris, il faut descendre jusqu'aux classes dans lesquelles l'absence de l'éducation et de la vanité et la lutte avec les vrais besoins ont laissé plus d'énergie.

« Se laisser voir avec un grand désir non satisfait, c'est laisser voir *soi inférieur*, chose impossible en France, si ce n'est pour les gens au-dessous de tout; c'est prêter le flanc à toutes les mauvaises plaisanteries possibles : de là les louanges exagérées des filles dans la bouche des jeunes gens qui redoutent leur cœur. L'appréhension extrême et grossière de laisser voir *soi inférieur* fait le principe de la conversation des gens de province. N'en a-t-on pas vu un dernièrement qui, en apprenant l'assassinat de Mgr le duc de Berri, a répondu : « *Je le savais.* »

« A Paris, pour être bien, il faut faire attention à un million de petites choses. Cependant voici une objection très forte. L'on compte beaucoup plus de femmes qui se tuent par amour, à Paris, que dans toutes les villes d'Italie ensemble. Ce fait m'embarrasse beaucoup; je ne sais qu'y répondre pour le moment, mais il ne change pas mon opinion. Peut-être que la mort paraît peu de chose dans ce moment aux Français, tant la vie ultra-civilisée est ennuyeuse, ou plutôt, on se brûle la cervelle, outré d'un malheur de vanité.

. . . . . .

« Le sanguin, le Français véritable, au lieu de se tourmenter par excès de sentiment comme Rousseau, s'il a un rendez-vous pour demain soir à sept heures, se peint tout en couleur de rose jusqu'au moment fortuné. Ces gens-là ne sont guère susceptibles de l'amour-passion, il troublerait leur belle tranquillité. Je vais jusqu'à dire que peut-être ils prendraient ses transports pour du malheur, du moins ils seraient humiliés de sa timidité.

« Il voit les Françaises avec leurs petites grâces tout aimables, séduisantes les trois premiers jours, mais ennuyeuses le quatrième, jour fatal, où l'on découvre que toutes ces grâces étudiées d'avance et apprises par cœur sont éternellement les mêmes tous les jours et pour tous. »

Stendhal continue à médire de la France qu'il juge cependant importante dans le plan de son livre puisque « grâce à la supériorité de sa conversation et de sa littérature, elle sera toujours le salon de l'Europe ».

Il estime que sous le rapport des grandes passions la France est privée d'originalité :

« Et cela pour deux causes :

« 1° Le véritable honneur ou le désir de ressembler à Bayard, pour être honoré dans le monde et y voir chaque jour notre vanité satisfaite ;

« 2° L'honneur bête ou le désir de ressembler aux gens de bon ton, du grand monde de Paris. L'art d'entrer dans un salon, de marquer de l'éloignement à un rival, de se brouiller avec sa maîtresse, etc.

« L'honneur bête, d'abord par lui-même, comme capable d'être compris par les sots, et ensuite comme s'appliquant à des actions de tous les jours, et même de toutes les heures, est beaucoup plus utile que l'honneur vrai aux plaisirs de notre vanité. On voit des gens très bien reçus dans le monde avec de l'honneur bête sans honneur vrai, et le contraire est impossible.

« Le ton du grand monde est :

« 1° De traiter avec ironie tous les grands intérêts. Rien de plus naturel ; autrefois les gens véritablement du grand monde ne pouvaient être profondément affectés par rien ; ils n'en avaient pas le temps. Le séjour à la campagne change cela. D'ailleurs, c'est une position contre nature pour un Français que de se laisser voir *admirant*, c'est-à-dire inférieur, non seulement à ce qu'il admire, passe encore pour cela, mais même à son voisin, si ce voisin s'avise de se moquer de ce qu'il admire ;

« 2° Un Français se croit l'homme le plus malheureux et presque le plus ridicule s'il est obligé de passer son temps seul. Or, qu'est-ce que l'amour sans solitude ?

« 3° Un homme passionné ne pense qu'à soi, un homme qui veut de la considération ne pense qu'à autrui ;

« 4° Un homme passionné est en France la source de tous les ridicules. De plus, il offense les autres, ce qui donne des ailes au ridicule. »

L'AMOUR EN ITALIE

Selon Stendhal, « l'Italie est un pays où l'utile, qui

fut la vertu des républiques du moyen âge, n'a pas été détrôné par l'honneur ou la vertu arrangée à l'usage des rois, et l'honneur vrai ouvre les voies à l'honneur bête; il a accoutumé à se demander :

« — Quelle idée le voisin se fait-il de mon bonheur? et le bonheur de sentiment ne peut être objet de vanité, car il est invisible. Pour preuve de tout cela, la France est le pays du monde où il y a le moins de mariages d'inclination.

« D'autres avantages de l'Italie, c'est le loisir profond sous un ciel admirable et qui porte à être sensible à la beauté sous toutes les formes. C'est une défiance extrême et pourtant raisonnable qui augmente l'isolement et double le charme de l'intimité ; c'est le manque de la lecture des romans et presque de toute lecture qui laisse encore plus à l'inspiration du moment ; c'est la passion de la musique qui excite dans l'âme un mouvement si semblable à celui de l'amour.

« En Italie, les jugements du public sont les très humbles serviteurs des passions. Le plaisir réel y exerce le pouvoir qui ailleurs est aux mains de la société ; c'est tout simple, la société ne donnant presque point de plaisirs à un peuple qui n'a pas le temps d'avoir de la vanité, et qui veut se faire oublier du pacha, elle n'a que peu d'autorité. Les ennuyés blâment bien les passionnés, mais on se moque d'eux. Au midi des Alpes, la société est un despote qui manque de cachots. »

Stendhal fait un pompeux éloge de Rome :

« A Rome, l'étranger ne doit pas oublier que si

rien n'est ennuyeux dans les pays où tout est naturel, le mauvais y est plus mauvais qu'ailleurs.

« Pour ne parler que des hommes, on voit paraître ici, dans la société, une espèce de monstres qui se cachent ailleurs. Ce sont des gens également passionnés, clairvoyants et lâches.

. . . . . .

« Ce n'est qu'à Rome, qu'une femme honnête et à carrosse vient dire avec effusion à une autre femme, sa simple connaissance, comme je l'ai vu ce matin : « Ah ! ma chère amie, ne fais pas l'amour avec Fabio Vitteleschi ; il vaudrait mieux pour toi prendre de l'amour pour un assassin de grands chemins. Avec son air doux et mesuré, il est capable de te percer le cœur d'un poignard. »

. . . . . .

« Les femmes ici n'ont que l'éducation des choses ; une mère ne se gêne guère pour être au désespoir ou au comble de la joie, par amour, devant ses filles de douze à quinze ans. Rappelez-vous que dans ces climats heureux, beaucoup de femmes sont très bien jusqu'à quarante-cinq ans, et la plupart sont mariées à dix-huit.

« La Valchiusa, disait hier de Lampugnani :

« — Ah ! celui-là était fait pour moi, il savait aimer, etc., etc. »

Elle suivait longtemps ce discours avec une amie, devant sa fille, jeune personne très alerte, de quatorze à quinze ans, qu'elle menait aussi aux promenades sentimentales avec cet amant.

« Quelquefois les jeunes filles accrochent des

maximes de conduite excellentes : par exemple, Mme Guarnacci, adressant à ses deux filles et à deux hommes qui en toute leur vie ne lui ont fait que cette visite, des maximes approfondies pendant une demi-heure, et appuyées d'exemples à leur connaissance, sur l'époque précise à laquelle il convient de punir, par l'infidélité, les amants qui se conduisent mal. »

. . . . . .

« Les jeunes filles d'Italie, si elles aiment, sont livrées entièrement aux inspirations de la nature. Elles ne peuvent être aidées tout au plus que par un petit nombre de maximes fort justes qu'elles ont apprises en écoutant aux portes.

« Comme si le hasard avait décidé que tout ici concourrait à préserver le *naturel*, elles ne lisent pas de romans par la raison qu'il n'y en a pas.

« A Genève et en France, au contraire, on fait l'amour à seize ans pour faire un roman, et l'on se demande à chaque démarche et presque à chaque larme :

« — Ne suis-je pas bien comme Julie d'Étange ? »

. . . . . .

« Ici, faire l'amour, n'est pas, comme à Paris, voir sa maîtresse, un quart d'heure toutes les semaines, et, le reste du temps, accrocher un regard ou un serrement de main : l'amant, l'heureux amant, passe quatre ou cinq heures de chacune de ses journées avec la femme qu'il aime. Il lui parle de ses procès, de son jardin anglais, de ses parties de chasse, de son avancement, etc., etc. C'est l'intimité la plus complète et la plus tendre ; il la tutoie en présence du mari, et partout.

. . . . . .

« Tout le monde fait l'amour, et non pas en cachette, comme en France ; le mari est le meilleur ami de l'amant.

. . . . . .

« C'est un malheur d'avoir connu la beauté italienne : on devient insensible. Hors de l'Italie, on aime mieux la conversation des hommes. »

L'AMOUR EN ANGLETERRE

Stendhal estime que les « jeunes filles d'Angleterre, d'ailleurs si belles et d'une physionomie si touchante, laissent un peu à désirer pour les idées ».

Selon lui, les Anglaises manquent d'originalité :

« C'est tout simple, la pudeur des femmes, en Angleterre, c'est l'orgueil de leurs maris. Mais, quelque soumise que soit une esclave, sa société est bientôt à charge. De là, pour les hommes, la nécessité de s'enivrer tristement chaque soir, au lieu de passer, comme en Italie, leurs soirées avec leur maîtresse. En Angleterre, les gens riches ennuyés de leur maison et sous prétexte d'un exercice nécessaire font quatre ou cinq lieues tous les jours, comme si l'homme était créé et mis au monde pour trotter. Ils usent ainsi le fluide nerveux par les jambes et non par le cœur. Après quoi ils osent bien parler de délicatesse féminine.

. . . . . .

« Il me semble que l'orgueil d'un mari anglais exalte très adroitement la vanité de sa pauvre femme. Il lui persuade surtout qu'il ne faut pas être *vulgaire*, et les

mères qui préparent leurs filles pour trouver des maris ont fort bien saisi cette idée. De là la *mode* bien plus absurde et bien plus despotique dans la raisonnable Angleterre qu'au sein de la France légère ; c'est dans Bond-street qu'a été inventé le *carefully careless.*

« En Angleterre la mode est un devoir, à Paris, c'est un plaisir. La mode élève un bien autre mur d'airain à Londres entre New-Bond-street et Fenchurch-street, qu'à Paris entre la Chaussée-d'Antin et la rue Saint-Martin. Les maris permettent volontiers cette folie aristocratique à leurs femmes en dédommagement de la masse énorme de tristesse qu'ils leur imposent. »

Stendhal juge ensuite la Société écossaise « beaucoup plus avancée et où les passions tendres ont beaucoup plus de développement ».

Selon l'auteur de *l'Amour*, il est impossible de ne pas voir chez les Écossaises un fonds de mélancolie :

« Cette mélancolie est surtout séduisante au bal, où elle donne un singulier piquant à l'ardeur et à l'extrême empressement avec lesquels elles sautent leurs danses nationales. Édimbourg a un autre avantage, c'est de s'être soustrait à la vile omnipotence de l'or. Cette ville forme en cela, aussi bien que pour la singulière et sauvage beauté du site, un contraste complet avec Londres. Comme Rome, la belle Édimbourg semble plutôt le séjour de la vie contemplative. Le tourbillon sans repos et les intérêts inquiets de la vie active avec ses avantages et ses inconvénients sont à Londres. »

Conclusion :

« Le terrible défaut de la société anglaise, celui qui, en un jour donné, crée une plus grande quantité de tristesse que la dette et ses conséquences, et même que la guerre à mort des riches contre les pauvres, c'est cette phrase que l'on me disait cet automne à Croydon, en présence de la belle statue de l'évêque : « Dans le monde, aucun homme ne veut se mettre en « avant, de peur d'être déçu dans son attente. »

« Qu'on juge quelles lois, sous le nom de *pudeur*, de tels hommes doivent imposer à leurs femmes et à leurs maîtresses ! »

. . . . . .

« Ce sont les gens âgés et les prêtres qui font et font exécuter les lois, cela paraît bien à l'espèce de jalousie comique avec laquelle la volupté est poursuivie dans les Iles Britanniques.

« Le peuple y pourrait dire à ses gouvernants comme Diogène à Alexandre : « Contentez-vous de vos siné- « cures et laissez-moi, du moins, mon soleil. »

L'AMOUR EN ESPAGNE

Stendhal estime que l'Andalousie est le plus aimable séjour que la volupté se soit choisi sur la terre :

« Le principal trait de l'architecture mauresque consiste à faire que chaque maison ait un petit jardin entouré d'un portique élégant et svelte.

« Il y règne une obscurité délicieuse. Au milieu du petit jardin, il y a toujours un jet d'eau dont le bruit

uniforme et voluptueux est le seul qui trouble cette retraite charmante. Le bassin de marbre est environné d'une douzaine d'orangers et de lauriers-roses. Une toile épaisse en forme de tente recouvre tout le petit jardin, et, le protégeant contre les rayons du soleil et de la lumière, ne laisse pénétrer que les petites brises qui, sur le midi, viennent des montagnes.

« Là vivent et reçoivent les charmantes Andalouses à la démarche si vive et si légère ; une simple robe de soie noire garnie de franges de la même couleur, et laissant apercevoir un cou-de-pied charmant, un teint pâle, des yeux où se peignent toutes les nuances les plus fugitives des passions les plus tendres et les plus ardentes. »

L'AMOUR EN AUTRICHE

Selon Stendhal, les Autrichiens vivent d'imagination:

« Rien n'est plus complaisant, plus doux, qu'une Autrichienne. Chez elle, l'amour est un culte, et, quand elle s'attache à un Français, elle l'adore dans toute la force du terme.

« Il y a des femmes légères et capricieuses partout, mais en général les Viennoises sont fidèles et ne sont nullement coquettes; quand je dis qu'elles sont fidèles, c'est à l'amant de leur choix, car les maris sont à Vienne comme partout. »

Stendhal cite ensuite deux anecdotes :

« La plus belle personne de Vienne a agréé l'hom-

mage d'un ami à moi, M. M..., capitaine attaché au quartier général de l'empereur. C'est un jeune homme doux et spirituel ; mais certainement sa taille ni sa figure n'ont rien de remarquable.

« Depuis quelques jours, sa jeune amie fait la plus vive sensation parmi nos brillants officiers d'état-major, qui passent leur vie à fureter tous les coins de Vienne. C'est à qui sera le plus hardi ; toutes les ruses de guerre possibles ont été employées ; la maison de la belle a été mise en état de siège par les plus jolis et les plus riches. Les pages, les brillants colonels, les généraux de la garde, les princes mêmes, sont allés perdre leur temps sous les fenêtres de la belle, et leur argent auprès de ses gens. Tous ont été éconduits.

« Comme je riais de leur déconvenue avec cette charmante personne :

« — *Mais, mon Dieu*, me disait-elle, *est-ce qu'ils ne savent pas que j'aime M. M... ?* »

La seconde anecdote a trait à une recluse volontaire :

« Pendant que nous étions à Schœnbrunn, je remarquai que deux jeunes gens attachés à l'empereur ne recevaient jamais personne dans leur logement à Vienne. Nous les plaisantions beaucoup sur cette discrétion. L'un d'eux me dit un jour :

« — Je n'aurai pas de secret pour vous : une jeune « femme de la ville s'est donnée à moi, sous la condition « qu'elle ne quitterait jamais mon appartement, et que « je ne recevrais qui que ce soit sans sa permission. »

Et Stendhal conclut :

« L'amour est regardé en Autriche comme une vertu, comme une émanation de la Divinité, comme quelque chose de mystique. Il n'est pas vif, impétueux, jaloux, tyrannique, comme dans le cœur d'une Italienne : il est profond et ressemble à l'illuminisme ; il y a mille lieues de là à l'Angleterre. »

L'AMOUR EN ALLEMAGNE

Voilà comment Stendhal décrit l'amour allemand :

« Les Allemandes sont des statues, des masses à peine organisées. Avant leur mariage, elles sont fort agréables, lestes comme des gazelles et un œil vif et tendre qui comprend toujours les allusions de l'amour, c'est qu'elles sont à la chasse d'un mari.

« Mais ce mari trouvé, elles ne sont plus que des faiseuses d'enfants, en perpétuelle adoration devant le faisan. »

L'AMOUR EN SUISSE

Stendhal se borne ici à raconter des anecdotes caractéristiques :

« Un bon paysan se plaignait de quelques dégâts faits dans son verger ; je lui demandai pourquoi il n'avait pas de chien :

« — Mes filles ne se marieraient jamais. »

« Je ne comprenais pas sa réponse ; il me conte qu'il n'y avait plus de garçons qui osassent escalader ses fenêtres.

Autre anecdocte :

« Un autre paysan, maire de son village, pour me faire l'éloge de sa femme, me disait que, du temps qu'elle était fille, il n'y en avait point qui eût plus de *kilter* ou *veilleurs* (qui eût plus de jeunes gens qui allassent passer la nuit avec elle).

« Un colonel généralement estimé fut obligé, dans une course de montagnes, de passer la nuit au fond d'une des vallées les plus solitaires et les plus pittoresques du pays. Il logea chez le premier magistrat de la vallée, homme riche et accrédité. L'étranger remarqua en entrant une jeune fille de seize ans, modèle de grâce, de fraîcheur et de simplicité : c'était la fille du maître de la maison. Il y avait ce soir-là bal champêtre : l'étranger fit la cour à la jeune fille, qui était réellement d'une beauté frappante. Enfin, se faisant courage, il osa lui demander s'il ne pourrait pas *veiller* avec elle.

« — Non, répondit la jeune fille, je couche avec ma cousine ; mais je viendrai moi-même chez vous. »

« Qu'on juge du trouble que causa cette réponse. On soupe, l'étranger se lève, la jeune fille prend le flambeau, le suit dans sa chambre ; il croit toucher au bonheur.

« — Non, lui dit-elle avec candeur ; il faut d'abord que je demande permission à maman. »

« La foudre l'eût moins atterré. Elle sort ; il reprend courage et se glisse auprès du salon de bois de ces bonnes gens ; il entend la fille, qui d'un ton caressant priait sa mère de lui accorder la permission qu'elle désirait. Elle l'obtient enfin. »

L'AMOUR AUX ÉTATS-UNIS

Selon Stendhal, on dirait que « la source de la sensibilité s'est tarie chez les Américains. Ils sont justes, ils sont raisonnables, et ils ne sont point heureux ».

A l'appui de son dire, l'auteur de *l'Amour* cite le fait suivant :

« Les jeunes gens des deux sexes, lorsque l'hiver est venu, qui comme en Russie est la saison gaie du pays, courent ensemble en traîneaux sur la neige le jour et la nuit, ils font des courses de quinze ou vingt milles fort gaiement et sans personne pour les surveiller ; et il n'en résulte jamais d'inconvénient.

« Il y a la gaieté physique de la jeunesse qui passe bientôt avec la chaleur du sang et qui est finie à vingt-cinq ans : je ne vois pas les passions qui font jouir.

« Il y a tant d'*habitude de raison* aux États-Unis, que la cristallisation y a été rendue impossible. »

Et comme conclusion, Stendhal s'écrie :

« J'admire ce bonheur et ne l'envie pas ; c'est comme le bonheur d'êtres d'une espèce différente et inférieure. »

DE L'ÉDUCATION DES FEMMES

Stendhal, qui souvent aborda les plus hautes questions, fut un *féministe* déterminé. Il réclama l'égalité parfaite entre les deux sexes, et plaida maintes fois la cause du divorce. Il critiqua vivement l'éducation des jeune filles.

Dans ce chapitre, il estime que cette éducation était de son temps « le péril du hasard et du plus sot orgueil ».

« Nous laissons oisives chez elles les facultés les plus brillantes et les plus riches en bonheur pour elles-mêmes et pour nous.

« Si nous l'osions, nous donnerions aux jeunes filles une éducation d'esclave. La preuve en est qu'elles ne savent d'utile que ce que nous ne voulons pas leur apprendre.

. . . . . .

« Il ne faudrait pas oublier cependant plusieurs petites objections même quand il nous serait loisible d'élever les jeunes filles en idiotes, comme dans les couvents de 1770 :

« 1° Plus tard, en cas de mort du mari, elles seront appelées à gouverner la jeune famille.

« 2° Comme mères, elles donneront aux enfants mâles la première éducation, celle qui forme le caractère, celle qui *plie l'âme à chercher le bonheur par telle route plutôt que par telle autre.*

« 3° Malgré tout notre orgueil, dans nos petites affaires intérieures, les conseils de la compagne nécessaire de notre vie ont la plus grande influence, *parce qu'elle répète les choses vingt fois de suite* et où est l'âme qui ait la vigueur romaine de résister à la même idée répétée pendant toute une vie.

« 4° Enfin, en amour, à cette époque qui, dans les pays du Midi, comprend souvent douze ou quinze années, et les plus belles de la vie, notre bonheur est en entier entre les mains de la femme que nous aimons.

« Un moment d'orgueil déplacé peut nous rendre à jamais malheureux, et comment un esclave transporté sur le trône ne serait-il pas tenté d'abuser du pouvoir? De là les fausses délicatesses et l'orgueil féminin. »

L'horreur des pédantes.

Malheureusement toutes les expériences qui avaient été faites jusqu'alors avaient contredit la vérité :

« Éclairez l'esprit d'une jeune fille, formez son caractère, donnez-lui enfin une bonne éducation dans le vrai sens du mot : s'apercevant tôt ou tard de sa supériorité sur les autres femmes, elle devient pédante, c'est-à-dire l'être le plus désagréable et le plus dégradé qui existe au monde. Il n'est aucun de nous qui ne préférât, pour passer la vie avec elle, une servante à une femme savante.

« Les grâces des femmes ne tiennent pas à l'ignorance. »

« Des pédants nous répètent depuis deux mille ans que les femmes ont l'esprit plus vif et les hommes plus de solidité, que les femmes ont plus de délicatesse dans les idées, et les hommes plus de force d'attention. Un badaud de Paris qui se promenait autrefois dans les jardins de Versailles concluait aussi de tout ce qu'il voyait que les arbres naissent taillés.

« J'avouerai que les petites filles ont moins de force physique que les petits garçons : cela est concluant pour l'esprit, car l'on sait que Voltaire et d'Alembert étaient les premiers hommes de leur siècle pour donner un coup de poing. On convient qu'une petite fille

de dix ans a vingt fois plus de finesse qu'un petit polisson du même âge. Pourquoi à vingt ans est-elle une grande idiote, gauche, timide, et ayant peur d'une araignée, et le polisson un homme d'esprit? »

Le savoir des femmes.

« Les femmes ne savent que ce que nous ne voulons pas leur apprendre, que ce qu'elles lisent dans l'expérience de la vie. De là l'extrême désavantage pour elles de naître dans une famille très riche ; au lieu d'être en contact avec des êtres *naturels* à leur égard, elles se trouvent environnées de femmes de chambre ou de dames de compagnie déjà corrompues et étiolées par la richesse.

« Les jeunes filles se sentant esclaves ont de bonne heure les yeux ouverts ; elles voient tout, mais sont trop ignorantes pour voir bien. Une femme de trente ans, en France, n'a pas les connaissances acquises d'un petit garçon de quinze ans ; une femme de cinquante, la raison d'un homme de vingt-cinq.

Les femmes doivent nourrir et soigner leurs enfants. — Je nie le premier article, j'accorde le second. — *Elles doivent de plus régler les comptes de leur cuisinière.* — Donc elles n'ont pas le temps d'égaler un petit garçon de quinze ans en connaissances acquises. »

Les plaisirs innocents.

« Les demi-sots, entraînés par la révolution qui change tout en France, commencent à avouer, depuis vingt ans, que les femmes peuvent faire quelque chose ;

mais elles doivent se livrer aux occupations convenables à leur sexe : élever des fleurs, former des herbiers, faire nicher des serins ; on appelle cela des plaisirs innocents.

« Ces innocents plaisirs valent mieux que de l'oisiveté. Laissons cela aux sottes, comme nous laissons aux sots la gloire de faire des couplets pour la fête du maître de la maison. Mais est-ce de bonne foi que l'on voudrait proposer à Mme Rolland ou à mistress Hutchinson de passer leur temps à élever un petit rosier du Bengale ?

« Tout ce raisonnement se réduit à ceci : l'on veut pouvoir dire de son esclave : « Il est trop bête pour « être méchant. »

« Que votre amie ait passé la matinée, pendant que vous étiez au Champ de Mars ou à la Chambre des communes, à colorier une rose d'après le bel ouvrage de Redouté, ou à lire un volume de Shakspeare, ses plaisirs auront été également innocents ; seulement avec les idées qu'elle a prises dans sa rose, elle vous ennuiera bientôt à votre retour, et elle aura soif d'aller le soir dans le monde chercher des sensations un peu plus vives.

« Si elle a bien lu Shakspeare, au contraire, elle est aussi fatiguée que vous, a eu autant de plaisir, et sera plus heureuse d'une promenade solitaire dans le bois de Vincennes, en vous donnant le bras, que de paraître dans la soirée la plus à la mode. Les plaisirs du grand monde n'en sont pas pour les femmes heureuses.

« Les ignorants sont les ennemis nés de l'éducation des femmes. Aujourd'hui ils passent leur temps avec

elles, ils leur font l'amour, et en sont bien traités ; que deviendraient-ils si les femmes venaient à se dégoûter du boston ?

« Ces mêmes sots, se croyant obligés en vertu de la prééminence de leur sexe à savoir plus que les femmes, seraient ruinés de fond en comble si les femmes s'avisaient d'apprendre quelque chose. Un sot de trente ans se dit, en voyant au château d'un de ses amis des jeunes filles de douze : « C'est auprès d'elles que je passerai ma vie dans dix ans d'ici. » Qu'on juge de ses exclamations et de son effroi s'il les voyait étudier quelque chose d'utile. »

La puissance de l'amour.

« *Les femmes deviendraient les rivales et non les compagnes de l'homme.* — Oui, aussitôt que par un édit vous aurez supprimé l'amour. En attendant cette belle loi, l'amour redoublera de charmes et de transports ; voilà tout. La base sur laquelle s'établit la *cristallisation* deviendra plus large ; l'homme pourra jouir de toutes ses idées auprès de la femme qu'il aime, la nature tout entière prendra de nouveaux charmes à leurs yeux, et comme les idées réfléchissent toujours quelques nuances des caractères, ils se connaîtront mieux et feront moins d'imprudences ; l'amour sera moins aveugle et produira moins de malheurs.

« *Le désir de plaire met à jamais la pudeur, la délicatesse et toutes les grâces féminines hors de l'atteinte de toute éducation quelconque.* C'est comme si l'on

craignait d'apprendre aux rossignols à ne pas chanter au printemps. »

. . . . . .

« La délicatesse des femmes tient à cette hasardeuse position où elles se trouvent placés de si bonne heure, à cette nécessité de passer leur vie au milieu d'ennemis cruels et charmants. »

« Les grâces des femmes ne tiennent pas à l'ignorance. »

« Une femme ne doit pas faire parler de soi, dites-vous ; mais quelle est la femme citée parce qu'elle sait lire et qui empêche les femmes, en attendant la révolution dans leur sort, de cacher l'étude qui fait habituellement leur occupation et leur fournit chaque jour une honnête ration de bonheur? »

L'ENSEIGNEMENT IDÉAL

Stendhal se montre, dans ce chapitre, bon prophète :

« D'ici à quelques années l'enseignement mutuel sera appliqué à tout ce qui s'apprend ; mais, prenant les choses dans leur état actuel, je voudrait que les jeunes filles étudiassent le latin comme les petits garçons ; le latin est bon parce qu'il apprend à s'ennuyer; avec le latin, l'histoire, les mathématiques, la connaissance des plantes utiles comme nourriture ou comme remède, ensuite la logique et les sciences morales,etc. La danse, la musique et le dessin, doivent se commencer à cinq ans.

« A seize ans, une jeune fille doit songer à se trou-

ver un mari et recevoir de sa mère des idées justes sur l'amour, le mariage et le peu de probité des hommes.

. . . . . .

« Je dirai, dans l'intérêt des despotes : Le dernier des hommes, s'il a vingt ans et des joues bien roses, est dangereux pour une femme qui ne sait rien, car elle est toute à l'instinct ; aux yeux d'une femme d'esprit, il fera justement autant d'effet qu'un beau laquais.

« Le plaisant de l'éducation actuelle, c'est qu'on n'apprend rien aux jeunes filles qu'elles ne doivent oublier bien vite dès qu'elles seront mariées. Il faut quatre heures par jour, pendant six ans, pour bien jouer de la harpe ; pour bien peindre la miniature ou l'aquarelle, il faut la moitié de ce temps.

« La plupart des jeunes filles n'arrivent pas même à une médiocrité supportable.

. . . . . .

« C'est ainsi que sous un vain prétexte de décence, l'on n'apprend rien aux jeunes filles qui puisse les guider dans les circonstances qu'elles rencontreront dans la vie ; on fait plus, on leur cache, on leur nie ces circonstances afin d'ajouter à leur force : 1° l'effet de la surprise; 2° l'effet de la défiance rejetée sur toute l'éducation comme ayant été menteuse.

« Je soutiens qu'on doit parler de l'amour à des jeunes filles bien élevées.

« Qui osera avancer de bonne foi que dans nos mœurs actuelles les jeunes filles de seize ans ignorent l'existence de l'amour ? »

DU MARIAGE

Stendhal constate que les jeunes filles se marient avec plaisir :

« Dans le système contraint de l'éducation actuelle, l'esclavage qu'elles subissent dans la maison de leur mère est, en effet, d'un intolérable ennui ; d'ailleurs elles manquent de lumière ; enfin c'est le vœu de la nature. Il n'y a qu'un moyen d'obtenir plus de fidélité des femmes dans le mariage : *c'est de donner la liberté aux jeunes filles et le divorce aux gens mariés.*

« Une femme perd toujours dans un premier mariage les plus beaux jours de la jeunesse, et par le divorce elle donne aux sots quelque chose à dire contre elle. »

Stendhal estime finalement que « la fidélité des femmes dans le mariage, lorsqu'il n'y a pas d'amour, est une chose contre nature ».

Il est absurbe de dire à une jeune fille : « Vous serez fidèle à l'époux de votre choix » ; et de la marier ensuite par force à un vieillard ennuyeux.

DU DIVORCE

Stendhal se montre partisan du divorce :

« Il ne faut pas de divorce, dites-vous, parce que le mariage est un mystère et quel mystère ? l'emblème de l'union de Jésus-Christ avec son Église.

« Et que devenait ce mystère si l'*Église* se fut trouvée un nom du genre masculin ?

« Mais quittons des préjugés qui tombent. Observons seulement ce spectacle singulier, la racine de l'arbre a été sapée par la hache du ridicule, mais les branches continuent à fleurir.

« *Les jeunes femmes qui ont beaucoup d'amants n'ont que faire du divorce.* Les femmes d'un certain âge qui ont eu beaucoup d'amants croient réparer leur réputation, et en France y réussissent toujours, en se montrant extrêmement sévères envers des erreurs qui les ont quittées.

« Ce sera quelque pauvre jeune femme vertueuse et éperdument amoureuse qui demandera le divorce et se fera honnir par des femmes qui ont eu cinquante hommes. »

UN LOT DE PENSÉES D'AMOUR DE STENDHAL

La constance après le bonheur ne peut se prédire que d'après celle que, malgré les doutes cruels, la jalousie et les ridicules, on a eue avant l'intimité.

Dans l'âme d'un grand peintre ou d'un grand poète, l'amour est divin comme centuplant le domaine et les plaisirs de l'art, dont les beautés donnent à son âme le pain quotidien.

En amour, quand on divise de l'argent, on augmente l'amour ; quand on en donne, on tue l'amour.

Ce qui avilit les femmes galantes, c'est l'idée qu'elles ont, ou qu'on a, qu'elles commettent une grande faute.

L'amour, même malheureux, pourvu que notre admiration pour l'objet aimé soit infinie, est le premier des bonheurs.

Le ridicule effraye l'amour.

On ne peut avoir de courage envers ce que l'on aime, qu'en l'aimant moins.

C'est une réflexion commune, mais que sous ce prétexte l'on oublie de croire, que tous les jours les âmes qui sentent deviennent plus rares, et les esprits cultivés plus communs.

En France, la plupart des femmes ne font aucun cas d'un jeune homme jusqu'à ce qu'elles en aient fait un fat. Ce n'est qu'alors qu'il peut flatter la vanité.

Héloïse vous parle de l'amour, un fat vous parle de son amour; sentez-vous que ces choses n'ont presque que le nom de commun ? C'est comme l'amour des concerts et l'amour de la musique.

Quand on vient de voir la femme qu'on aime, la vue de toute autre femme gâte la vue, fait physiquement mal aux yeux; j'en vois le pourquoi.

Le naturel parfait et l'intimité ne peuvent avoir lieu que dans l'amour-passion, car dans tous les autres l'on sent la possibilité d'un rival favorisé.

C'est l'imagination qu'il faut garder chez une jeune fille qu'on veut préserver de l'amour.

Moins une jeune fille aura de vulgarité dans l'esprit, plus son âme sera noble et généreuse, plus elle sera digne de nos respects, plus grand sera le danger qu'elle court.

Il est toujours périlleux pour une jeune personne de souffrir que ses souvenirs s'attachent d'une manière répétée et avec trop de complaisance, au même individu. Si la reconnaissance, l'admiration ou la curiosité

viennent redoubler les liens du souvenir, elle est sûrement sur le bord du précipice.

L'amour donne les sensations les plus fortes possibles ; la preuve en est que, dans ces moments d'inflammation, comme diraient les physiologistes, le cœur forme ces alliances de sensations qui semblent si absurdes aux philosophes.

Il n'y a d'unions à jamais légitimes que celles qui sont commandées par une vraie passion.

L'allégation de mariage n'est pas excuse légitime contre l'amour.

Dans une société très avancée, l'amour-passion est aussi naturel que l'amour physique chez les sauvages.

Les femmes françaises n'ayant jamais vu le bonheur des passions vraies, sont peu difficiles sur le bonheur intérieur de leur ménage et de tous les jours de la vie.

Une personne qui aime est occupée par l'image de ce qu'elle aime assidûment et sans interruption.

On prescrit à l'un des amants, pour la mort de l'autre, une viduité de deux années.

Personne sans raison plus que suffisante ne doit être privé de son droit en amour.

Personne ne peut aimer s'il n'est engagé par la persuasion d'amour (par l'espoir d'être aimé).

L'amour d'ordinaire est chassé de la maison par l'avarice.

Il ne convient pas d'aimer celle qu'on aurait honte de désirer en mariage.

Rien n'empêche qu'une femme ne soit aimée par deux hommes, et un homme par deux femmes.

Moins dort et moins mange celui qu'assiège pensée d'amour.

Toute action de l'amant se termine par penser à ce qu'il aime.

L'amour véritable ne trouve rien de bien que ce qu'il sait plaire à ce qu'il aime.

L'amour ne peut rien refuser à l'amour.

L'amant ne peut se rassasier de la jouissance de ce qu'il aime.

L'habitude trop excessive des plaisirs empêche la naissance de l'amour.

L'amour véritable n'a désir de caresses que venant de celle qu'il aime.

Amour divulgué est rarement de durée.

Le succès trop facile ôte bientôt son charme à l'amour : les obstacles lui donnent du prix.

Toute personne qui aime pâlit à l'aspect de ce qu'elle aime.

Nouvel amour chasse l'ancien.

A la vue imprévue de ce qu'on aime, on tremble.

Le mérite seul rend digne de l'amour.

L'amour qui s'éteint tombe rapidement et rarement se ranime.

L'amoureux est toujours craintif.

Par la jalousie véritable, l'amour croît toujours.

Qui ne sait celer ne sait aimer.

Personne ne peut se donner à deux amours.

L'amour peut toujours croître ou diminuer.

N'a pas de saveur ce que l'amant prend de force à l'autre amant.

Le mâle n'aime d'ordinaire qu'en pleine puberté.

Plus un homme est éperdûment amoureux, plus grande est la violence qu'il est obligé de se faire pour oser risquer de fâcher la femme qu'il aime et lui prendre la main.

Une résolution forte change sur-le-champ le plus extrême malheur en un état supportable.

Les regards sont la grande arme de la coquetterie vertueuse.

On peut tout dire avec un regard et cependant on peut toujours nier un regard, car il ne peut être répété textuellement.

Toujours un petit doute à calmer, voilà ce qui fait la soif de tous les instants, voilà ce qui fait la vie de l'amour heureux. Comme la crainte ne l'abandonne jamais, ses plaisirs ne peuvent jamais ennuyer. Le caractère de ce bonheur, c'est l'extrême sérieux.

Sans les nuances, avoir une femme qu'on adore ne serait pas un bonheur et même serait impossible.

Une maîtresse désirée trois ans est réellement maîtresse dans toute la force du terme ; on ne l'aborde qu'en tremblant, et, dirais-je aux don Juan, l'homme qui tremble ne s'ennuie pas.

Les plaisirs de l'amour sont toujours en proportion de la crainte.

Tous les amours qu'on peut voir ici-bas naissent, vivent et meurent, ou s'élèvent à l'immortalité suivant les mêmes lois.

Les femmes, avec leur orgueil féminin, se vengent des sots sur les gens d'esprit, et des âmes prosaïques à argent et à coups de bâton, sur les cœurs généreux.

Les rigueurs de la femme qu'on aime ont des grâces infinies et que l'on ne trouve pas dans les moments les plus flatteurs auprès des autres femmes.

Il ne faut jamais non seulement mentir à ce qu'on aime, mais même embellir le moins du monde et altérer la pureté du trait de la vérité.

Il vaut mieux se taire que de dire hors de temps des choses trop tendres.

Une femme n'est puissante que par le degré de malheur dont elle peut punir son amant.

Une femme appartient de droit à l'homme qui l'aime et qu'elle aime plus que la vie.

Une marque de l'amour vient de naître, c'est que tous nos plaisirs et toutes les peines que peuvent donner toutes les autres passions et tous les autres besoins de l'homme cessent à l'instant de l'affecter.

L'amour tel qu'il est dans la haute société, c'est l'amour des combats, c'est l'amour du jeu.

Rien ne tue l'amour-goût comme les bouffées d'amour-passion dans le partner.

J'ai vu un homme découvrir que son rival était aimé et celui-ci ne pas le voir à cause de sa passion.

Le mari d'une jeune femme qui est adorée par son amant qu'elle traite mal, et auquel elle permet à peine de lui baiser la main, n'a tout au plus que le plaisir physique le plus grossier, là où le premier trouverait les délices et les transports du bonheur le plus vif qui existe sur cette terre.

En France, les hommes qui ont perdu leur femme sont tristes ; les veuves, au contraire, gaies et heureuses. Il y a un proverbe parmi les femmes sur la félicité de cet état. Il n'y a donc pas d'égalité dans le contrat d'union.

Les gens heureux en amour ont l'air profondément attentifs, ce qui, pour un Français, veut dire profondément triste.

Plus on plaît généralement, moins on plaît profondément.

L'imitation des premiers jours de la vie fait que

nous contractons les passions de nos parents, même quand ces passions empoisonnent notre vie.

La source la plus respectable de l'orgueil féminin, c'est la crainte de se dégrader aux yeux de son amant par quelque démarche précipitée ou par quelque action qui peut lui sembler peu féminine.

La rêverie de l'amour ne peut se noter.

En amour, on doute souvent de ce que l'on croit le plus.

Le tempérament bilieux, quand il n'a pas des formes trop repoussantes, est peut-être celui de tous qui est le plus propre à frapper et à nourrir l'imagination des femmes. Si le tempérament bilieux n'est pas placé dans de belles circonstances, le difficile c'est de s'y accoutumer. Mais, une fois ce caractère saisi par une femme, il doit l'entraîner. C'est pour elle le contraire du prosaïque.

Rien d'intéressant comme la passion, c'est que tout y est imprévu et que l'agent y est victime. Rien de plat comme l'amour-goût, où tout est calcul comme dans toutes les prosaïques affaires de la vie.

On finit toujours à la fin de la visite, par traiter son amant mieux qu'on ne voudrait.

L'habitude de la musique et de sa rêverie prédispose à l'amour. Un air tendre et triste, pourvu qu'il ne soit pas trop dramatique, que l'imagination ne soit pas forcée de songer à l'action, excitant purement à la rêve-

rie de l'amour, est délicieux pour les âmes tendres et malheureuses.

On peut faire accuser la femme qui se conduit mal avec notre ami d'un défaut physique et ridicule, impossible à vérifier.

Si l'amant pouvait vérifier la calomnie même quand il la trouverait fondée, elle serait rendue défavorable par l'imagination et bientôt il n'y paraîtrait pas.

Il n'y a que l'imagination qui puisse se résister à elle-même.

Le plaisir ne produit pas la moitié autant d'impression que la douleur.

La sympathie est au moins la moitié moins excitée par la peinture du bonheur que par celle de l'infortune.

Vivre, c'est sentir la vie, c'est avoir des sensations fortes.

Les peines de l'âme sont diminuées par la durée : que de veuves véritablement fâchées se consolent par le temps!

Dès qu'on peut espérer de se venger, on recommence de haïr.

L'amour aime, à la première vue, une physionomie qui indique à la fois dans un homme quelque chose à respecter et à plaindre.

La beauté est l'expression du caractère ou autre-

ment dit, des habitudes morales. Elle est par conséquent exemple de toute passion.

Une âme qui, par l'effet de quelque grande passion, ambition, jeu, amour, jalousie, guerre, etc., a connu les moments d'angoisse et d'extrême malheur, par une bizarrerie bien incompréhensible, méprise le bonheur d'une vie tranquille et où tout semble fait à souhait.

De l'orgueil féminin naît ce que les femmes appellent les manques de délicatesse. Cela ressemble assez à ce que les rois appellent lèse-majesté, crime d'autant plus dangereux qu'on y tombe sans s'en douter. L'amant le plus tendre peut être accusé de manquer de délicatesse s'il n'a pas beaucoup d'esprit.

L'empire des femmes est beaucoup trop grand en France, l'empire de la femme beaucoup trop restreint.

ARMANCE

ou quelques scènes d'un salon de Paris en 1827.

Armance ou quelques scènes d'un salon de Paris en 1827 fut le premier roman de Stendhal.

Publié en 1827, chez l'éditeur Urbin Canel, cet ouvrage qui eût pu être facilement réduit en un volume au lieu de trois qu'il comportait, selon la mode du temps, n'eut, à son apparition, aucun succès.

Il ne fut discuté que plus tard.

Voici l'opinion de Sainte-Beuve sur cet ouvrage :

« Le thème en était impossible à raconter et peu agréable à comprendre.

« Son Octave, jeune homme riche, blasé, ennuyé, d'un esprit supérieur, nous dit-on, mais capricieux, inexplicable, ne sachant que faire souffrir ceux dont il s'est fait aimer, ne réussit qu'à être odieux et impatientant pour les lecteurs.

« Les salons que l'auteur avait en vue ne sont pas peints avec vérité par la raison bien simple que Beyle ne les connaissait pas. Il y avait encore une ligne de démarcation dans le grand monde sous la Restauration.

*
* *

« Beyle vivait dans des salons charmants littéraires et autres ; mais il a parlé des salons du faubourg Saint-Germain, comme on parle d'un pays inconnu, où l'on se figure des monstres.

« Énigmatique par le fond, sans vérité dans le détail, Armance n'annonce nulle invention. »

*
* *

Émile de La Bedollière estimait lui aussi, dans une notice sur Stendhal « qu'*Armance* était un malencontreux ouvrage que ne pouvaient faire absoudre quelques détails ».

Et le critique ajoutait :

« Le héros est un de ces malheureux auxquels le sultan confie la garde de son sérail, et pourtant il nous est présenté comme en proie à une passion violente.

« Mécontent de lui-même et de la nature, il finit par le suicide. Sujet scabreux et invraisemblable. Le tour de force avait tenté cet écrivain paradoxal.

*
* *

Armance est une jeune russe qui aime son cousin Octave alors que ce dernier est pauvre ; mais, quand une fortune subite tourne la tête du jeune homme, la jeune fille le considère alors comme un esprit vulgaire et se détourne de lui.

Dans *Armance*, Stendhal montre Octave atteint de cette incapacité physique qui, chez les anciens, déterminait l'annulation du mariage.

« C'est un Babilan, dit Stendhal, qui emprunte ce mot à une lettre écrite par le Président de Brosses, montre son triste héros en proie à l'aventure que dans *l'Amour* il qualifie « d'irréparable ».

Dans une lettre à Mérimée, datée du 26 décembre 1826, Stendhal expose les motifs qui l'ont amené à écrire *Armance*.

« Le vrai *Babilan* devrait se tuer avant le mariage pour ne pas avoir l'embarras de faire un aveu. »

Mais, le héros d'*Armance* n'est pas un sage et il épouse la jolie Russe.

Stendhal nous a dépeint habilement les *étonnements* de la jeune femme.

A la fin du roman, Octave se suicide « en absorbant un mélange d'opium et de digitale préparé par lui ».

Armance a existé, paraît-il, et Stendhal a avoué « qu'il l'avait copiée d'après la dame de compagnie de la maîtresse de M. de Strogonoff ».

Après la mort de son mari, Armance se fait religieuse.

L'ABBESSE DE CASTRO

Stendhal affirme avoir traduit l'histoire tragique de la famille Campireali « de deux volumineux manuscrits, l'un romain et l'autre florentin, dont les auteurs écrivaient vers l'an 1598 ».

Hélène de Campireali, « dont le procès et la mort donnèrent tant à parler à la haute société de Rome et de l'Italie, était abbesse du couvent de la Visitation à Castro.

Elle était née à Albano, en 1542, non loin de la forêt de la Faggiola, quartier général d'une bande de brigands.

L'auteur trace ainsi son portrait :

« Depuis que j'ai commencé à écrire son histoire, je suis allé au palais Farnèse pour considérer l'enveloppe mortelle que le ciel avait donnée à cette femme, dont la fatale destinée fit tant de bruit de son temps, et occupe même encore la mémoire des hommes. La forme de la tête est un ovale allongé, le front est très grand, les cheveux sont d'un blond foncé. L'air de sa physionomie est plutôt gai ; elle avait de grands yeux d'une expression profonde, et des sourcils châtains formant un arc parfaitement dessiné. Les lèvres sont fort minces, et l'on dirait que les contours de la bouche

ont été dessinés par le fameux peintre Corrège. Considérée au milieu des portraits qui l'entourent à la galerie Farnèse, elle a l'air d'une reine. Il est bien rare que l'air gai soit joint à la majesté.

« Après avoir passé huit années entières comme pensionnaire au couvent de la Visitation de la Ville de Castro, maintenant détruite, où l'on envoyait, dans ce temps-là, les filles de la plupart des princes romains, Hélène revint dans sa patrie, mais ne quitta point le couvent sans faire offrande d'un calice magnifique au grand autel de l'église. A peine de retour dans Albano, son père fit venir de Rome, moyennant une pension considérable, le célèbre poète *Cechino*, alors fort âgé; il orna la mémoire d'Hélène des plus beaux vers du divin Virgile, de Pétrarque, de l'Arioste et du Dante, ses fameux élèves. »

Un jeune homme, de vingt-deux ans, Jules Branciforte, qui aux yeux de toutes les jeunes filles d'Albano « possédait le cœur qu'il eût été le plus flatteur de conquérir » remarqua Hélène, et se mit à passer fréquemment sous les fenêtres de son palais.

Ruses d'amour.

Dans *l'Abbesse de Castro*, Stendhal dépeint ainsi les ruses d'amour d'une jeune fille, Hélène de Campireali, née à Albano, en 1542 :

« Un soir d'été, vers minuit, la fenêtre d'Hélène était ouverte, et la jeune fille respirait la brise de mer qui se fait bien sentir sur la colline d'Albano, quoique la ville soit séparée de la mer par une plaine de trois lieues.

« Hélène était appuyée sur sa fenêtre lorsqu'elle en-

trevit comme l'aile silencieuse d'un oiseau de nuit qui passait doucement contre sa fenêtre. Elle se retira effrayée.

« L'idée ne lui vint pas que cet objet pût être présenté par quelque passant : le second étage du palier où se trouvait sa fenêtre se trouvait à cinquante pieds de terre. »

Cette chose singulière était un bouquet fixé à l'extrémité de trois grands joncs.

« Hélène n'éprouvait aucun des sentiments qu'une aventure de ce genre ferait naître de nos jours chez une jeune fille de la haute société, préparée à la vie par une belle éducation.

« Comme son père et son frère étaient dans la maison, sa première pensée fut que le moindre bruit serait suivi d'un coup d'arquebuse sur l'imprudent jeune homme, et elle eut pitié du danger qu'il courait.

« Sa seconde pensée fut, quoiqu'elle le connût encore bien peu, qu'il était pourtant l'être au monde qu'elle aimait le mieux après sa famille. »

Après quelques minutes d'hésitation, Hélène prit le bouquet où elle trouva un billet « attaché à la tige d'une fleur », et elle courut lire ce billet à la lueur de la lampe qui veillait devant l'image de la Madone ».

Comme le lendemain elle reçut des lettres semblables, par le même moyen, son père, le seigneur de Campireali, fut averti par un serviteur-espion :

« Mais cette fille, si simple jusqu'ici et qui semblait un enfant à la vivacité de ses mouvements, avait *changé de caractère depuis qu'elle aimait.* Elle savait que la

moindre imprudence compromettrait la vie de son amant.

« Cette journée-là avança plus les affaires du jeune homme que six mois de constance et de protestations. »

En se retirant, à dix heures du soir, dans sa chambre, Hélène savait que son père et son frère avaient préparé leurs arquebuses, et elle les avait vus « se placer en embuscade sur le grand balcon de pierre au-dessous de la fenêtre ».

« Deux minutes après que minuit eut sonné au couvent des Capucins, elle entendit fort bien aussi les pas de son amant qui s'arrêta non loin. Elle remarqua avec joie que son père et son frère semblaient n'avoir rien entendu. Il fallait l'anxiété de l'amour pour distinguer un bruit aussi léger.

« Maintenant, se dit-elle, ils vont me tuer, mais il faut à tout prix qu'ils ne surprennent pas la lettre de ce soir ; ils persécuteraient à jamais ce pauvre Jules. »

« Elle fit un signe de croix, et, se retenant d'une main au balcon de fer de sa fenêtre, elle se pencha au dehors, s'avançant autant que possible dans la rue. Un quart de minute ne s'était pas écoulé lorsque le bouquet, attaché comme de coutume à la longue canne, vint frapper sur son bras. Elle saisit le bouquet ; mais, en l'arrachant vivement à la canne sur l'extrémité de laquelle il était fixé, elle fit frapper cette canne contre le balcon en pierre. A l'instant partirent deux coups d'arquebuse suivis d'un silence parfait. Son frère Fabio, ne sachant pas trop, dans l'obscurité, si ce qui frappait violemment le balcon n'était pas une corde à l'aide

de laquelle Jules descendait de chez sa sœur, avait fait feu sur son balcon ; le lendemain, elle trouva la marque de la balle, qui s'était aplatie sur le fer. Le seigneur de Campireali avait tiré dans la rue, au bas du balcon de pierre, car Jules avait fait quelque bruit en retenant la canne prête à tomber. Jules, de son côté, entendant du bruit au-dessus de sa tête, avait deviné ce qui allait suivre et s'était mis à l'abri sous la saillie du balcon.

« Fabio rechargea rapidement son arquebuse, et, quoi que son père pût lui dire, courut au jardin de la maison, ouvrit sans bruit une petite porte qui donnait sur une rue voisine, et ensuite s'en vint, à pas de loup, examiner un peu les gens qui se promenaient sous le balcon du palais. »

Jules qui était collé contre un arbre réussit à leur échapper. Il racontait le lendemain à ses amis le danger dont il avait été menacé et ceux-ci lui déclaraient qu'ils sauraient le venger, mais pour cela qu'il fallait qu'il fasse un voyage à Rome.

« — Je te donne ma parole, dit l'un d'eux à Jules, que si d'ici à un mois le seigneur Campireali n'est pas enterré avec tous les honneurs dus à sa noblesse et à son opulence, mon caporal ici présent viendra avec trente hommes démolir ta petite maison et brûler tes pauvres meubles. Il ne faut pas que le fils du capitaine Branciforte fasse une mauvaise figure en ce monde, sous prétexte d'amour. »

On a deviné que Jules n'était autre qu'un brigand et un fils de brigand. Il osa révéler qui il était à Hélène mais le péril ôta les remords à la jeune fille et ne fit qu'enflammer ces deux cœurs pour qui toutes les sen-

sations provenant de leur amour étaient du bonheur.

Au cours d'une véritable bataille, Fabio, le frère d'Hélène est tué. Hélène est reconduite par son père au couvent de la Visitation, à Castro.

Jules tenta vainement de l'enlever.

Le drame suit alors son cours pendant douze ans. Après mille péripéties Hélène devint abbesse, à Castro, mais cette place ne fit qu'avilir son âme.

« A trente ans, écrit elle à son amant, je me voyais vertueuse, suivant le monde, riche et considérée, et cependant parfaitement malheureuse. »

A la dernière scène, elle s'approche d'un vieux soldat qu'elle trouve dormant et lui dérobe sa dague sans qu'il s'en aperçoive.

« — J'ai fini, lui dit-elle, après l'avoir éveillé, je crains que nos ennemis ne s'emparent du souterrain. Va vite prendre ma lettre qui est sur la table, et remets-la toi-même à Jules, *toi-même*, entends-tu ? De plus, donne-lui mon mouchoir que voici ; dis-lui que je ne l'aime pas plus en ce moment que je ne l'ai toujours aimé, *toujours*, entends bien !

« Ugone debout ne partait pas.

« — Va donc !

« — Madame, avez-vous bien réfléchi ? Le seigneur Jules vous aime tant !

« — Moi aussi, je l'aime, prends la lettre et remets-la toi-même.

« — Eh bien, que Dieu vous bénisse comme vous êtes bonne !

« Ugone alla et revint fort vite ; il trouva Hélène morte : elle avait la dague dans le cœur. »

LES CENCI

LES DON JUAN

Dans *les Cenci*, nouvelle qui se passe en 1599, Stendhal fait le portrait du don Juan de Molière et du don Juan de Mozart :

« Le don Juan de Molière est galant, sans doute ; mais, avant tout, il est homme et de bonne compagnie.

« Avant de se livrer au penchant irrésistible qui l'entraîne vers les jolies femmes, il tient à se conformer à un certain modèle idéal. Il veut être l'homme qui serait souverainement admiré à la cour d'un jeune roi galant et spirituel.

« Le don Juan de Mozart est déjà plus près de la nature et moins français.

« Il pense moins à l'*opinion des autres*.

« Il ne songe pas avant tout, à *parestre*, comme dit le baron de Fœneste, de d'Aubigné. »

Le don Juan d'Italie vivait vers 1837 : il se nommait François Cenci et était le fils du ministre des Finances du pape Pie V !

« Pour que le don Juan soit possible, selon Sten-

dhal, il faut qu'il y ait de l'hypocrisie dans le monde.

« Ce *don Juan* eut été un effet sans cause, dans l'antiquité. La religion était une fête. Elle exhortait les hommes au plaisir. Comment aurait-elle flétri des êtres qui faisaient d'un certain plaisir leur unique affaire ? »

C'est à la religion chrétienne que Stendhal attribue « la possibilité satanique de don Juan ».

Selon lui, il ne faut pas parler du don Juan de lord Byron :

« C'est une sorte de Faublas, un beau jeune homme insignifiant et sur lequel se précipitent toutes sortes de bonheurs invraisemblables.

« C'est en Italie, et au seizième siècle, qu'a dû apparaître, pour la première fois, ce caractère singulier.

« C'est en Italie qu'une princesse disait, en prenant une glace avec délices, dans la soirée d'une journée fort chaude : « Quel dommage que ce ne soit pas un « péché ! »

Ce sentiment forme, selon Stendhal, la base du caractère de don Juan, et, comme on le voit, la religion chrétienne lui est nécessaire.

Un auteur napolitain a dit à ce propos :

« N'est-ce donc rien que de braver le ciel, et de croire qu'au moment même le ciel peut vous réduire en cendre ?

« De là l'extrême volupté, dit-on, d'avoir une maîtresse religieuse, et religieuse remplie de piété, sachant fort bien qu'elle fait mal, et demandant pardon à Dieu *avec passion* comme elle pèche *avec passion.* »

LA TRAGIQUE HISTOIRE DE BÉATRIX CENCI

Stendhal, quand il écrivit les *Cenci* venait de lire une chronique italienne, dont il fit, en partie, la traduction.

François Cenci, une sorte d'Hercule, riche à millions, avait eu de sa première femme sept enfants. Il n'en eut pas de la seconde.

Il menait une vie de scandales, et ses passions lui avaient amené plusieurs fois déjà les reproches du pape Clément VII, quand il devint amoureux d'une de ses filles, la belle Béatrix.

« François Cenci n'eut pas honte d'aller se placer dans le lit de sa fille, lui se trouvant dans un état complet de nudité.

« Il se promenait avec elle, dans les salles de son palais, lui étant parfaitement nu ; puis il la conduisait dans le lit de sa femme, afin qu'à la lueur des lampes, la pauvre Lucrèce pût voir ce qu'il faisait avec Béatrix.

« Il donnait à entendre à cette pauvre fille une hérésie effroyable, que j'ose à peine rapporter, à savoir que, lorsqu'un père connaît sa propre fille, les enfants qui naissent sont nécessairement des saints, et que tous les plus grands saints vénérés par l'Église sont nés de cette façon, c'est-à-dire que leur grand-père maternel a été leur père.

« Lorsque Béatrix résistait à ses exécrables volontés, il l'accablait des coups les plus cruels. »

Les victimes se décidèrent à se venger et s'adressèrent pour cela à deux vassaux de François Cenci ; les-

quels avaient conçu contre lui une haine mortelle.

« L'un s'appelait Marzio ; c'était un homme de cœur, fort attaché aux malheureux enfants de François, et, pour faire quelque chose qui leur fût agréable, il consentit à prendre part au parricide. Olimpio, le second, avait été choisi pour châtelain de la forteresse de la Petrella, au royaume de Naples, par le prince Colonna ; mais, par son crédit tout puissant auprès du prince, François Cenci l'avait fait chasser.

« On convint de toute chose avec ces deux hommes ; François Cenci ayant annoncé que pour éviter le mauvais air, il irait passer l'été dans la forteresse de la Petrella.

. . . . . .

« Il fut convenu que la chose aurait lieu le jour de la Nativité de la Vierge, et à cet effet les deux hommes furent introduits avec adresse dans la forteresse. Vers minuit, Lucrèce et Béatrix les conduisirent dans la chambre du vieillard endormi.

. . . . . .

« L'un d'eux avait un grand clou qu'il posa verticalement sur l'œil de François Cenci ; l'autre, qui avait un marteau, lui fit entrer ce clou dans la tête. On fit entrer de même un autre grand clou dans la gorge, de façon que cette pauvre âme, chargée de tant de péchés récents, fut enlevée par les diables ; le corps se débattit, mais en vain.

« La chose faite, la jeune fille donna à Olimpio une grosse bourse remplie d'argent : elle donna à Marzio un manteau de drap garni d'un galon d'or, qui avait appartenu à son père, et elle les renvoya.

. . . . . .

« Le matin, lorsqu'on trouva le cadavre, il s'éleva une grande rumeur dans la forteresse ; elles ne manquèrent pas de jeter de grands cris, et de pleurer la mort si malheureuse d'un père et d'un époux. Mais la jeune Béatrix avait le courage de la pudeur offensée, et non la prudence, nécessaire dans la vie : dès le grand matin, elle avait donné à une femme qui blanchissait le linge dans la forteresse un drap taché de sang, lui disant de ne pas s'étonner d'une telle quantité de sang, parce que, toute la nuit, elle avait souffert d'une grande perte, de façon que, pour le moment, tout se passa bien.

« On donna une sépulture honorable à François Cenci, et les femmes revinrent à Rome jouir de cette tranquillité qu'elles avaient désirée en vain depuis si longtemps. »

Lucrèce et Béatrix Cenci étaient bientôt après arrêtées, ainsi que ses deux frères et Marzio. Olimpio avait été tué quelques jours après dans une rixe.

Tous furent soumis « à la question de la corde », condamnés à mort et exécutés.

Béatrix Cenci, qui inspirera des regrets éternels, avait justement seize ans ; elle était petite ; elle avait un joli embonpoint et des fossettes au milieu des joues, de façon que, morte et couronnée de fleurs, on eût dit qu'elle dormait et même qu'elle riait, comme il lui arrivait fort souvent quand elle était en vie. Elle avait la bouche petite, les cheveux blonds et naturellement bouclés lui retombaient sur les yeux, ce qui donnait une certaine grâce et portait à la compassion. »

LA DUCHESSE DE PALLIANO

LA PASSION ITALIENNE

Stendhal écrivit *la Duchesse de Palliano* à Palerme, en juillet 1838. « C'est, dit-il, une histoire tragique traduite d'un vieux récit écrit vers 1566.

« Pour me faire quelque idée de cette *passion italienne*, dont nos romanciers parlent avec tant d'assurance, j'ai été obligé d'interroger l'histoire ; et encore la grande histoire faite par des gens à talent, et souvent trop majestueuse, ne dit presque rien de ces détails. Elle ne daigne tenir note des folies qu'autant qu'elles sont faites par des rois ou des princes. J'ai eu recours à l'histoire particulière de chaque ville. »

Jean-Pierre Carafa, issu d'une des plus nobles familles du royaume de Naples, avait pris jeune la soutane, était venu à Rome, où, aidé par la faveur, il fut nommé archevêque de Cieti, cardinal, et finalement créé pape, sous le nom de Paul IV.

« La nouvelle de cette nomination inattendue fit révolution à Naples et à Palerme. En peu de jours Rome vit arriver un grand nombre de membres de l'illustre

famille Carafa. Tous furent placés ; mais, comme il est naturel, le pape distingua particulièrement ses trois neveux, fils du comte de Montorio, son frère.

« Don Juan, l'aîné, déjà marié, fut fait duc de Palliano. Ce duché, enlevé à Marc-Antoine Colonna, auquel il appartenait, comprenait un grand nombre de villages et de petites villes. »

. . . . . .

« Le duc avait épousé, avant la grandeur de son oncle, Violante de Cardone, d'une famille originaire d'Espagne, et qui, à Naples, appartenait à la première noblesse.

« Elle comptait dans le *Seggio di nido.*

« Violante, célèbre par sa rare beauté et par les grâces qu'elle savait se donner quand elle cherchait à plaire, l'était encore davantage par son orgueil insensé. Mais il faut être juste, il eût été difficile d'avoir un génie plus élevé, ce qu'elle montra bien au monde en n'avouant rien, avant de mourir, au frère capucin qui la confessa. Elle savait par cœur et récitait avec une grâce infinie l'admirable *Orlando* de *messer* Arioste, la plupart des sonnets du divin Pétrarque, les contes du *Pecorone*, etc. Mais elle était encore plus séduisante quand elle daignait entretenir sa compagnie des idées singulières que lui suggérait son esprit. »

Le duc de Palliano trompait sa femme. La duchesse savait, à n'en pas douter, que presque tous les jours, les dames romaines les plus célèbres par leur beauté venaient voir son mari dans son propre palais, et c'était un affront auquel elle ne pouvait s'accoutumer.

Pour se venger, elle cède à la passion qu'avait pour elle, Marcel Capecce, un gentilhomme, favori du duc, mais une de ses dames d'honneur, Diane Brancaccio la trahit et la fit surprendre ainsi que son amant, par son mari.

« Le duc, furieux, saisit Capecce à la gorge, l'entraîna dans un cabinet voisin, où il lui commanda de jeter à terre la dague et le poignard dont il était armé. Après quoi le duc appela des hommes de sa garde, par lesquels Marcel fut immédiatement conduit dans les prisons de Soriano.

« La duchesse fut laissée dans son palais, mais étroitement gardée. »

Quelque temps après, le duc faisait mettre Capecce à la « question » en sa présence, et comme celui-ci s'écriait : « Oui, j'ai trahi mon seigneur ; oui, je lui ai ôté l'honneur ! » il se jeta sur lui et le tua à coups de poignard.

Quant à la duchesse, il la fit pendre quelque temps plus tard.

« Après la messe où elle avait reçu dévotement la sainte communion, et tandis que les moines la confortaient, le comte d'Aliffe, frère de la duchesse, entra dans sa chambre avec une corde et une baguette de coudrier grosse comme le pouce et qui pouvait avoir une demi-aune de longueur. Il couvrit les yeux de la duchesse d'un mouchoir, et elle, d'un grand sang-froid, le faisait descendre davantage sur ses yeux, pour ne pas le voir. Le comte lui mit la corde au cou ; mais, comme elle n'allait pas bien, le comte la lui ôta et s'éloigna de quelques pas ; la duchesse, l'entendant

marcher, s'ôta le mouchoir de dessus les yeux, et dit :

« — Eh bien donc ! que faisons-nous ?

« Le comte répondit :

« — La corde n'allait pas bien, je vais en prendre une autre pour ne pas vous faire souffrir.

« Disant ces paroles, il sortit ; peu après il rentra dans la chambre avec une autre corde, il lui arrangea de nouveau le mouchoir sur les yeux, il lui remit la corde au cou, et faisant pénétrer la baguette dans le nœud, il la fit tourner et l'étrangla. »

Le duc de Palliano arrêté, sur l'ordre du pape Pie IV, qui avait succédé à Paul IV, oncle de l'assassin, eut la tête tranchée aux prisons de Torelinone.

LE ROUGE ET LE NOIR

UN TITRE ÉNIGMATIQUE

Le Rouge et le Noir, portait primitivement comme sous-titre : *Chronique du dix-neuvième siècle*. Le manuscrit devait être remis par traité à l'éditeur Levavasseur, en avril 1830 ; mais l'ouvrage ne parut qu'à la fin de l'année.

Une lithographie ornait le frontispice : une jeune femme tenant sur son guéridon la tête d'un guillotiné et la contemplant avec amour.

Que signifiait ce titre énigmatique ? Il intrigua non seulement le public, mais la critique et les lettres.

Selon Forgues, critique du *National*, le *rouge* indiquait que « Julien, s'il fût venu au monde plus tôt, eut été soldat, et le *noir* qu'il fut obligé de prendre la soutane à l'époque où il vécut ».

Arsène Houssaye prétendait, à tort, que Stendhal « avait voulu par ce titre marquer le rôle du hasard dans les choses humaines ».

Le véritable titre du roman, qui aurait été inspiré par le souvenir de la roulette, eût été alors *Rouge ou Noir*.

Enfin, certains critiques ont cru, de leur côté, que *le Rouge et le Noir* signifiait le bourreau et le prêtre. Mais le bourreau joue, pour que cette hypothèse soit plausible, un rôle trop peu important dans le roman, où il ne figure qu'à la fin du dernier chapitre.

D'après Jules Janin, « Stendhal, ne voulant pas se hasarder à intituler son ouvrage, *le Jésuite et le Bourgeois*, par exemple, ou bien encore *les Libéraux et la Congrégation* a imaginé de désigner les uns et les autres par des couleurs emblématiques : de là ce titre : « *le Rouge et le Noir* ».

GŒTHE, NIEZTCHE ET SAINTE-BEUVE

Gœthe considérait *le Rouge et le Noir* comme le meilleur ouvrage de Stendhal, et il s'exprimait ainsi dans ses *Entretiens avec Eckermann :*

« Je ne nie pas qu'il ait traité d'une manière un peu aventureuse quelques-uns de ses caractères de femmes, mais ils témoignent tous d'un grand esprit d'observation, d'une pénétration profonde, en sorte qu'on est disposé à pardonner à l'auteur ses invraisemblances de détail. »

Le Rouge et le Noir était aussi le *Liebling* roman de Nietzche.

Enfin, cet ouvrage était l'œuvre de prédilection de Stendhal lui-même, et l'auteur éprouva une violente déception de voir *le Rouge et le Noir* battu en brèche par ses contemporains, et ne pas obtenir de son vivant plus de succès que dix ans auparavant n'en avait obtenu *l'Amour*.

Ce ne fut que douze ans après la mort de Stendhal que *le Rouge et le Noir*, si dédaigné jusque-là, prit sa revanche et alla aux nues.

Sainte-Beuve dans ses *Causeries du Lundi* analysait ainsi le *Rouge et le Noir*.

« C'est un roman qui a de l'action. Le premier volume a de l'intérêt, malgré la manière et les invraisemblances. L'auteur nous offre la vue d'une jolie petite ville de Franche-Comté, avec son maire royaliste, homme important, riche, médiocrement sot, qui a une jolie femme simple et deux beaux enfants.

. . . . . .

« Le petit précepteur Julien sait le latin et étudie pour être prêtre.

« Ce petit Julien, être sensible, passionné, nerveux, ambitieux, ayant tous les vices d'esprit d'un Jean-Jacques enfant, nourrissant l'envie du pauvre contre le riche, d'un protégé contre les puissants.

« Il s'insinue, se fait aimer de la mère de son élève, ne s'attache en rien à l'enfant, ne vise qu'une chose, faire acte de force et de vengeance par vanité et par orgueil, en tourmentant cette pauvre femme qu'il séduit et qu'il n'aime pas, et en déshonorant le mari qu'il a en haine comme son supérieur.

. . . . . .

« Mme de Rênal est une intéressante victime. »

*
* *

Dans la *Revue Encyclopédique*, un rédacteur qui signe des initiales A. P. admire, comme une concep-

tion profonde, originale et vraie, le caractère de Julien Sorel.

« Quiconque, dit-il, connaît le monde et voudra être sincère avouera qu'il était difficile de peindre plus nettement le trait caractéristique de la jeunesse de ce temps... Aussi ce sang-froid de Julien Sorel qui, dans les scènes les plus enivrantes et pour lui les plus neuves, lui laisse étudier ses émotions, raisonner et calculer ses transports, ce sang-froid qui lui fait perdre les heures d'un bonheur unique dans la vie est un fait très général au siècle où nous sommes. Les passions sont devenues très calmes, très polies, très raisonnables et c'est un perfectionnement qui en vaut bien un autre. »

Mme DE RÊNAL ET JULIEN SOREL

Le Rouge et le Noir est l'histoire d'un précepteur, Julien Sorel, qui devient l'amant de Mme de Rênal, la mère de son élève.

Jamais Stendhal n'écrivit de pages plus tendres.

Tout est doux, plein de délicatesse dans la passion de cette femme, et ce caractère d'amoureuse de province est d'une touche profondément vraie.

Quoi de plus délicat que la scène où Mme de Rênal aperçoit pour la première fois Julien ?

« Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin des regards des hommes, Mme de Rênal sortait par la porte-fenêtre du salon qui donnait sur le jardin, quand elle aperçut près de la porte d'entrée la figure d'un jeune paysan presque encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleu-

rer. Il était en chemise bien blanche, et avait sous le bras une veste fort propre de ratine violette.

« Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque de Mme de Rênal eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille déguisée, qui venait demander quelque grâce à M. le maire. Elle eut pitié de cette pauvre créature, arrêtée à la porte d'entrée, et qui évidemment n'osait pas lever la main jusqu'à la sonnette. Mme de Rênal s'approcha, distraite un instant de l'amer chagrin que lui donnait l'arrivée du précepteur. Julien, tourné vers la porte, ne la voyait pas s'avancer. Il tressaillit quand une voix douce dit tout près de son oreille :

« — Que voulez-vous ici, mon enfant?

« Julien se tourna vivement, et, frappé du regard si rempli de grâce de Mme de Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire. Mme de Rênal avait répété sa question.

« — Je viens pour être précepteur, madame, lui dit-il enfin, tout honteux de ses larmes, qu'il essuyait de son mieux.

« Mme de Rênal resta interdite ; ils étaient fort près l'un de l'autre à se regarder. Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vêtu, et surtout une femme avec un teint si éblouissant, lui parler d'un air doux. Mme de Rênal regardait les grosses larmes qui s'étaient arrêtées sur les joues si pâles d'abord et maintenant si roses de ce jeune paysan. Bientôt elle se mit à rire avec toute la gaieté folle d'une jeune fille ; elle se moquait d'elle-même. »

LE PREMIER AMOUR

Et plus loin, avec quelle grâce Mme de Rênal demande à Julien son nom, son âge ; avec quelle émotion quelques jours à peine écoulés, elle constate qu'elle aime le précepteur !

« Quoi ! j'aimerais ? j'aurais de l'amour ? moi femme mariée, je serais amoureuse ? Mais, se disait-elle, je n'ai jamais éprouvé pour mon mari cette sombre folie qui fait que je ne puis détacher ma pensée de Julien. Au fond ce n'est qu'un enfant plein de respect pour moi ! Cette folie sera passagère. Qu'importe à mon mari les sentiments que je puis avoir pour ce jeune homme ? M. de Rênal serait ennuyé des conversations que j'ai avec Julien, sur des choses d'imagination ! Lui il pense à ses affaires. Je ne lui enlève rien pour le donner à Julien.

« Aucune hypocrisie ne venait altérer la pureté de cette âme naïve, égarée par une passion qu'elle n'avait jamais éprouvée. »

LE PREMIER BAISER

Julien va s'enhardir à donner un premier baiser à Mme de Rênal :

« Julien fut gauche et s'exagéra sa gaucherie. Mme de Rênal la lui pardonna bien vite. Elle y vit l'effet d'une candeur charmante. Et ce qui manquait précisément à ses yeux à cet homme, auquel on trouvait tant de génie, c'était l'air de la candeur.

« — Ton petit précepteur m'inspire beaucoup de méfiance, lui disait quelquefois Mme Derville. Je lui trouve l'air de penser toujours et de n'agir qu'avec politique. C'est un sournois.

« Julien resta profondément humilié du malheur de n'avoir su que répondre à Mme de Rênal.

« Un homme comme moi se doit de réparer cet échec », et saisissant le moment où l'on passait d'une pièce à l'autre, il crut de son devoir de donner un baiser à Mme de Rênal.

« Rien de moins amené, rien de moins agréable et pour lui et pour elle, rien de plus imprudent. Ils furent sur le point d'être aperçus. Mme de Rênal le crut fou. Elle fut effrayée et surtout choquée. »

Julien, qui n'a jamais eu de maîtresse et qui s'obstine à jouer le rôle d'un Don Juan, montre aussi peu d'adresse que possible.

LE CHANT DU COQ

Une idée « ridicule » lui vient cependant et il la communique à Mme de Rênal, « dès qu'on fut assis au jardin dans l'obscurité ».

« — Madame, cette nuit, à deux heures, j'irai dans votre chambre. Je dois vous dire quelque chose.

« Mme de Rênal répondit avec une indignation réelle et nullement exagérée à l'annonce impertinente que Julien osait lui faire... »

Julien était déconcerté de l'état presque désespéré où il avait mis ses affaires. Il ne put s'endormir quand il alla se coucher. Quand deux heures sonnèrent à

l'horloge du château, « ce bruit le réveilla *comme le chant du coq* réveilla saint Pierre.

« — Je lui ai dit que j'irais chez elle à deux heures, se dit-il en se levant ; je puis être inexpérimenté et grossier comme il appartient au fils d'un paysan, Mme Derville me l'a fait assez entendre, mais du moins je ne serai pas faible. »

En ouvrant sa porte, il était tellement tremblant que ses genoux se dérobaient sous lui et il fut forcé de s'appuyer contre le mur. Il était sans souliers. Il alla écouter à la porte de M. de Rênal, dont il put distinguer le ronflement.

« Enfin, souffrant plus mille fois que s'il eût marché à la mort, il entra dans le petit corridor qui menait à la chambre de Mme de Rênal. Il ouvrit la porte d'une main tremblante et en faisant un bruit effroyable.

« Il y avait de la lumière ; une veilleuse brûlait sous la cheminée ; il ne s'attendait pas à ce nouveau malheur. En le voyant entrer, Mme de Rênal se jeta vivement hors de son lit.

« — Malheureux! s'écria-t-elle.

« Il y eut un peu de désordre. Julien oublia ses vains projets et revint à son rôle naturel ; ne pas plaire à une femme si charmante lui parut le plus grand des malheurs. Il ne répondit à ses reproches qu'en se jetant à ses pieds, en embrassant ses genoux. Comme elle lui parlait avec une extrême dureté, il fondit en larmes.

. . . . . .

« Quelques heures après, quand Julien sortit de la chambre de Mme de Rênal, on eût pu dire, en style de roman, qu'il n'avait plus rien à désirer. »

A remarquer, à la fin de ce chapitre passionné, cette phrase charmante :

« Mme de Rênal se croyait damnée sans rémission et cherchait à *se cacher la vue de l'enfer en accablant Julien de ses plus vives caresses.* »

Stendhal dépeint ainsi le bonheur de Julien :

« Comme le soldat qui revient de la parade, Julien fut attentivement occupé à repasser tous les détails de sa conduite.

« — N'ai-je manqué à rien de ce que je me dois à moi-même? se disait-il. Ai-je bien joué mon rôle? »

Le lendemain, à une heure du matin, il reparut chez Mme de Rênal et « trouva encore plus de bonheur auprès de son amie qui de son côté pensait :

« — J'aurais pu épouser un tel homme, quelle âme de feu ! quelle vie ravissante avec lui ! »

Mais une lettre anonyme reçue par M. de Rênal met en péril les amours de Julien.

Bientôt, M. de Rênal congédie le précepteur de ses enfants.

Julien quitte Verrières. « Il était fort ému. »

Il se rend à Besançon et il entre au séminaire où sur la recommandation du curé de Verrières, il obtient une bourse.

Lorsque Stendhal décrit le séjour de Julien au séminaire, il fait de la vie religieuse une peinture épouvantable.

DERNIÈRE VISITE

Mais Julien n'avait pas oublié Mme de Rênal, et résolu à la revoir, une nuit, il revint à Verrières.

« Vers une heure du matin, Julien, chargé de son échelle, entra dans Verrières. Il descendit le plus tôt qu'il put dans le lit du torrent qui traverse les magnifiques jardins de M. de Rênal à une profondeur de dix pieds et contenu entre deux murs.

« Julien monta facilement à l'échelle. « Quel accueil me feront les chiens de garde ? », pensait-il, toute la question est là ?

Les chiens aboyèrent et s'avancèrent au galop sur lui ; mais il siffla doucement, et ils vinrent le caresser.

« Remontant alors de terrasse en terrasse, quoique toutes les grilles fussent fermées, il lui fut facile d'arriver jusque sous la fenêtre de la chambre à coucher de Mme de Rênal, qui, du côté du jardin, n'est élevée que de huit ou dix pieds au-dessus du sol.

« Il y avait aux volets une petite ouverture en forme de cœur, que Julien connaissait bien. A son grand chagrin, cette petite ouverture n'était pas éclairée par la lumière intérieure d'une veilleuse.

« — Grand Dieu ! se dit-il ; cette nuit, cette chambre « n'est pas occupée par Mme de Rênal ! Où sera-t-elle « couchée ? La famille est à Verrières, puisque j'ai « trouvé les chiens ; mais je puis rencontrer dans cette « chambre sans veilleuse M. de Rênal lui-même ou un « étranger, et alors quel esclandre ! »

« Le plus prudent était de se retirer ; mais ce parti fit horreur à Julien.

« Si c'est un étranger, je me sauverai à toutes jambes, abandonnant mon échelle ; mais si c'est elle, quelle réception m'attend ? Elle est tombée dans le repentir et dans la plus haute piété, je n'en puis douter. »

« Le cœur tremblant, mais cependant résolu à périr ou à la voir, il jeta de petits cailloux contre le volet ; point de réponse. Il appuya son échelle à côté de la fenêtre, frappa lui-même contre le volet, d'abord doucement, puis plus fort.

« — Quelque obscurité qu'il fasse, on peut me tirer un coup de fusil, pensa Julien.

« Tout à coup, un petit bruit sec se fit entendre. L'espagnolette de la fenêtre cédait. Julien poussa la croisée et sauta légèrement dans la chambre.

« — Malheureux que faites-vous ? demanda Mme de Rênal.

« — Je viens vous voir après quelques mois d'une cruelle séparation.

« — Je me repens de mon crime, répondit-elle, le ciel a daigné m'éclairer. Sortez, fuyez.

« — Quoi ! Est-il possible que vous ne m'aimiez plus ?

« Elle ne répondait pas ; pour lui, il pleurait amèrement. Il n'avait plus la force de parler.

. . . . . .

« L'obscurité était extrême ; ils se trouvaient l'un et l'autre assis sur le lit de Mme de Rênal.

« — Quelle différence avec ce qui était il y a quatorze mois ! pensa Julien ; et ses larmes redoublèrent.

« Ainsi l'absence détruit sûrement tous les sentiments de l'homme !

« — Daignez me dire ce qui vous est arrivé, dit enfin Julien, embarrassé de son silence, et d'une voix coupée par les larmes.

« — Sans doute, répondit Mme de Rênal d'une voix dure, et dont l'accent avait quelque chose de sec et de reprochant pour Julien, mes égarements étaient connus dans la ville lors de votre départ. Il y avait eu tant d'imprudence dans vos démarches! Quelque temps après, alors j'étais au désespoir, le respectable M. Chélan vint me voir. Ce fut en vain que, pendant longtemps, il voulut obtenir un aveu. Un jour, il eut l'idée de me conduire dans cette église de Dijon où j'ai fait ma première communion. Là, il osa parler le premier... Mme de Rênal fut interrompue par ses larmes. Quel moment de honte ! J'avouai tout. Cet homme si bon daigna ne point m'accabler du poids de son indignation : il s'affligea avec moi. »

Mais la passion de Julien est si vive qu'au bout de trois heures, il obtient de nouveau les faveurs de Mme de Rênal et « l'éclipse de ses remords ».

Bientôt Julien quitte le séminaire pour se rendre à Paris, chez le marquis de la Môle, « un des plus grands seigneurs de France », dont il va devenir le secrétaire.

M. de la Môle a deux enfants, un fils de dix-neuf ans « qui a fait la guerre d'Espagne », et une jeune fille, « à qui le marquis de Croisenois, qui devait être duc, avec cent mille livres de rente, faisait la cour ».

L'EMPIRE D'UNE JEUNE FILLE

Mlle de la Môle fixe bientôt sur Julien ses grands yeux bleus :

« Il serait plaisant qu'elle m'aimât, pensa Julien, eh bien, elle est jolie. Je l'aurai, je m'en irai ensuite, et malheur à qui me troublera dans ma fuite. »

De son côté, Mlle de la Môle pensait sans cesse à Julien :

« Une idée l'illumina tout à coup :

« — J'ai le bonheur d'aimer, se dit-elle un jour avec « un transport de joie incroyable. J'aime, j'aime, c'est « clair ! A mon âge, une fille, jeune, spirituelle, où « peut-elle trouver des sensations, si ce n'est dans « l'amour ? J'ai beau faire, je n'aurai jamais d'amour « pour Croisenois, Caylus, et *tutti quanti*. Ils sont « parfaits, trop parfaits peut-être ; enfin, ils m'en- « nuient. »

« Elle repassa dans sa tête toutes les descriptions de passion qu'elle avait lues : *Manon Lescaut*, *la Nouvelle Héloïse*, les *Lettres d'une religieuse portugaise*, etc., etc. Il n'était question, bien entendu, que de la grande passion ; l'amour léger était indigne d'une fille de son âge et de sa naissance. Elle ne donnait le nom d'amour qu'à ce sentiment héroïque que l'on rencontrait en France du temps de Henri III et de Bassompière. Cet amour-là ne cédait point bassement aux obstacles, mais bien loin de là, faisait faire de grandes choses. « Quel malheur pour moi qu'il n'y ait pas « une cour véritable comme celle de Catherine de Mé- « dicis ou de Louis XIII ! Je me sens au niveau de tout « ce qu'il y a de plus hardi et de plus grand. Que ne « ferais-je pas d'un roi, homme de cœur comme « Louis XIII, soupirant à mes pieds ! Je le mènerais en

« Vendée, comme dit si souvent le baron de Tolly, et « de là il reconquerrait son royaume ; alors, plus de « charte... et Julien me seconderait. Que lui manque-« t-il ? un nom et de la fortune. Il se ferait un nom, il « acquerrait de la fortune. »

UNE HEURE DU MATIN

De même qu'il s'était introduit la nuit, avec une échelle, chez Mme de Rênal, Julien, qui a séduit Mlle de la Môle, pénètre chez elle par le même moyen.

« — Vous voilà, monsieur, lui dit Mathilde, avec beaucoup d'émotion. Je suis vos mouvements depuis une heure.

« Julien était fort embarrassé, il ne savait comment se conduire, il n'avait pas d'amour du tout. Dans son embarras, il pensa qu'il fallait oser, il essaya d'embrasser Mathilde.

« — Fi donc ! lui dit-elle en le repoussant.

« Fort content d'être éconduit, il se hâta de jeter un coup d'œil autour de lui : la lune était si brillante que les ombres qu'elle formait dans la chambre de Mlle de la Môle étaient noires. Il peut fort bien y avoir là des hommes cachés sans que je les voie, pensa-t-il.

« — Qu'avez-vous dans la poche de côté de votre habit ? lui dit Mathilde enchantée de trouver un sujet de conversation.

« Elle souffrait étrangement ; tous les sentiments de retenue et de timidité, si naturels à une fille bien née, avaient repris leur empire et la mettaient au supplice. »

Une autre fois, dans une scène passionnée, Julien triomphe des résistances de la jeune fille.

Et comme elle lui crie :

« — J'ai horreur de m'être livrée *au premier venu !*

« — *Au premier venu !* s'écrie Julien qui s'élançant sur une vieille épée du moyen âge conservée dans la bibliothèque comme curiosité, eût été le plus heureux des hommes de pouvoir tuer la jeune fille. »

L'ORAGE ÉCLATE

Mais M. de la Môle a tout découvert. Ce gentilhomme ne consentira jamais au mariage de sa fille avec Julien. Il a reçu une lettre de Mme de Rênal qui juge ainsi son ancien amant :

« Pauvre et avide, c'est à l'aide de l'hypocrisie la plus consommée et par la séduction d'une femme faible et malheureuse que cet homme a cherché à se faire un état et à devenir quelque chose. C'est une partie de mon pénible devoir d'ajouter que je suis obligée de croire que M. J... n'a aucun principe de religion. En conscience, je suis contrainte de penser qu'un de ses moyens pour réussir dans une maison est de chercher à séduire la femme qui a le principal crédit. Couvert par une apparence de désintéressement et par des phrases de roman, son grand et unique objet est de parvenir à disposer du maître de la maison et de sa fortune. Il laisse après lui le malheur et des regrets éternels, etc., etc. »

Julien, à qui Mlle de la Môle a fait lire cette lettre, saute dans une chaise de poste. Il part pour Verrières.

Il y arrive un dimanche matin. Il entre chez l'armurier du pays, achète un pistolet, et se rend à l'église, où il est certain de trouver Mme de Rênal qui vient d'entendre la messe.

Il tire alors deux coups de feu sur son ancienne maîtresse et la blesse peu grièvement.

« Depuis longtemps, la pauvre femme désirait la mort. La lettre qu'elle avait écrite à M. de la Môle lui avait été imposée par son confesseur et avait donné le dernier coup à cet être affaibli par un malheur trop constant ».

LE DÉNOUEMENT

Le dénouement fut puisé dans un procès criminel qui eut lieu, en Dauphiné, en 1828.

Un jeune séminariste, du nom de Berthet, victime de sa jalousie, tira deux coups de pistolet sur Mme de M... dans une église, ne fit à cette dame qu'une légère blessure, passa en cour d'assises, et fut condamné à mort.

Berthet fut exécuté à Grenoble.

Julien Sorel a le même sort.

Ce qui a été propre à Stendhal dans *le Rouge et le Noir*, c'est la puissance de *l'analyse des sentiments* de ses deux héroïnes.

LAMIEL

Lamiel est une œuvre posthume de Stendhal.

Ce roman, écrit en 1839, est inachevé.

Il fut publié en 1889 par les soins d'un ardent beyliste, M. Casimir Stryienski.

Dans un avant-propos, Stendhal renseignait le lecteur sur sa façon de travailler.

« Je ne fais pas de plan. Quand cela m'est arrivé j'ai été dégoûté du roman par le mécanisme que voici : je cherchais à me souvenir, en écrivant le roman, de choses auxquelles j'avais pensé en écrivant le plan et chez moi, le travail de la mémoire éteint l'imagination.

« La page que j'écris me donne l'idée de la suivante. »

Le principal personnage de *Lamiel* est un médecin, un « bonhomme à bonnes fortunes » qui rêve d'abord d'épouser une femme de cinquante ans, la duchesse de Miossens, riche de deux cent mille livres de rente.

Ce médecin qui manque totalement de scrupules, commence par vouloir « l'isoler » pour la plonger dans l'ennui et il prétexte une maladie afin d'en arriver à ses fins.

Il prodigue ensuite à Mme de Miossens toutes ses attentions et toutes ses amabilités. Mais ses tentatives échouent misérablement, et il jette alors son dévolu sur Lamiel, la lectrice de la duchesse.

Il soigne la jeune fille, et lui adresse bientôt des propos d'amour.

Lamiel a dix-sept ans et le docteur Don Juan s'efforce de la « déniaiser ».

Lamiel est bientôt tellement « éduquée », qu'elle se montre cynique au point d'avouer à son médecin qu'un jour, elle a donné quarante francs à un jeune homme pour qu'il devienne son amant d'une heure.

« — Quoi, dit-elle, l'amour ce n'est que ça ! Il vaut bien la peine qu'on le défende. »

LA CHARTREUSE DE PARME

La Chartreuse de Parme fut publiée en mars 1839, par l'éditeur Ambroise Dupont, rue Vivienne.

Ici, le drame est de peu d'importance. *La Chartreuse de Parme* vaut surtout par la multiplicité et les minutes des détails.

Balzac, on l'a lu plus haut, a proclamé *la Chartreuse de Parme* le « chef-d'œuvre de la littérature à idées ».

Après avoir fait une peinture pleine de grâce, d'une petite cour italienne, Stendhal retrace les aventures d'un jeune gentilhomme, « amoureux de sa propre tante, d'une comédienne et de la fille du gouverneur de la prison où il a été enfermé ».

Balzac a cru reconnaître le prince de Metternich dans le premier ministre Mosca et la princesse Belgiojoso dans la duchesse Sanseverina-Taxis. « Une de ces magnifiques statues qui font tout à la fois admirer l'art et maudire la nature, avare de pareils modèles. »

Stendhal, dans la réponse qu'il a fait à l'auteur de *la Comédie Humaine* s'est défendu mollement d'avoir écrit un roman à clef.

*
* *

Nous avons extrait de *la Chartreuse de Parme* quelques maximes sur l'Amour. On ne saurait oublier, en effet, que Balzac a écrit, à propos de *la Chartreuse de Parme :*

« La vie amoureuse se manifeste dans ce roman avec une intensité extraordinaire. »

« C'est bien l'amour sans phrases, l'amour agissant toujours semblable à lui-même, l'amour plus fort que les affaires, l'amour comme les femmes le rêvent et qui donne un intérêt de plus aux moindres choses de la vie.

« Tous les personnages ont un sang chaud, fébrile, une vivacité de main, une rapidité spirituelle que n'ont ni les Anglais, ni les Allemands, ni les Russes. »

*
* *

Une femme de quarante ans n'est plus quelque chose que pour les hommes qui l'ont aimée dans sa jeunesse.

L'amant songe plus souvent à arriver à sa maîtresse que le mari à garder sa femme.

Le genre de malheur que porte dans l'âme un amour contrarié fait que toute chose demandant de l'attention et de l'action devient une atroce corvée.

*
* *

Stendhal dépeint avec une verve satirique « la fameuse Fausta, une des premières chanteuses de l'épo-

que, la femme la plus capricieuse qu'il ait jamais vue » et il cite un sonnet « qui se trouvait dans la bouche des princes comme dans celles des derniers gamins des carrefours ».

Ce sonnet italien est ainsi traduit :

« *Vouloir et ne pas vouloir, adorer et détester en un jour, n'être contente que dans l'inconstance, mépriser ce que le monde adore, la Fausta a ces défauts et bien d'autres encore.*

« *Si tu la vois, tu oublies ses caprices ; si tu as le bonheur de l'entendre, tu l'oublies toi-même et l'Amour fait de toi en un moment ce que Circé fit des compagnons d'Ulysse !* »

AMOUREUSE DE SON NEVEU

Stendhal est habitué à la démoralisation des cours italiennes et il ne s'élève pas avec indignation contre les mœurs dissolues de la cour de Parme :

« On était étonné à la Cour de Parme de ne connaître aucune intrigue à une femme aussi remarquable par sa beauté et l'élévation de son esprit que la duchesse Sanseverina-Taxis. »

La vérité, c'est qu'elle n'avait rien trouvé mieux que de devenir amoureuse de son neveu Fabrice :

« Tous les soirs, il était reçu par son amie et les précautions avaient été si habiles que cette *amicigia*, comme on dit en Lombardie, ne fut même pas soupçonnée. »

Plus loin, la duchesse, qui prend le parti de feindre

d'oublier Fabrice, arrêté et incarcéré dans la citadelle de Parme, se montre d'une rare habileté dans sa conversation avec le comte Mosca, l'amant qu'elle trompe :

« — Non, je ne vous dirai plus que je vous aime avec cette passion et ces transports que l'on n'éprouve plus après trente ans et je suis bien loin de cet âge.

« On vous aura dit que j'aimais Fabrice et le bruit en a couru dans cette cour méchante.

« Je vous jure devant Dieu et sur la vie de Fabrice que jamais il ne s'est passé entre lui et moi la plus petite chose que n'eût pas pu souffrir l'œil d'une tierce personne.

« Je ne vous dirai pas non plus que je l'aime excellemment comme ferait une sœur. *Je l'aime d'instinct*, pour parler ainsi.

« J'aime en lui son courage si simple et si parfait que l'on peut dire qu'il ne s'en aperçoit pas lui-même.

. . . . . .

« Enfin s'il n'est heureux, je ne puis être heureuse. Tenez voilà bien un mot qui peint bien l'état de mon cœur.

. . . . . .

« Les temps sont finis. Je suis une femme de trente-sept ans. Je me trouve à la porte de la vieillesse. J'en ressens déjà tous les découragements, et peut-être même suis-je voisine de la tombe ?

« Ce moment est terrible, à ce qu'on dit. Et pourtant il me semble que je le désire. J'éprouve le pire symptôme de la vieillesse : mon cœur est étreint par cet affreux malheur, je ne puis plus aimer.

. . . . . .

« Vous avouerai-je une chose, parler d'amour m'ennuie et me semble indécent. »

Comme contraste à l'amour passionné de la duchesse, Stendhal dépeint ainsi l'amour de la fille du gouverneur de la citadelle où Fabrice a été enfermé par Mosca :

L'AMOUR INGÉNU

« Clélia Conti négligeait même le soir de donner à manger à ses oiseaux pour rester des minutes entières immobile à contempler la fenêtre de la cellule où Fabrice était enfermé.

« Son âme *était profondément troublée.*

« Clélia ne comprenait rien à la profonde mélancolie qui s'emparait de son caractère et elle avait sans cesse de l'humeur contre elle-même. »

Fabrice lui aussi semble ignorer la force de la passion :

« N'est-ce pas une chose plaisante, se disait-il, que je ne sois pas susceptible de cette préoccupation exclusive et passionnée qu'ils appellent de l'amour ?

« Parmi les liaisons que le hasard m'a données, ai-je jamais rencontré de femmes dont la présence, même dans les premiers jours, ne fût pour moi préférable à une promenade sur un cheval inconnu ? ce qu'on appelle amour serait-il donc un mensonge ? *J'aime sans doute comme j'ai bon appétit*, à six heures. Serait-ce cette propension quelque peu vulgaire dont ces menteurs auraient fait l'amour d'Othello, l'amour de Tancrède ? »

L'AMOUR PRATIQUE

Mais Fabrice ne tarde pas à sacrifier « l'amour ingénu » à « l'amour pratique ». Une petite femme de chambre fort jolie l'a d'ailleurs enlevé à ses « rêveries morales ».

Il use de toutes les ruses, se fait passer pour le valet de chambre d'un grand seigneur anglais qui doit arriver sous peu du lac de Côme « où il est en train de pêcher des truites », interroge des domestiques qui « sont à sa solde », et finalement s'exprime de la sorte sur ses sentiments pour la duchesse, « cette tante trop aimable qui me gronde toujours de ce que *je ne prends pas assez d'argent chez son banquier* ».

« C'est à la duchesse, s'écrie-t-il enfin, que je dois le seul bonheur que j'aie jamais éprouvé par les sentiments tendres. Mon amitié pour elle est ma vie.

« Il suffit de proférer un mensonge. Il suffit de dire à une femme charmante et peut-être unique au monde et pour laquelle j'ai l'amitié la plus passionnée : « Je *t'aime* moi qui ne sais pas ce que c'est que d'aimer d'amour. »

« Elle passerait la journée à me faire un crime de l'absence de ces transports qui me sont inconnus. »

Le héros de Stendhal joue l'amour pour tirer le plus possible parti de la situation et sa moralité nous apparaît, en somme, des plus douteuses.

A la fin du volume, Fabrice devenu un des hauts dignitaires de l'Église, aimera Clelia Conti, qui a épousé le marquis de Crescenzi.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Henri Beyle (Stendhal) 1

De l'amour 29
Ce n'est pas un roman 31
Appel à la femme désabusée 31
Le but de Stendhal. 33
L'éloge de l'amour 36
L'opinion de Balzac. 38
La classification des différents amours. 39
La naissance de l'amour. 43
Les sept époques de l'amour 48
Dissemblance de l'amour entre les deux sexes 50
La cristallisation. 52
Histoire de la cristallisation 58
La cristallisation chez la jeune fille de dix-huit ans 62
La cristallisation chez la femme. 63
De la jalousie. 65
Des coups de foudre 69
Du courage des femmes. 73
La pique d'amour-propre. 75
La pudeur 78
Les plaisirs et les peines 83
De l'intimité 84
Du naturel en amour 86
L'ami guérisseur. 89
Remèdes à l'amour. 90
L'inconstance. 92
De l'orgueil féminin 93
Le premier triomphe 95
L'amour à querelles 96
Les tempéraments 97
L'amour à la don Juan 98
L'amour à la Werther. 101
La vraie manière d'être heureux. 103
Des fiasco 104

L'amour dans les diverses nations. . . . . .
De l'éducation des femmes. . . . . .
Du mariage. . . . . .
Du divorce. . . . . .
Un lot de pensées d'amour de Stendhal . . . . . .
Armance . . . . . .
L'Abbesse de Castro . . . . . .
Les Censi . . . . . .
La Duchesse de Palliano . . . . . .
Le Rouge et le Noir . . . . . .
Samiel . . . . . .
La Chartreuse de Parme. . . . . .

3442. — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie.

ages
107
122
130
130
133
143
147
153
159
165
179
181

BINDING SECT. MAY 14 1970

PQ
2443
F7

Frary, Léon
Selon Stendhal

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY